
F XIX 24

DE L'ÉPIDÉMIE

QUI A SPÉCIALEMENT RÉGNÉ DURANT L'ÉTÉ DE 1821, DANS UNE PORTION ASSEZ ÉTENDUE DU DÉPARTEMENT DE L'OISE ET QUELQUES COMMUNES SEULEMENT DE CELUI DE SEINE-ET-OISE.

« Qui regnantem temporis constitutionem non
« assidue respexerit neque inde suos sibi canones
« efformarit, næ in alto se mare committat
« ventorum ludibrium præda ! »

Stoll. *Rat. med.*

DE
L'ÉPIDÉMIE

QUI A SPÉCIALEMENT RÉGNÉ

DURANT L'ÉTÉ DE 1821,

DANS UNE PORTION ASSEZ ÉTENDUE DU DÉPARTEMENT DE L'OISE ET QUELQUES COMMUNES SEULEMENT DE CELUI DE SEINE-ET-OISE;

AVEC

des Considérations raisonnées sur la méthode curative qui lui a été opposée le plus efficacement, et dans lesquelles on démontre que la méthode excitante-sudorifique d'abord mise en usage, aussi bien que le traitement débilitant (évacuatif sanguin), par suite des vues et principes trop exclusifs de la nouvelle doctrine médicale sur l'irritation, y sont devenus quelquefois meurtriers et fréquemment nuisibles.

PAR

J.-B.-Auguste DUBUN-DE-PEYRELONGUE,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Interne des Hôpitaux Civils de la même ville, ex-Médecin des Camps et Armées, ayant fait les fonctions de Principal, etc.

PARIS,

AUDOT, Libraire, rue des Maçons-Sorbonne, n. 11.
BÉCHET jeune, Libraire, place de l'Ecole de Médecine, n. 4.

1822.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A

M. LE BARON DES TOUCHES,

PRÉFET DE SEINE-ET-OISE,
COMMANDEUR DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR,
GENTILHOMME HONORAIRE DE LA CHAMBRE DU ROI, etc.

M. le Préfet,

La dédicace de ce travail sur une épidémie qui a aussi envahi une portion du département de Seine-et-Oise, appartenait de droit au Magistrat distingué qui ne cesse de veiller au ferme maintien des lois et règlemens sur l'exercice de la médecine, à la stricte observation des plus sages mesures de police sanitaire, etc., et par conséquent au bonheur de ses administrés.

Quelque faible qu'il puisse être, j'ai osé me persuader qu'applaudissant du moins à l'intention, le protecteur-né des sciences et arts

utiles dans le département que j'habite, serait assez indulgent pour l'accueillir avec cette bienveillance qui le caractérise.

Mon attente n'a pas été déçue, puisque vous me permettez de le faire paraître sous vos auspices..... Daignez agréer mes remercîmens pour cet encouragement flatteur, et, avec eux, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

M. le Préfet,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DUBUN-DE-PEYRELONGUE.

PRÉFACE.

Si je ne m'abuse, l'épidémie que j'entreprends de faire connaître est destinée par le sceau pathologique dont elle a été empreinte, et surtout par les funestes méprises de traitement dans lesquelles se sont laissés entraîner à son égard quelques praticiens préoccupés ou inattentifs, à opérer d'utiles réformes dans le système aujourd'hui si dominant de l'*irritation*. Peut-être aussi fera-t-elle une époque remarquable dans l'histoire de la médecine, pour avoir été le point de départ et comme le signal d'entreprises qui font beaucoup d'honneur à ceux qui les ont conçues et ne peuvent manquer de produire d'utiles résultats entre des mains aussi habiles.

Elle a suggéré à des médecins très-distingués (MM. les docteurs Pariset et Rayer) appelés par le Gouvernement à l'observer, l'idée heureuse de colliger et de publier dans un ordre méthodique, les meilleurs ouvrages qui aient paru chez les peuples les plus modernes sur les épidémies et les maladies contagieuses dans toutes les parties du monde ; ce recueil doit être précédé d'une introduction historique touchant les maladies analogues dont les médecins, les historiens

les poëtes, les géographes et les voyageurs, marins ou autres, ont conservé le souvenir dans des temps antérieurs à la renaissance des lettres. Ces recommandables praticiens se proposent de publier, en même temps, et à dater de 1822, un journal général des épidémies, épizooties et maladies contagieuses observées tant en France qu'à l'étranger (1).

Je sais également que deux de nos confrères bien estimables, excellens observateurs, dont le zèle ardent et désintéressé pour les progrès de la science ne cesse de briller du plus vif éclat, et de l'amitié particulière desquels je m'honore (MM. les docteurs Bally et François, envoyés aussi peu de jours après pour l'observer), ont recueilli sur cette épidémie des notes précieuses auxquelles ils doivent donner des développemens que je pressens devoir être fort riches d'aperçus aussi instructifs que piquans!

Quant à moi, je n'ai ni la vaine prétention d'offrir à la science un monument durable ou un modèle à imiter, ni celle de rivaliser de mérite avec des praticiens de cette trempe qu'un tact sûr et une justesse de coup

(1) Je n'entrerai ici dans aucun détail touchant la distinction à établir entre des affections épidémiques, endémiques, contagieuses, enzootiques, épizootiques : je les suppose connues, et je renvoie d'ailleurs à cet égard aux divers lexiques iatriques.

d'œil presqu'infaillible ont si bien exercés à juger aussi sainement les faits qu'à en déduire les corollaires les plus avantageux. Comment, au surplus, le pourrais-je? Assujéti à une médecine rurale étendue, excessivement pénible et qui absorbe presque tous mes instans, éloigné du secours des bibliothèques et des grands théâtres cliniques, privé du concours lumineux des dissertations académiques, étranger en quelque sorte et par cela même, à l'utile et noble émulation qu'elles font naître, je m'engage sur une mer féconde en tempêtes, presque sans autre guide que mes souvenirs, les résultats que je crois avoir obtenus, et ma bonne volonté. Qu'on ne s'attende donc pas à trouver ici un sujet orné de cette érudition vaste et de ces épisodes plus ou moins attachans, dont il pourrait être enrichi (car tout se lie dans l'immense système des connaissances humaines); encore moins de ces grâces séduisantes d'un style entraînant, dont d'autres plus favorisés que moi sauront le faire briller. En livrant à la publicité mes vues sur une affection que je viens de considérer pendant toutes les phases de son existence et sur presque tous les points du domaine qu'elle a envahi, je n'ai d'autre ambition que celle de m'acquitter de la dette sacrée qui me semble imposée à tout médecin vraiment philantrope, celle de rendre, dans l'intérêt de l'humanité et de la science, un compte scrupuleusement fidèle de ses remarques, de ses applications médicales et des résultats qu'il en a obtenus

Pourtant, je l'avouerai, la confiance particulière dont l'autorité supérieure administrative départementale a daigné m'honorer dans cette circonstance, les itératives et pressantes invitations que j'en ai reçues de communiquer mes idées sur cette maladie, ont puissamment contribué à une détermination pour laquelle on s'apercevra peut-être que j'ai beaucoup moins pris conseil de mes propres forces, que d'un sentiment de gratitude illusoire et dangereux que m'ont inspiré des procédés aussi flatteurs, mais qui, à ce dernier titre du moins, méritera, je l'espère, de trouver quelque grâce devant mes lecteurs.

Cela posé, voici l'ordre dans lequel j'ai cru devoir procéder à la distribution des matières. Je les divise en neuf sections. La première sera consacrée à la recherche et à la désignation des épidémies observées qui ont paru offrir quelques connexions ou points de similitude avec celle-ci. Dans la deuxième, j'offrirai quelques considérations générales sur les phénomènes météorologiques et sur les constitutions atmosphériques qui ont précédé cette épidémie ou ont coexisté avec elle et qu'on peut raisonnablement admettre comme l'ayant préparée et diversement modifiée. La troisième se composera de la topographie médicale relevée à grands traits, mais indiquant soigneusement les circonstances de localité qui ont paru avoir l'influence la plus directe sur la production et le développement formel de l'épidémie; j'annexerai à cette

section une revue pathologique succincte des affections morbides les plus familières à cette localité. J'exposerai dans la quatrième, le plan descriptif général, suivant la marche méthodique admise par les monographes modernes. La cinquième qui ne sera qu'une sorte de transition du diagnostic au pronostif, indiquera le cadre nosologique auquel paraît devoir se rattacher cette épidémie fort mal décrite jusqu'à nous, si toutefois (ainsi que l'on serait tenté d'en douter), elle a déjà été réellement observée sous la même forme. Je ferai connaître en détail, dans la sixième section, la méthode curative qui a paru la mieux appropriée et dont on m'a dû les premiers essais, et j'en opposerai les succès aux résultats moins heureux obtenus par d'autres traitemens. Quelques histoires particulières, offrant, à peu près, les diverses formes que l'épidémie a revêtues, composeront la septième section. Dans la huitième, j'exposerai l'histoire générale avec les anomalies les plus frappantes. Enfin, la neuvième présentera un résumé critique et comparatif des méthodes curatives employées, ainsi que la justification pratique de celle qui m'a si bien réussi.

Tel est sommairement le plan que je me suis tracé. Peut-être aurais-je dû, pour le classement des matières, suivre la marche analytique introduite, avec raison, depuis quelques années, dans l'étude de l'homme malade, à l'instar de celle des autres sciences physiques et naturelles; ainsi, passant du simple au

composé, j'aurais d'abord présenté dans un ordre successif et à l'aide d'un certain nombre d'observations particulières, les diverses nuances morbides que l'épidémie a naturellement ou accidentellement offertes, pour, de là, passer au *cadre graphique* général. Sans prétendre frayer une route nouvelle (privilége exclusivement réservé au génie), il m'a semblé préférable de suivre une direction inverse dans un travail de la nature de celui-ci; ainsi, je commencerai par offrir des généralités descriptives, d'ailleurs asservies à cette marche dans leur exposition, parce que de cette manière, les faits individuels m'ont semblé en découler plus facilement. Ce mode, dont la différence n'est pas, au fond, très-importante, offre peut-être moins de sécheresse, et laisse arriver plus vite à la découverte du problème dont le lecteur cherche toujours plus ou moins impatiemment la solution.

DE L'ÉPIDÉMIE

DE L'ÉPIDÉMIE

QUI A SPÉCIALEMENT RÉGNÉ DURANT L'ÉTÉ DE 1821, DANS UNE PORTION ASSEZ ÉTENDUE DU DÉPARTEMENT DE L'OISE, etc.

SECTION PREMIÈRE.

SYNONYMIE ET HISTOIRE CRITIQUE TOUCHANT L'ORIGINE DE L'ÉPIDÉMIE.

A n'en juger que par une ressemblance assez frappante de prime-abord entre quelques symptômes les plus saillans, on serait porté à présumer que l'épidémie qui vient de se manifester dans ces contrées, n'y est pas une maladie nouvelle, et sous cet aspect, on pourrait penser qu'elle y éclata pour la première fois en 1718, dans le petit pays de *Vimeu* (en Picardie) et de là s'étendit à *Abbeville* et quelques autres communes circonvoisines (Conf. la Thèse de Fl. Bellot, nov. 1733; *an febri putridæ, Picardis, suette dictæ sudorifera?*) Une affection analogue se fit remarquer en 1747 et 50, à *Beaumont-sur-Oise*, *Chambly* et quelques

autres parties de l'ancien Beauvoisis, où fut alors envoyé pour la combattre, le docteur Boyer, ancien doyen de la faculté de médecine de Paris, lequel en a laissé une description très-succincte dans sa méthode à suivre pour le traitement des différentes maladies épidémiques qui règnent le plus ordinairement dans la généralité de Paris, 1750 et 62. M. Thessier, membre titulaire de l'Académie Royale de Médecine, en a également observé une semblable dans les environs de Beauvais (V. Mém. sur la suette qui a régné à Hardivilliers, au mois de mai 1773, consigné dans ceux de la Société Royale de Médecine de Paris, année 1777 et 1778, p. 46). On trouve dans la collection des épidémies de la généralité de Paris, publiée par ordre de M. l'intendant (1er. et 2e. cahier, an. 1783 et 85), trois relations d'épidémies qui me semblent encore susceptibles de quelques rapprochemens avec celle que nous venons d'observer, soit par quelques symptômes principaux, soit par leur nature exanthémateuse, l'époque annuelle de leur apparition, la météorologie et les constitutions atmosphériques préexistantes, etc., soit surtout, par les succès aussi constans qu'éclatans de la méthode délayante-acidule et évacuative humorale, etc., dont nous avons aussi retiré tant d'avantages (1).

---

(1) La première est celle de Melicoq et environs (à deux lieues et demie N. de Compiègne, dans une vallée le

Enfin, la dernière description qui en ait été transmise, à ma connaissance du moins, est celle de Messieurs Andry, Jeanroy et Poissonnier, sous le nom impropre de miliaire épidémique (Juin 1791, *Méd. éclairée par les Sciences*, tom. 2, p. 47).

Ceci ne doit s'entendre que de la localité, car il est à présumer que cette épidémie n'a pas rigoureusement pris naissance dans le pays et à l'époque que je viens de signaler et que des épidémies analogues ont certainement dû se manifester dans des temps bien antérieurs, sur divers points du globe soumis à de semblables influences de température, etc., bien que la tradition ne paraisse pas en avoir été conservée. Qui sait même si l'affection connue des anciens sous le nom d'ελεωδης (fièvre humide), ne doit pas en être rapprochée à beaucoup d'égards, selon la judicieuse remarque de l'auteur helléniste de l'article *Suette* du *Diction-*

---

long de l'Oise), par le *Rouge de Préfontaine* (printemps de 1781).

La deuxième, celle de Boissy-Saint-Léger (arrondissement de Corbeil), dont feu le docteur *Will* a laissé la description, et qui éclata en décembre 1780 et janvier 1781.

La troisième est celle dont a rendu compte le docteur *Vié*, mon prédécesseur et ancien médecin des épidémies pour partie de l'élection de Senlis, et autres subdélégations; elle a sévi à Beaumont-sur-Oise durant le printemps et l'été de 1783.

naire des Sciences Médicales? Ce qui vient à l'appui de l'idée qu'elle n'est pas un produit local exclusif, c'est qu'elle a déjà paru sur diverses latitudes, et qu'en 1783 ou 84, elle atteignit le petit village de Sainte-Foix, aux environs de Lyon (Voy. art. *Suette* du *Dict. des Sciences Méd.*) Dans sa Topographie médicale du département de la Haute-Garonne (in-8. Toulouse), le docteur *Saint-André* trace le tableau animé d'une épidémie de ce genre qui exerça aussi des ravages considérables dans une portion assez étendue de ce département, vers l'année 1793 ou 94.

En lisant ce que la plupart de ces praticiens s'accordent assez bien à dire sur le caractère, la marche, la durée et le traitement des épidémies qu'ils ont signalées, si toutefois on en excepte les auteurs des trois relations déjà citées, on ne saurait, à travers des rapprochemens d'ailleurs assez remarquables entre quelques symptômes des plus tranchés, tels que la sueur, l'éruption, etc., s'empêcher de reconnaître une dissemblance extrêmement prononcée entr'elles et celle qui vient d'avoir lieu. Cela tiendrait-il à des concessions outrées faites par eux aux principes alors dominans de la doctrine Boerhaavienne? Je serais assez enclin à le penser, quoiqu'il soit bien probable aussi qu'un concours de circonstances différentes ait dû nécessairement imprimer à ces affections des modifications qui en auront fait varier le caractère fondamental. Je vais plus

loin, et j'espère prouver, lors de l'exposition des sỳmptômes propres à cette épidémie, que bien qu'elle offre quelques points de ressemblance avec les autres, elle en a différé, au fond, par une marche et une forme propres qui me paraissent lui avoir donné une physionomie distincte et spécifique, j'allais presque dire nouvelle.

Quoi qu'il en soit, les vues de la plupart de ces praticiens sur le génie inflammatoire des épidémies qu'ils ont relatées et sur la méthode débilitante ou évacuante sanguine, tout au moins exagérée, à l'aide de laquelle ils les ont combattues, loin de trouver ici une favorable application, y ont au contraire amené des conséquences extrêmement fâcheuses. Cette triste vérité m'en rappelle quelques autres qui m'ont surtout frappé dès mes premiers pas dans la carrière médicale. C'est 1°. que la science de guérir se trouve bien moins dans les livres que dans un sage discernement et dans une préaptitude à bien observer ; et 2°. que l'analogie, quoiqu'un guide assez précieux, en bien des cas, pour conduire à la découverte de la vérité, peut devenir suspect et même dangereux, s'il n'est éclairé par une critique raisonnée, rectifié par un jugement sain, et étayé des vrais principes de l'observation et d'une analyse judicieusement expérimentale. Malheur donc à qui se traîne servilement et sans examen suffisant sur les traces de ses devanciers, quelqu'im-

posante qu'ait pu lui paraître d'ailleurs la réputation toujours humaine et par conséquent fragile et plus ou moins fugitive dont ils aient été environnés !

Je ne dirai rien ici des miliaires épidémiques, connues, à ce qu'il paraît, de temps immémorial, si toutefois on doit s'en rapporter à certains passages des écrits d'Arétée, de Cœlus-Aurélianus, d'Aetius, de Haly-Abbas, de Fernel, de Sennert, de Valésius, de Prosper-Alpin, de Baillou, de Forestus, etc., dont quelques-uns font remonter l'origine jusqu'au moins au temps d'Hippocrate, tandis que d'autres, tels que Welschius, Hamilton, Hoffmann, Home, Cristiau-Languius, etc., n'en fixent la première apparition qu'à l'année 1652, époque de la première épidémie de miliaire, du moins bien constatée et qui se développa d'une manière extrêmement meurtrière, dans la ville de Leipsick. Ce qu'il y a de positif, c'est que depuis le milieu du 17e. siècle, ces épidémies se sont fait remarquer sous diverses latitudes, et spécialement dans des pays froids, humides, enfoncés, boisés, exposés au nord et à l'ouest, et par conséquent, en butte aux vents de ces directions On pourra, si l'on veut, consulter les diverses épidémies de cette nature, survenues depuis cette époque dans différentes parties de l'Europe, etc., V. G. celle de *Milan*, 1755, par de Augustinis ; celle de *Cassel*, en 1756 ; celle décrite par le docteur Anfauvre, en 1764 ; celle de *Stras-*

bourg et environs, 1765, par Salmann; celle de *Louviers*, en 1778, par Lepecq de la Clôture; celles de quelques communes d'un petit pays de la Beauce, dit le *Bocage*, 1777, et celle d'*Hablo-ville*, arrondissement d'Argentan, en 1781, décrites par feu l'estimable docteur *Bouffey;* celle qui, vers 1800, fut observée et très-bien décrite par *Samuel Hahnemann*, et qui ravagea une grande partie de la Hesse et de la Saxe; celle qui régna dans le Languedoc et s'étendit aux portions voisines de quelques provinces limitrophes, 1782, par *Pujol*; celle de *Castelnaudary*, même année; celle de *Bayeux* et autres portions de la haute et basse Normandie; diverses autres survenues dans l'ancienne province de Bretagne et sur divers points du littoral occidental et méridional et dans une foule d'autres localités; celle de *Weltz-lar*, 1806, par *Vendelstad*; celle qui désola plusieurs cantons de l'ancien département du Bas-Rhin, 1812, par messieurs *Schall* et *Hessert*, et en un mot, la foule innombrable de toutes celles qui ont été plus ou moins soigneusement décrites et qui se trouvent consignées, soit dans la collection des Mémoires de la Société Royale de Médecine, soit dans la bibliothèque germanique, soit dans plusieurs périodiques nationaux ou étrangers, abstraction faite de celles dont la relation n'a pas été donnée ou conservée. . . . . . Au surplus, je ne pense pas que la maladie qui va nous

occuper, ait assez de points de contact avec celles-ci, pour la confondre avec elles, et à son occasion, m'étendre et m'expliquer autrement sur leur compte. J'espère en produire bientôt diverses preuves justificatives.

SECTION II.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations météorologiques, etc., préparatoires à l'Etiologie générale.

Rien n'est plus propre à nous faire sentir les bornes de notre intelligence et à nous garantir d'une aveugle présomption dans nos faibles moyens, que le vague qui s'offre à l'esprit quand on se livre de bonne foi à la recherche de la cause première des phénomènes naturels. Cette vérité, j'en conviens, peut, au premier aspect, paraître décourageante, mais elle ne doit point nous faire imiter la retenue, à mon sens peu philosophique, de ceux dont l'incapacité ou l'inexcusable apathie trouve plus commode de répéter puérilement que de semblables indagations sont trop au-dessus de nos forces et ne sauraient produire que des stériles résultats ; une silencieuse et passive contemplation de ces phénomènes ne serait qu'une triste et fâcheuse abnégation du plus bel attribut de l'espèce humaine, et le culte le plus sublime à rendre au souverain régulateur des lois qui régissent l'organisation, consiste, sans

aucun doute, à donner aux facultés qu'il nous a départies avec une sorte de prédilection si libérale, un développement qui ne s'arrête qu'aux bornes qu'il a réellement voulu poser; tout prouve d'ailleurs que la nature se plaît quelquefois à répondre à celui qui l'observe assiduement et l'interroge avec discernement, et c'est, si je ne me trompe, dans la production vaste et uniforme, quoique diversement nuancée des affections épidémiques, où par un contraste assez piquant elle semble tantôt se rendre impénétrable et quelquefois dévoiler ses secrets, qu'un observateur attentif peut être mis plus facilement sur la voie des fins qu'elle se propose et en déduire les principes d'une plus solide instruction (1).

Dans la Topographie médicale, physique, économique, etc., de la ville de Bayonne et environs, que j'ai publiée en 1814, j'ai déjà consigné cet axiome météoro-nosologique, que l'ob-

---

(1) Hippocrate me semble avoir senti le premier toute l'importance d'une semblable considération, quand, à l'occasion de quelques fléaux de cette espèce, il entreprend d'arracher la médecine de son temps aux préjugés d'une aveugle superstition, qui en attribuait la production au courroux de quelque divinité vengeresse (V. *de Aere, Locis et Aquis*, lib. *Æpidem.*, 1 præcipue ac 3 etc.); par quelle déplorable fatalité l'excellente route tracée pour l'étude de la science par ce premier génie de l'antiquité, au lieu d'être successivement parcourue et agrandie par

servation la plus constante démontre qu'il existe entre les constitutions atmosphérique et médicale de tous les lieux une correspondance intime

---

ceux qui sont venus après, lui a-t-elle été au contraire si long-temps abandonnée et comme dédaignée par eux, et sommes-nous, à leur ineffaçable honte, réduits à proclamer, après plus de vingt-deux siècles et demi, qu'il est encore le plus parfait modèle d'observation et surtout d'exactitude descriptive que l'on puisse se proposer! Toutefois mon admiration pour les œuvres de ce grand homme ne va pas jusqu'à méconnaître qu'il lui manqua, pour compléter l'édifice de la science, des matériaux d'anatomie spéciale et pathologique, et par conséquent de physiologie, de thérapeutique, etc., dont, depuis lui et principalement de nos jours, elle s'est enrichie, et je suis loin, partant de là, de le proposer en tout comme un guide médical qui puisse aujourd'hui nous diriger. Sans doute qu'à côté des sublimes et éternelles vérités dont fourmillent ses véritables écrits, on aperçoit çà et là quelques erreurs grossières et même des traits d'une naïveté vraiment enfantine dans quelques passages de certaines productions qui, au surplus, lui sont probablement étrangères, quoiqu'elles aient été publiées sous son nom, car on n'y retrouve plus ni l'empreinte de cet esprit philosophique qu'il eut aussi le rare mérite d'introduire dans l'étude de l'homme malade, ni cette marche judicieuse qui font le caractère le plus solide et le plus reconnaissable de tout ce qu'il nous a réellement légué. N'en déplaise, donc, à certains critiques acerbes ou implacables détracteurs du vrai mérite, dont la basse envie sembla toujours

qu'on ne saurait méconnaître sans s'exposer aux plus graves erreurs pratiques, et que malgré les précieuses découvertes qui ont été faites depuis les premières applications de la physique à la médecine, en instrumens plus ou moins propres à faire saisir et apprécier divers effets résultant de cette corrélation, V. G. barom., therm., hygromètre, eudiom., anémom., etc., il reste tou-

---

prendre à tâche de ternir l'éclat des grandes réputations, si les cendres de notre vertueux et sublime législateur pouvaient se ranimer et revenir à leur forme première, combien de perfectionnemens et de précieuses découvertes ne feraient-elles point jaillir de ces matériaux à la vérité mieux dégrossis, mais qui laissent et laisseront peut-être si long-temps encore tant à désirer, ces cendres jadis animées d'un souffle presque divin! Homère aussi eut ses Zoïle, ses Perrault, etc., en est-il moins encore le divin Homère, et malgré le *quandoque bonus*, etc., ne sera-t-il pas toujours le père de la vraie poésie? On me pardonnera, j'espère, cette extension épisodique en faveur d'une cause dès long-temps plaidée victorieusement par des défenseurs bien autrement éloquens; elle m'est suggérée, dans l'intérêt de l'histoire de l'art, par la lecture d'un ouvrage moderne dans lequel, au milieu de quelques aperçus piquans et utiles, se rencontrent une foule d'axiomes pratiques erronés et dangereux, et dont l'auteur, quoique pourvu d'ailleurs d'un tact observateur, s'abandonne d'une manière beaucoup trop exclusive et peu mesurée à son idée favorite: que rien de bon, d'exact et d'utile n'avait été opéré, en médecine, jusqu'à lui.

jours une foule de qualités accidentelles occultes mais susceptibles d'en modifier l'influence réciproque et qui probablement échapperont longtemps encore à tous nos moyens d'investigation.

Je dois supposer connues de mes lecteurs : 1° les notions élémentaires physico-chimiques touchant la composition de l'atmosphère qui entoure notre globe ; 2° le mode de formation de chaque *constitution atmosphérique*, et l'on sait qu'il faut entendre par là un composé assez permanent de la température de l'air, de l'état plus ou moins complet de saturation où il se trouve par rapport à l'eau qu'il tient en suspension ou dissolution et, par conséquent, de ses divers degrés de pression ; 3° enfin, les théories admises sur l'origine des vents, basées en général sur les alternatives continuelles de raréfaction et de condensation des diverses parties de cette atmosphère successivement offertes à l'action des rayons solaires plus ou moins obliques, ainsi que les diverses conditions locales qui peuvent en changer la direction, les rendre plus chauds ou froids, plus desséchans ou humectans, plus fougueux et tourbillonnans ou plus calmes et stationnaires, et dès-lors en faire singulièrement varier les effets. Ainsi, je leur en ferai grâce et les renvoie au surplus à la multitude de traités dans lesquels tous ces principes se trouvent exposés avec plus ou moins de détail

et de clarté. Qu'il me soit seulement permis de rappeler en faveur du sujet que je vais traiter que certains principes répandus accidentellement dans cette atmosphère, tels que le calorique et les fluides électro-magnétique, lesquels ne sont probablement que des formes ou modifications du même agent, l'eau, etc., (sans parler de ceux qui concourent à sa composition constante et indispensable), sont des agens qui pénètrent à différens degrés tous les corps de la nature, qu'une quantité originairement déterminée en est indispensable à leur contexture intime, à la perfection de leurs formes, à l'harmonie de leurs fonctions, etc., mais que la surabondance, la diminution ou la soustraction éventuelle et plus ou moins durable de ces mêmes agents, peut leur devenir aussi préjudiciable que leur juste répartition leur est avantageuse.

Je crois devoir dire aussi maintenant, pour ce qui a plus directement trait à mon travail, que la température atmosphérique, à dater du commencement d'octobre 1820, pour ne pas remonter plus haut, a été jusqu'à l'été suivant remarquable, dans ce pays, par des pluies presque continuelles et par des brumes, giboulées et brouillards assez fréquens. Ces phénomènes météorologiques n'ont été interrompus que par quelques gelées fort courtes et peu intenses, pendant lesquelles l'air restait encore le plus

souvent embrumé. Dans cet intervalle le mercure dans le baromètre s'est trouvé, ainsi qu'on peut le prévoir, le plus constamment déprimé. Et le therm. à m^re de R. à peine a-t-il dépassé cinq à six fois 10°, sans toutefois s'être soutenu d'une manière un peu permanente ni aussi remarquable, à beaucoup près, que les années précédentes, à un degré de condensation qui peut indiquer un froid vif. Il convient de noter que les vents durant ce semestre et même encore pendant une grande partie du mois d'avril, ont assez ordinairement pris leur station entre l'ouest-sud-ouest et le nord-nord-ouest. Chacun de mes lecteurs pourra au surplus facilement se rendre un compte très-approximatif de ce que j'avance ici, en relevant, s'il le veut, soit de la Gazette de Santé, soit du Journal de Paris, etc., la moyenne des observations météorologiques faites à l'Observatoire de Paris, point géographique dont la latitude diffère très-peu de celle du théâtre de cette épidémie, soit pendant le semestre qui en a précédé la manifestation, soit même une année ou plus auparavant; et ainsi, par la réunion de toutes les moyennes mensuelles il sera toujours aisé d'obtenir la moyenne semi-annuelle ou annuelle, c'est-à-dire, le terme de comparaison qui fera connaître les conditions atmosphériques qui auront véritablement dominé et préexisté : il en résultera évidemment la conviction que cette épidé-

mie a été préparée par une température *humide* et *froide, sans intensité*, c'est-à-dire amollissante et longuement macérante. Les effets débilitans d'une semblable température sur l'économie vivante sont si palpables, que cela devrait me dispenser d'entrer dans aucun développement à ce sujet. Néanmoins, pour ne pas encourir le blâme de n'avoir pas assez éclairci des considérations que l'on peut regarder comme fondamentales, je vais sommairement passer en revue l'état de chaque fonction sous l'influence de cette température.

L'impression d'un air humide et froid sur l'enveloppe extérieure cause une diminution plus ou moins notable de l'humeur perspiratoire qui s'en exhale habituellement. Les belles expériences de Sanctorius, de Robinson, de Keill, de Gorther, de Lavoisier, etc., faites sous des latitudes très-différentes, ont prouvé que cette exhalation surpasse elle seule toutes les autres excrétions réunies. De là doivent nécessairement résulter un retard, une sorte de suspension, dans une évacuation considérable; de là aussi, un ébranlement et comme une réaction organique de la part de telle ou telle partie du système muqueux ou tégumentaire intérieur, tendante à rétablir l'équilibre physiologique qui vient d'être rompu, ou bien à suppléer, par voie d'*antagonisme*, au trouble qui s'établit; enfin, il pourra arriver qu'un organe sécréteur ou excréteur (séreux,

cellul., fibreux ou muqueux) ou seulement une partie de cet organe, se trouve *naturellement* ou *accidentellement* dans une disposition sensitive telle qu'il soit sympathiquement atteint d'une impressionnabilité qui en augmente la sphère d'action et y amène un mouvement fluxionnaire plus ou moins développé, et déjà l'on pressent les désordres pathologiques qui en pourront résulter, préférablement du côté des membranes muqueuses digestive ou pulmonaire, comme étant en rapport d'action plus permanent avec la peau.... M'adressant de préférence à des *gens de l'art*, je ne crois pas qu'il convienne d'entrer ici dans des détails qui doivent leur être connus touchant la structure, les propriétés, et les nombreuses relations sympathiques qui lient ces appareils entr'eux; que pourrais-je d'ailleurs ajouter, en ce genre, aux profondes et lumineuses considérations des Bordeu, des Bichat, des Cabanis, des Chaussier, etc.?

La même cause qui fronce les vaisseaux exhalans cutanés, fait perdre à tout le système dermoïde une partie de son action, et lui imprime une *atonie* qui ne peut, toujours, être suffisamment contre-balancée par l'action supplémentaire des forces *excentriques*, lesquelles peuvent tomber à leur tour dans un affaissement qui ne leur permet pas de s'opposer convenablement aux conséquences de la lutte qui s'engage entre eux.

Sous ce premier aspect, l'impression d'une atmosphère froide et humide sur l'organe cutané se manifeste donc d'une manière préparatoirement débilitante pour le reste de l'économie. Il est encore démontré que cette température d'ailleurs moins riche d'oxigène, produit aussi, par suite de l'inertie dont elle frappe les organes respirateurs, chargés, en grande partie, comme on le sait, du précieux travail de la sanguification, un sang plus appauvri et plus carboné, si je puis ainsi dire. Enfin, toutes les fonctions et principalement les secrétoires et les excrétoires doivent, comme je l'ai dit, se ressentir du caractère asthénique dont se trouvent d'abord marqués le système cutané et l'appareil muqueux. D'une part, l'exhalation fournit des sucs altérés par les fluides excrémentitiels, retenus à l'intérieur ou bien confondus avec la masse des humeurs; d'un autre côté, les vaisseaux absorbans n'ont plus au même degré, ce sentiment exquis à l'aide duquel ils choisissent et attirent les principes nutritifs de chaque tissu, ils ne présentent plus ce ton de vitalité qui les rend aptes à concourir avec la même énergie aux importantes fonctions de l'hématose et de la calorification, etc.; de là, sans contredit, la flaccidité et la décoloration de la peau, la mollesse et la maigreur, ou bien l'état de bouffissure, plus remarquables, toutes choses égales, chez les individus soumis assez longtemps à l'influence d'une semblable tempéra-

ture ; de là, peut-être aussi cette préaptitude à une foule d'affections par atonie générale et par irritabilité spéciale des extrémités inhalantes. (V. *Nouv. Syst. de M. Alard, sur le vrai siége des maladies.*)

Sans anticiper sur ce que j'aurai occasion de développer plus amplement, on voit déjà qu'un mode pathologique mou et comme diffluent, en un mot, qu'une constitution fluxionnaire atonique, peut résulter d'un tel état atmosphérique. Si maintenant on associe à cet état un degré de calorique plus ou moins considérable et qu'on admette des vicissitudes fréquentes, quoique d'une certaine durée, entre une température humide et froide et une chaude et humide, vicissitudes favorisées par des vents soufflant principalement entre le sud et l'ouest, et combinées d'ailleurs avec quelques autres conditions de météorologie électrique, etc., on aura à la fois une idée assez exacte des constitutions atmosphériques qui ont réellement existé, et de la nature du mouvement pathologique qui s'est alternativement opéré entre les appareils tégumenteux extérieur et intérieur, principalement gastrique, et qui, selon moi, constitue essentiellement l'épidémie que nous venons d'observer.

SECTION III.

APERÇU TOPOGRAPHIQUE POUR ÉCLAIRER L'ÉTIOLOGIE SPÉCIALE.

J'AVAIS d'abord conçu le dessein de donner la topographie médicale de chaque commune atteinte par l'épidémie, et plus expressément de celles où elle s'est montrée plus dévastatrice; mais réfléchissant qu'elle avait assez indifféremment promené ses torches funéraires sur un terrain fort étendu et variable d'ailleurs dans ses hauteurs, dans ses situations polaires ou solaires, dans ses formes et sa nature géologique (1), dans la qualité de ses eaux, dans ses diverses productions végétales, alimentaires, ou autres; je n'ai pas tardé à sentir combien un semblable travail pour lequel je ne trouvais aucun point

(1) A moins qu'on n'en excepte une disposition à *entonnoir*, c'est-à-dire plus ou moins concentrique et principalement en regard au sud, ainsi qu'un terrain glaiseux et crétacé, etc., circonstances qui, comme je l'exposerai plus bas, m'ont paru plus favorables au *molimen* épidémique.

de ralliement pathologique assez fixe, pouvait m'entraîner à des redites fastidieuses et m'exposer, probablement sans aucun fruit, à une perte de temps considérable.

A défaut de ce travail qui m'a paru vide de faits, j'avais enfin ultérieurement résolu de consigner ici un relevé géographique du théâtre propre à cette épidémie, autant exact et circonstancié que possible, et dans lequel je me proposais de faire surtout ressortir, 1°. une disposition géologique circonscriptive toute particulière, et qui me semble avoir puissamment contribué à préparer le mode spécial de cette affection; 2°. le nombre des malades et celui des décès par commune, ainsi que les hauteurs au-dessus d'un niveau convenu, celui de l'Oise par exemple, etc., et j'allais en presser l'exécution quand le docteur Rayer qui, de concert avec le célèbre docteur Pariset, s'occupe de donner la relation de la même épidémie (relation à laquelle devait encore concourir le *Décius* de la médecine française, pour me servir de l'expression d'un de nos journalistes, l'infortuné Mazet), a bien voulu me faire part de la carte de cette localité, que M. le comte de Lasteyrie vient de lithographier avec beaucoup de netteté. A la vérité cette carte dressée d'après Cassini et sur des plans terriers, communiqués par M. de Vérigny, préfet de l'Oise, administrateur d'un zèle aussi éclairé qu'infatigable, et dont nous avons été plusieurs

fois à même d'admirer l'ardente philantropie dans ces pénibles circonstances, est loin d'offrir les développemens et la précision de détails qu'on pourrait obtenir, du moins en grande partie, soit du travail de *Don Coutance*, établi sur une plus grande échelle que celui de *Cassini*, soit plus particulièrement des plans que le Génie géographe-militaire vient de lever, par ordre du ministre de la guerre pour la construction de la nouvelle carte géographique de la France. On n'y a surtout tenu aucun compte des circonstances que je mentionnais tout à l'heure, pas plus que de l'existence bien sensible, de la disposition et de la hauteur réelle ou moyenne de la chaîne presque non interrompue de coteaux qui bordent *principalement vers le S. S.-E.*, le vaste plateau de l'épidémie, et à laquelle pourtant il me paraît très plausible d'attribuer une grande, et peut-être la principale influence sur la production morbide qui nous occupe. Quoi qu'il en soit, la carte de M. de Lasteyrie, au moyen de quelques rectifications dont l'omission n'est pas, je crois, indifférente, pouvant, jusqu'à un certain point, servir de guide, je n'ai pas jugé qu'il fût d'une importance indispensable de la refondre, et d'en produire une nouvelle qui ne ferait en quelque sorte qu'un double emploi. Je vais, au surplus, tâcher d'y suppléer par une relation sommaire des circonstances étiologiques locales qui m'ont le plus frappé.

En se plaçant au point le plus élevé (228 pieds au-dessus de l'Oise), et à très-peu près central de la scène épidémique, (le télégraphe d'Ercuis), distant d'environ cinq quarts de lieue E. de la *Chapelle Saint-Pierre*, point de la première explosion, on découvre un vaste plateau situé entre 5° 35″ de long. occid., et 8° environ de long. orient., depuis la commune de Bornel jusqu'à Chantilly, et entre 49° 6″ et 49° 12″ de latitude, de Presles à Hermes (mérid. de P.). Ce plateau d'environ douze lieues de circonférence irrégulièrement polyèdre, et qui peut avoir quatre lieues et demie de diamètre de l'ouest à l'est dans sa plus grande dimension transversale, et six lieues moins un quart du sud au septentrion, est arrosé par deux petites rivières, le *Thérain* vers la partie supérieure, et le *Rû de Méru* inférieurement, se dirigeant presque parallèlement du nord-ouest au sud-est, et auxquelles, ainsi qu'on s'en rend aisément compte, correspondent, dans toute leur étendue, deux vallées plus ou moins évasées et sinueuses; ces deux rivières viennent s'emboucher dans une autre beaucoup plus considérable (l'Oise), qui coule du N.-E. au S.-O. et baigne la partie S. S.-E., depuis Creil jusqu'à la commune où la petite île de Champagne, indépendamment de ces deux vallées, que par extension et comme pour consacrer le souvenir des désastres survenus plus spécialement dans quelques communes, on pourrait nommer,

l'une, vallée de *Cires-lez-Mello*; l'autre, vallée de *Puiseux*, quoique cette dernière commune soit un peu détournée dans le plus oriental des trois vallons principaux dirigés du nord au sud, et qui forment en quelque sorte l'origine de la grande vallée inférieure que j'appellerai vallée de *Chambly*; il en existe une autre centrale assez étendue suivant la direction des précédentes, et que l'on peut, pour la même raison, nommer vallée de *Cauvigny*. On voit encore diverses excavations ou gorges étendues en différens sens, mais qui toutes viennent se réunir à ces trois vallées nourricières. En général, ces *gorges à ravins* ne renferment que des ruisseaux accidentels d'eaux pluviales qui trouvent pour l'ordinaire un épanchement naturel vers l'Oise, et n'y restent par conséquent guère stagnantes. Est-il besoin de dire que les espaces renfermés entre et par-delà ces vallées, présentent des plateaux secondaires et des mamelons de diverses élévations, forme et étendue? Ce qui mérite peut-être quelqu'attention, c'est que, 1°. ils sont, ainsi que la plupart des villages qu'on y aperçoit, dégarnis de grande végétation, souvent à des distances assez considérables; 2°. qu'ils ne fournissent le plus communément que des eaux de filtre, crues, stagnantes, point aérées, et puisées à des profondeurs plus ou moins grandes; 3°. que le terrain en est presque toujours glaiseux, calcaire et quartzeux ou siliceux; c'est du moins ce

qu'on observe dans tous les villages originairement envahis. Je n'annote au surplus ceci que très-subsidiairement, et comme pour mettre en question s'il en pourrait découler quelque corollaire étiologique assez fondé, sachant fort bien, et ayant même déjà exprimé l'idée, que plusieurs localités très-favorisées du côté de ces conditions, n'en ont pas moins subi le joug épidémique, que dis-je, ont même semblé vouées à lui payer un plus sinistre tribut !

Mais ce qui me paraît surtout important à remarquer, c'est que ce vaste plateau où ce théâtre tout entier de l'épidémie ne forme lui-même qu'un grand bassin évidemment enfoncé, par rapport aux coteaux couronnés de végétation forestière, qui le circonscrivent *assez exactement* dans toute son étendue, et principalement vers le sud-sud-est, à l'exception un peu du nord-ouest, circonstance qui, comme on le verra, a paru propice à une dernière évasion de la maladie dans cette direction. La hauteur moyenne de ces collines, du moins du côté sud-sud-est, peut être hardiment évaluée à 250 pieds au-dessus du niveau de l'Oise, tandis que certains point tels que le *Mont de Carnelle*, qui domine Beaumont à l'est, offrent une élévation d'environ 400 pieds. Pour peu que l'on accorde d'attention à une semblable disposition géologique dont l'existence frappante ne saurait être contestée, on sentira d'un trait les modifications météoro-

logiques qui ont dû en résulter. Qu'on se rappelle en effet les lois admirables qui président à la chimie végétale, ou, pour parler un langage plus connu, les fonctions départies au règne *organique inanimé*, et rendues surtout sensibles dans la grande végétation, et l'on comprendra aisément que la température générale plus long-temps humide et froide cette année qu'elle ne l'avait été depuis long-temps, n'a pu manquer d'être renforcée dans son action et ses effets par une semblable disposition locale qu'il suffit, je crois, de signaler pour en faire sentir facilement les résultats. Les plus simples notions physico-météorologiques ne suffisent-elles pas, d'autre part, pour faire concevoir ce qu'aura dû produire l'élévation plus prononcée des coteaux sud-sud-est conjointement avec l'élaboration permanente et successive de la longue chaîne de végétation presque non interrompue dont je viens de parler? Et ne voit-on pas déjà, 1°. que des vents qui auront soufflé entre le nord et le sud par l'ouest, ainsi que cela est arrivé durant la plus grande partie du semestre qui a précédé l'éruption de l'épidémie, ayant traversé et balayé pour ainsi dire, une étendue de mer assez considérable avant d'arriver jusqu'à ces coteaux, et se trouvant d'ailleurs plus ou moins froids, tempérés, ou chauds, plus ou moins calmes ou agités, etc., selon la direction qui leur aura été imprimée, en raison du degré d'élévation ou

d'inclination du soleil dans *l'écliptique*, des phases ou périodes lunaires, de quelque mouvement de rotation planétaire, de certains accidens dans le jeu de fluide électrique, etc., y seront toujours parvenus chargés d'un degré d'humidité assez considérable; 2° que les couches inférieures de l'atmosphère se trouvant ainsi plus humides, auront dû être, partie arrêtées et comme attirées par les élévations mentionnées, et partie *reversées* sur le plateau épidémique, pour y former un ciel presque constamment nuageux ou brumeux, par l'effet de la sorte de supersaturation que lui aura imprimée le travail physiologique végétal, et principalement nocturne dont a été question, et qu'ainsi, il en aura nécessairement résulté des conditions ou modifications hygrométro-électrique, etc., toutes particulières; 3° que l'influence d'une semblable température aura été d'autant plus sensible, qu'elle se sera trouvée soumise à des oscillations et des vicissitudes plus ou moins brusques ou permanentes, par l'action expansive plus prompte ou plus durable des rayons solaires plus ou moins obliques, dardant sur des surfaces plus ou moins concaves, et sur des corps plus disposés à leur réflexion? Celle-ci venant à son tour frapper des masses nuageuses plus considérables et plus propres à en concentrer l'effet, en sera nécessairement renvoyée plus réverbérée, plus pesante et humide, plus anélectrique; 4° enfin,

n'apercevra-t-on pas sans effort que l'haleine brûlante et desséchante des vents de sud et surtout de sud-est, venant à souffler dans de semblables conjonctures, il devra s'en suivre une soustraction plus ou moins notable de *l'humide-radical?* Que cette soustraction d'abord superficielle, pourra, de proche en proche, donner lieu à une réaction excentrique en vertu de l'intime sympathie qui, comme je l'ai exposé, lie l'appareil *tégumentaire intérieur à l'extérieur*, et occasioner ainsi dans une portion quelconque de ce premier appareil, ou de préférence peut-être, (bien que cette théorie ne soit guère plus en rapport avec les idées physiologiques modernes), dans le système circulatoire abdominal, et principalement de la *veine-porte*, déjà frappé d'une espèce de torpeur atonique, un réveil et comme une accélération fluxionnaire plus précipitée et durable, selon la durée elle-même ou la fréquence de ces vicissitudes atmosphériques, variable au surplus en raison de *l'idiosyncrasie*, mais qui toujours retiendra ce caractère asthénique ou d'amollissement imprimé, comme on l'a vu, à toute l'économie. Je pourrais, si c'était le moment, prouver ici, à l'appui d'une foule innombrable de cas particuliers et même de constitutions médicales déjà observées, qu'il existe réellement diverses nuances inflammatoires depuis le simple et superficiel érythème jusqu'à l'état phlegmoneux ou phlegmasique aigu, et sur-

tout, deux états extrêmement opposés, par leur nature, leur durée et leur caractère, malgré quelques trompeuses et insidieuses apparences de similitude, comme il existe, quoiqu'on en puisse dire, deux sortes d'hémorragies, et en général de secrétions et d'exhalations qui requièrent non-seulement des médications particulières, mais encore un traitement diamétralement opposé. Au surplus, cette question a été résolue d'une manière victorieuse par les plus grands anatomo-physiologistes de notre époque, et notamment par Bichat, dont pourtant les partisans de *l'identité irritative* semblent s'appuyer, et elle est d'ailleurs tellement éclaircie par les résultats d'une pratique journalière, qu'une discussion sérieuse à cet égard me paraît désormais superflue.

Bien entendu que dans le mouvement excentrique dont je viens de parler, il conviendra de tenir un compte tout particulier de l'état de susceptibilité nerveuse générale départie à chaque individu, et surtout de cette perception exquise à l'aide de laquelle le système ganglionnaire nerveux et spécialement ses plexus précordiaux et subdiaphragmatiques (espèce de sentinelle constamment vigilante), président aux divers actes de la vie organique et se trouvent liés par la plus étroite corrélation aux divers phénomènes des sensations.

Au reste, je n'ai point la déraisonnable prétention de vouloir rapporter uniquement à ces circonstances locales et à ces modifications météorologiques la détermination spécifique de la maladie que je vais décrire. Seulement, elles m'ont semblé de nature à devoir être plus que d'autres prises en considération. Je n'ai rien aperçu dans les productions locales, dans le régime général, dans les habitudes industrielles ou morales, en un mot, dans l'hygiène particulière des régnicoles, qui pût autant en légitimer la production, si on en excepte certaines professions, qui, comme je l'exposerai, ont semblé y disposer préférablement. Ce qu'il y a de positif et, selon moi, d'assez remarquable, c'est que l'épidémie a paru respecter la délimitation dont j'ai parlé et ne l'a réellement franchie sur aucun point. Je laisse à des observateurs bien autrement profonds, et surtout plus versés que je ne le suis dans les sciences physiques appliquées à l'hygiène publique, le soin d'apprécier convenablement ces faits, de déterminer si les localités qui ont déjà offert des épidémies réputées analogues ne présentaient pas aussi des dispositions géologiques de même nature, et jusqu'à quel point des plantations de grande végétation dans les terres trop découvertes, des trouées forestières plus considérables, ou même l'abattage complet de certaines portions de végétation les plus élevées

des collines sud sud-est, ou bien enfin toute autre mesure d'hygiène et de police sanitaire, pourraient contribuer à l'assainissement des ces localités.

CHAPITRE II.

REVUE NOSOLOGIQUE.

Conformément au sage et lumineux précepte du premier législateur de la médecine (*de Aere, Locis et Aquis*), je me suis toujours soigneusement attaché à étudier la topographie médicale des lieux où j'ai été appelé à pratiquer mon art, et je pense avec Galien, Fernel, Baillou, Houllier, Sydenham, Huxham, Hoffmann, Sthal, Baglivi, Stoll, de Haën et tous les grands praticiens depuis Hippocrate, qu'il est impossible sans cette étude d'atteindre véritablement la hauteur de la science de guérir. Quand donc, après le licenciement général de l'armée de la Loire, je fus pour certains motifs inutiles à déduire ici, et surtout par l'effet du délaissement peu flatteur auquel une législation surannée et aussi impolitique qu'injuste et mal pondérée condamnait presque exclusivement la médecine militaire qui ne comptait pas précisément dix années révolues de service, tandis que l'officier de la veille conservait du moins sa demi-solde, sous le prétexte d'une disponibilité dont la classe des officiers de santé restait

également susceptible (1); je fus, dis-je, conduit à venir exercer la médecine dans ce pays, je ne tardai pas à m'apercevoir des circons-

---

(1) Je ne puis, à cette occasion, résister au besoin de signaler ici l'incurie fâcheuse et peu louable de MM. les membres du Conseil Général de Santé, à l'égard des officiers de santé de l'ancienne armée qui se trouvent dans ce cas, tandis que l'administration militaire, qui fut toujours incontestablement plus dédommagée, vient d'obtenir, pour ses anciens employés, des traitemens dont, au surplus, je suis loin de contester l'équitable application...... Je connais pourtant tel *officier de santé* qui, après neuf années et demie de services irréprochables, est rentré dans un état de dénûment presque absolu, et qui même n'a pu obtenir le faible et mesquin secours d'autant de mois de solde sur pied de paix, qu'il comptait d'années d'un service toujours actif et extrêmement honorable, parce qu'il ignorait qu'il eût été déterminé une époque passé laquelle la fatale prescription devait être prononcée, et auquel il ne reste aujourd'hui pour tout *dédommagement* qu'une nombreuse famille et plusieurs infirmités suite de ses nombreuses campagnes!! J'en sais tel autre qui, au bout de huit années ou environ, après avoir été deux fois atteint de l'horrible typhus nosocomial, après s'être dévoué *spontanément* au service des places assiégées et en avoir subi les périlleuses et pénibles conséquences, après avoir, à *Vittoria*, à *Waterloo*, tout souffert et perdu, à l'existence près, pour qui quatre sollicitations officielles pour l'obtention de la décoration de la

tances géologiques que je mentionnais tout à l'heure, et bientôt ma pratique me mit à même de comprendre que les maladies qu'on y observe

---

Légion-d'Honneur ont été adressées à diverses époques de ses services, et qui n'en a pas moins été flétri d'une expulsion et d'un oubli absolus...... Mes lecteurs me pardonneront-ils d'avoir abordé ici une semblable discussion, qui au surplus n'est peut-être pas si déplacée, puisqu'elle a trait à l'amélioration du sort de plusieurs de nos collègues justement recommandables? Puissent mes récriminations concourir à ranimer en faveur de cette cause sacrée (elle a déjà été plaidée à la tribune nationale, où elle a produit un juste étonnement d'intérêt en 1819) la mâle éloquence de quelqu'un des ardens défenseurs de nos garanties les plus chères, ennemis implacables de ces monstres anti-sociaux qu'on nomme *partialité, arbitraire, privilége!* monstres dont l'extermination ne peut manquer d'entrer dans les vues du monarque sage, paternel et chéri qui nous octroya le plus beau code politique qui fut jamaïs. Puisse-t-il, ce monarque essentiellement juste, appréciateur si judicieux et délicat de tout genre de mérite, ne plus ignorer enfin que les archives de la Chancellerie recèlent dans leur sein plus de 8,000 demandes de décoration pour autant de ses plus loyaux et fidèles sujets, et que ces demandes, après sept, huit, et même dix années, sont encore ensevelies dans l'oubli le plus fâcheux, j'allais dire le plus outrageant!!!

On se méprendrait étrangement si, de ce que je viens de dire, on inférait que c'est bien plus ma cause que celle de tout autre que je cherche à mettre en avant. Les cir-

en dépendaient souvent, ou tout au moins en recevaient des modifications qu'il eût été aussi blâmable que dangereux de méconnaître.

Je ne passerai pas ici en revue l'iliade des affections pathologiques qui peuvent régner sporadiquement dans ces contrées, à peu près comme ailleurs, et y devenir le triste cortége que l'âge, le sexe, l'idiosyncrasie naturelle ou acquise, la profession, l'habitude, l'asservissement de la mode, les perfides raffinemens du luxe et mille autres monstruosités sociales dérivées surtout d'un contact fréquent avec une ville immense, en un mot, l'oubli fâcheux des sages préceptes de l'hygiène, traînent ordinairement à leur suite. Il doit suffire à mon plan de noter uniquement celles qui, par suite de l'influence plus ou moins durable de telle ou telle constitution atmosphérique, d'ailleurs constamment modifiée par les circonstances de localité que je viens de signaler,

---

constances de mon éducation, mes liaisons dans la société, ainsi que mon zèle industrieux, m'ont donné assez de fortune et de philosophie pour me consoler *amplement* de l'oubli et du dédain des *superbes.* D'ailleurs, je l'avouerai, je cultive en silence et avec une sorte d'idolâtrie l'étude d'une science dont le but et les vues sont sans contredit et les plus nobles et les plus élevées, et qu'une foule de potentats eux-mêmes ont eu à orgueil de cultiver........ qu'ai-je besoin d'une autre illustration !

y sont en quelque sorte acclimatées. Sous cet aspect, je puis, je crois, avancer, sans craindre d'être démenti par les praticiens qui m'avoisinent, qu'en général elles se rattachent, du moins d'une manière plus sensible et tranchée, à deux des quatre principales constitutions atmosphériques, la *température froide* et la *chaude* bien plus souvent *humides* que *sèches* et auxquelles, comme on sait, la médecine *un peu trop humorale peut-être* d'Hippocrate, de Galien et des *Dogmatiques*, rapportait les altérations *a serosa colluvie* et *atra-bilieuses*.

A la première, qui est aussi assez communément et à quelques variations près, celle *des deux tiers* de l'année, correspondent les affections que je nommerai par *mouvement concentrique*, qui sont dues principalement à une diminution plus ou moins notable et prolongée du calorique et dans lesquelles on observe aussi que le travail perspiratoire ou excréteur-cutané se trouve diminué, languissant et même supprimé. Parmi ces affections, je distinguerai d'abord, à l'imitation du père de la médecine, et selon l'ordre de leur fréquence; celles *a colluvie serosa*, ou si on l'aime mieux, *rhumatismales-cellulaires*, *fibreuses*, *séreuses*, *capsulaireses*, etc.; je placerai en seconde ligne les catarrhales de toutes les portions du grand appareil muqueux et notamment celles *tracheo-pulmonaires* pour tous les âges, *vaginales* chez le sexe (et ici très-fréquentes), *auriculaires*, *oculaires* et

nasales chez les enfans ou les sujets cachectiques et à fibre molle, etc., que d'autres nommeront, s'ils le veulent, affections du système capillaire-sanguin et désigneront par le terme générique et commode d'*irritations.* Viendront ensuite comme annexes à celles-là les affections lymphatiques bien plus par atonie d'absorbtion et d'exhalation que par excès ou *sub-irritation* des systèmes organiques qui leur correspondent. Je noterai enfin les névralgies-aiguës ou chroniques et les névroses par *anesthésie.* Je m'arrête à cette désignation rapide et presque linéaire des maladies propres aux trois systèmes essentiellement élémentaires ou générateurs, c'est-à-dire, dans lesquels tous les autres systèmes organiques viennent se fondre. Mais je dois faire remarquer que ces maladies et la plupart de celles qui offrent un caractère asthénique sont, en général, très fréquentes dans cette localité pendant environ huit mois de l'année, qu'elles y revêtent le plus ordinairement ou du moins très facilement, une marche chronique et qu'il n'est pas rare de les voir y prendre une tournure épidémique plus ou moins prononcée. Je dois aussi dire annexement que les affections scorbutiques et les fièvres intermittentes (qu'on les considère comme maladies propres ou dépendantes d'une autre lésion), s'y rencontrent assez rarement, au moins durant cette période constitutionnelle-atmosphérique. Je crois en découvrir la cause dans la na-

ture des eaux-courantes, renouvelées et en quelque manière plus atmosphériques que terrestres de ces contrées, et qui, par conséquent, n'y offrent point l'inconvénient de celles stagnantes. Ces faits, applicables à toute la localité, le sont peut-être un peu plus sensiblement aux communes du sud-sud-est riveraines de *l'Oise*, et principalement à celles qui se trouvent placées entre cette rivière et la chaîne de coteaux du sud-sud-est en regard au nord-ouest.

La dernière de ces constitutions comprend les maladies propres à la température chaude et plus fréquemment humide que sèche, qui, année courante, règne environ quatre mois, et correspond à ce que je nommerai *mouvement excentrique*, et comme je l'ai dit, aux altérations bilioso-atrabilieuses d'Hippocrate. Ici viennent naturellement se grouper, en première ligne, les affections des grands et vastes *appareils intérieurs* séreux, celluleux, muqueux et notamment gastro-intestinal, soit qu'elles tiennent à un état de surcharge et de cacochylie atonique, comme je pense qu'il arrive le plus souvent, soit qu'elles dépendent d'un engouement circulatoire abdominal et particulièrement des organes *hépatico-cystique*, provenant de la même disposition, soit qu'elles résultent d'un mouvement fluxionnaire-rhumatismal de la nature de celui que j'ai précédemment noté, soit enfin qu'on les rapporte à une certaine irritation phlegmasique simple ou compliquée,

engendrée par l'appel ou la concentration des forces vitales pour opérer le mouvement de réaction sollicité par l'action expansive d'une semblable température. Ensuite, les affections avec ou sans pyréxie qui se rattachent au défaut, à l'excès, ou à l'aberration du travail exhalant ou excréteur cutané, ou même à une *stimulation irritative* de tout ou partie du système vasculaire de cet organe. De là *intérieurement*: des fièvres bilieuses rarement franches ou simples, mais tendant facilement à une complication muqueuse, adynamique, etc., des fièvres putrides, plus souvent pétéchiales, vermineuses, qu'essentielles, etc., des fièvres adynamico-ataxiques ou thyphoïdes, dégénérant quelquefois en fièvres lentes nerveuses, des choléra-morbus plus *humides* que *secs*, des dyssenteries bilioso-adynamiques ou scorbutiques, des fluxions gingivales, angineuses, péripneumoniques, pleurétiques, etc, les premières passant aisément à un état scorbutiforme et gangréneux, les autres offrant une tendance assez prononcée vers la forme adynamique. Et à l'*extérieur*: l'immense série des affections exantémateuses fébriles ou apyrétiques, telles que les érésypélateuses, les scarlatineuses, les morbilleuses, les varioliques, les pourprées, les miliaires, les pemphigoïdes. les psoriques, les herpétiques, les phlegmons, les furoncles, les anthrax, les affections pustuleuses et ulcéreuses (qu'on les considère comme idiopathiques ou symptomatiques, etc.) toutes tendant plus ou

moins à la chronicité et à la forme épidémique et participant bien plus de ce caractère mucoso-saburral, lymphatique et adynamico-scorbutique, en un mot, atonique et en quelque sorte pourrissant, que communique une atmosphère humide et chaude, que de celui qui est le partage d'une température chaude et sèche.

En attendant les preuves que je me réserve d'en produire ailleurs, j'ajouterai qu'il n'est pas rare de voir ces diverses affections s'exaspérer et devenir plus opiniâtres sous l'influence de médications débilitantes, lors même qu'elles ne sont pas trop prolongées, et que ma pratique, depuis six ans, m'a souvent mis à même de reconnaître qu'il est sage d'y user avec beaucoup de réserve de ces sortes de médications, dans celles-là même qui paraissent en requérir l'application. N'est-il pas d'ailleurs bien sensible (qu'à part les modifications dont j'ai parlé), la nature plus ou moins exténuante des occupations rurales, jointes à une alimentation le plus souvent végétale, et par conséquent peu substantielle, ainsi qu'à des privations de toute espèce et aux dispositions morales asthéniques qui d'ailleurs en résultent, ne permet guère que les maladies qui s'y développent, y prennent un autre caractère que celui que je viens d'assigner? dût-on admettre que la tendance aux *mouvemens congestionnaires irritatifs*, c'est-à-dire, par accumulation d'irritabilité et afflux

sanguin, spécialement dans telle ou telle portion du système capillaire, est en raison directe de la faiblesse organique générale et de la force de la partie fluxionnée (ce qui pourrait bien n'être pas constamment en parfaite harmonie avec les idées physiologiques admises sur la nature des propriétés qui régissent l'organisme), toujours resterait-il que ces affections devraient retenir une empreinte essentiellement atonique et revendiquer une thérapeutique et un régime foncièrement fortifians. Car, admettre qu'il y ait augmentation locale de forces par cela même qu'elles sont généralement épuisées, ne serait-ce pas dire textuellement que qui *peut moins, peut plus*, paradoxe anti-physiologique le plus choquant, et le plus contrastant avec l'idée qu'on doit se former de l'identité de nature et d'action du principe de la vie? Disons-le à la gloire de l'époque actuelle, les sciences médicales sont de nos jours devenues trop exactes, pour s'accommoder de cette sorte de péripatétisme, et de ce jargon syllogistique d'une métaphysique abstraite qui les a si long-temps asservies à son joug imposteur. Pour nous qui ne cherchons que la vérité, gardons-nous d'adopter frivolement toutes les conséquences de systèmes qui peuvent bien offrir des applications utiles, mais qui, enfantés dans un état d'exaltation passionnée, ne sauraient être à l'abri de grandes erreurs: abandonnons d'ailleurs aux rê-

veries des romanciers le beau idéal de la vie champêtre, et répétons avec notre excellent Fabuliste : « *Ils ne sont plus ces jours de l'âge d'or !* »

On voit que sans m'assujétir à aucun plan déjà tracé de classification nosologique, dans l'ordre distributif sous lequel je viens de présenter ces affections, j'ai tâché néanmoins de me conformer le mieux possible aux données physiologiques les plus reçues. Sans doute, la nature se jouera toujours des cadres auxquels, pour soulager notre faible intelligence, nous tentons vainement de l'asservir; mais comme dans les phénomènes de notre organisation tout s'enchaîne et tend à se prêter un mutuel secours, j'ai cru devoir dans cette distribution adopter à l'imitation du sage et judicieux *Archigène*, un éclectisme raisonné, parce qu'il m'a semblé se rapprocher davantage de la vérité. Ainsi, je n'ai voulu être par exclusion ni *humoro-naturiste* avec Hippocrate, ni *dogmatique* avec la secte dominante qui l'a remplacé, ni *empirique* avec Sérapion, ni *méthodique* avec Thémison, Cœlius-Aurelien, etc., ni *pneumatique* avec Anaximandre, ni *chimiste* avec Paracelse et plus récemment avec le professeur Beaumes, ni *chimico-archéiste* avec Van-Helmont, ni *méchanicien* avec Boerhaave, ni *vitaliste* avec Stahl, ni *solido-vitaliste* avec Brown, ni *absorbiste* avec le docteur Alard, ni *semi-solido-vitaliste* avec le docteur

Broussais, etc. J'ai pensé que la *nosogénie humaine* est un vaste composé d'opérations dans lesquelles il peut entrer de tout cela, comme l'acte digestif, par exemple, est un ensemble de lacération, de mastication, de salivation et imprégnation, de déglutition, de trituration, de macération, de fermentation, de coction vitale, etc., (1).

---

(1) Mais je viens de prononcer avec une sorte d'indépendance le nom d'un dernier chef de secte habile en prosélytisme, et qui, il faut en convenir, a fait faire à la science quelques pas utiles; et déjà je crois entendre quelques néophytes imberbes, à l'occasion du plus léger érythème rencontré sur tel ou tel point de la muqueuse des premières-voies, me défier, *l'érigne et le scalpel en mains*, de prouver que ce ne soit point là toute la pathologie interne et, par suite, la médecine toute entière. Comme si (pour ne voir ici la chose que du côté de l'altération des propriétés et de l'action vitales) l'état des forces générales de la constitution, et notamment celui de la sensibilité et de la contractilité, ainsi que de la faculté absorbante, qui correspondent à deux des trois grands systèmes élémentaires générateurs de l'organisation, et peuvent offrir des modifications par *excès*, *défaut* et *aberration*, d'où, 1° sténie, faiblesse et état fluxionnaire, *pour les forces générales;* 2° douleur ou hypéresthésie, anesthésie ou défaut de sensibilité et état vaporeux; 3° spasme tonique, atonique et état convulsif; 4° résorbtion ou excès d'absorbtion, adynamie spéciale de la même

Bichat lui-même que je citais tout à l'heure, et dont ils semblent invoquer l'autorité en fa-

---

faculté, et état métastatique, n'étaient pas, aussi bien que l'irritabilité qui se rapporte plus spécialement du moins à l'un de ces trois grands systèmes élémentaires (le vasculaire ou sanguin), et peut aussi se présenter sous les trois états d'irritation, d'adynamie générale ou défaut d'irritabilité, et d'état fébrile ou aberration de cette propriété, n'étaient pas, dis-je, autant de sources fécondes de maladies, et de portes, en quelque manière, qui peuvent leur donner accès. Et, comme si tout phénomène morbide ou tout trouble survenu dans l'exercice prodigieusement variable de ces propriétés, pouvait, dans un organisme aussi complexe que le nôtre, se réduire à une accumulation de cette même irritabilité dans telle ou telle portion du système vasculaire-gastrique, et que ce système, qui n'en est qu'une des nombreuses subdivisions, quoique principale, fût précisément l'unique creuset où vient s'opérer une semblable fusion, et le siége distinct que, *par prédilection*, ou plutôt dans son *courroux*, la nature aurait choisi pour l'immense élaboration des maladies qui nous assiégent *!! Une telle conception n'est

* On peut, je crois, en général ranger sous trois chefs principaux toutes les affections simples, composées ou compliquées, aiguës ou chroniques qui affligent l'espèce humaine. Le premier comprendrait les altérations des forces et de l'action vitales ; le deuxième renfermerait les affections par altérations des solides ou des liquides ; dans le dernier, on devrait placer celles qui tiennent à des altérations de vices spécifiques contagieux ou non, pyrectiques ou sans fièvre. Je sais que cette dernière classe d'affections

veur de leur cause (bien qu'ils ne soient encore sur ce point que ses commentateurs très-infi-

---

malheureusement qu'un rêve systématique propre à séduire tout au plus quelques observateurs superficiels qui ne voient que l'exactitude anatomico-physiologique de la base isolée sur laquelle il repose, sans en calculer les conséquences. Il me semble encore les voir, ces jeunes sectateurs du brownisme retourné, au scalpilisme près, frapper de réprobation le monde médical passé et contemporain, et revendiquer avec obstination la priorité de découverte d'un pareil siége morbifique, quoique les écrits

est fortement contestée par ce pyrrhonisme tout matériel qui, de nos jours, s'efforce de remplacer, dans l'étude de l'homme malade, ce septicisme rationnel et cette philosophie admirable et si judicieusement expérimentale que, depuis Hippocrate, les Haller, les Stahl, les Bichat, les Pinel, etc., y ont fait briller avec tant d'éclat!

Défions-nous de cette fureur expérimentatrice, de cette espèce de manie de tout reconstruire, souvent pour tout déparer; sans doute elles peuvent avoir un but louable et même utile; mais l'intention ne suffit pas toujours, et au lieu de nous servir avantageusement, elles deviendraient une source féconde en calamités, si elles ne tendaient qu'à faire adopter précipitamment des conséquences spécieuses et que repousserait une observation pratique sévère. Craignons surtout qu'elles ne dégénèrent en une sorte de vandalisme anti-scientifique, dont le souffle empoisonné pourrait flétrir les plus belles découvertes de l'esprit humain, et aller peut-être bientôt jusqu'à contester aussi la nécessité ou l'existence des lois de l'attraction, en physique; celle des affinités électives moléculaires, en chimie; celle de la décomposition des idées simples pour la régénération des idées complexes, en métaphysique, etc.

dèles), l'inimitable Bichat, dont le génie admirablement pénétrant avait entrevu toutes les conséquences et les nuances pathologiques des lois de l'irritabilité départie à chaque tissu, eût-il jamais conçu le déraisonnable et dangereux projet d'asseoir toute la médecine sur cette base unique, lui à qui nous devons l'immortelle analyse *anatomo-physiologique* des divers systèmes organiques et des *modifications* des lois vitales qui les régissent; lui dont l'observation la plus assidue et les essais constans s'attachèrent à nous faire connaître à l'imitation de *Rega*, les sympathies variées et réciproques qui existent entre ces systèmes ainsi que la thérapeutique

---

de Galien, de Fab. de Hilden, de Baillou, de Sydenham, de Hoffmann, de Boerhaave et de son commentateur, de Baglivi, d'Huxham, de Lieutaud, de Tissot, de Rega, de Stoll, de Barthez, de Bichat, de Dumas, de Pinel, et d'une foule innombrable des plus grands physiologistes et des médecins les plus célèbres, viennent à chaque instant déposer de leur erreur. Il est surtout fâcheux pour leur triomphe que la thèse latine de P.-J.-Claude Mauduyt de La Varenne, soutenue, en 1759, aux écoles de médecine de Paris, sous la présidence de Denis-Claude Doulcet, *utrum ventriculus, ut sæpius, chronicorum officina, acutorum fomes?* soit presque textuellement, à quelques vues d'humorisme près, le canevas de leur pompeux échafaudage pathologique, qui demande encore à être bien autrement étayé pour mériter le nom ambitieux de *doctrine!*

spéciale, et en quelque sorte élective qui en doit résulter pour chacun ; lui qui reconnaît que *l'état morbide* peut s'introduire par voie d'absorbtion, d'insertion, de digestion, de respiration, etc. etc. ? Mais c'en est déjà trop de ces développemens critiques sur une matière qui doit se reproduire à notre examen.

SECTION IV.

CHAPITRE PREMIER.

RLAN DESCRIPTIF.

Causes.

Indépendamment des causes constitutionnelles atmosphériques, dont l'action a été longuement envisagée et discutée dans les sections sur les considérations météorologiques et suivante, et qui me paraissent les plus admissibles à titre de causes *procatarctiques*, on doit considérer comme ayant pu disposer au résultat pathologique que nous envisageons, le défaut de propreté de la peau, l'habitude de garder du linge de corps rude, sale, souvent humide et encore imprégné d'un résidu savonule, ou *alkalino-animal* d'une lessive imparfaite, le coucher assez général sur de la plume presque jamais nétoyée, séchée ni aérée, et dans des lits dont l'air est le plus ordinairement concentré, et comme enchaîné par d'épais rideaux ou par des cabinets privés d'issues propres à sa ventilation et à son renouvellement, et souvent encore échauffé par le feu entretenu

dans un local étroit (unique habitation d'un grand nombre d'individus), l'excès de couvertures pendant la nuit, l'abandon trop hâtif des habits d'hiver, les transitions brusques du chaud au froid surtout humide, peut-être l'usage presqu'exclusif d'un régime alimentaire végétal et farineux, ou bien de soupes, viandes, et poissons salés et de boissons crues et peu *réfocillantes*, des travaux énervans plus ou moins prolongés, des veilles de même nature, des évacuations abondantes ou opiniâtres, quelquefois une vie sédentaire, les chagrins domestiques ou autres, les idées tristes et moroses, en un mot, toute cause débilitante au physique comme au moral (1).

---

(1) Jusqu'à quel point des pluies d'inondation, survenues vers la fin du printemps de 1819, et qui ont long-temps comblé les fossés et pénétré les terres, causé des ravines considérables et donné lieu à des débordemens des deux petites rivières (Thérain et Rû de Méru), surtout vers leur source, et beaucoup plus remarquables qu'il n'en était arrivé depuis long-temps, ont-elles pu contribuer à préparer le développement de cette épidémie? Quelques bonnes gens des champs, qui ne laissent pas que d'être douées parfois d'une singulière justesse d'observation, ont remarqué que cette année ainsi que l'année antérieure ont produit une proportion de chenilles, de moucherons, de hannetons, etc., bien plus considérable que les précédentes depuis fort long-temps,

Les causes efficientes ou spéciales, et vraiment déterminantes, ne paraissent pas plus faciles à fixer, dans ce cas, que dans beaucoup d'autres. Je crois pourtant avoir remarqué une grande coïncidence entre la manifestation de l'épidémie dans telle ou telle commune ou sur tel individu, et l'apparition brusque d'une chaleur plus ou moins intense, durable et humide, se déclarant par un vent sud-ouest, par une atmosphère nuageuse et anélectrique, et immédiatement après un temps pluvieux ou brumeux. Ce fut précisément ainsi qu'elle prit une extension sensible à la Chapelle Saint-Pierre et Bois Morel, à Neuilly-en-Thelle, à Ercuis, à Cires-lez-Mello, etc. Les travaux des champs long-temps soutenus en plein soleil et surtout les opérations du fanage, par l'espèce *d'halitus* chaud-humide qui en résulte, la funeste habitude où sont les gens de la campagne de reposer à l'ombre et souvent sur un sol humide vers le milieu du jour et au mo-

---

et j'ai cru annoter moi-même que la conversion des premières en papillons s'est opérée en proportion infiniment moindre cette année..... N'est-il pas permis de signaler ce phénomène, qui atteste des modifications particulières et une existence plus prolongée de l'humidité de l'atmosphère, sinon comme une des causes de l'épidémie, du moins comme ayant spécialement coïncidé avec sa production?

ment même où leur sueur est encore fortement prononcée, celle non moins meurtrière d'avaler copieusement de l'eau froide ou des boissons sortant de leur cave, pendant que l'effort excentrique et le travail de perspiration qui en est la suite, sont encore si loin de l'équilibre physiologique ; les assaisonnemens de haut goût, l'excès du café et des liqueurs alcoholiques, surtout à l'occasion des fêtes, des marchés, des foires, ainsi qu'il arriva manifestement à Cires-lez-Mello; les grands rassemblemens d'individus dans des lieux concentrés et peu spacieux, des travaux et exercices accélérés et prolongés par une température chaude-humide ou anélectrique, ou bien à la réverbération des rayons solaires contre des abris de chaume ou autres (ce qu'on appelle ici : travailler *au radeau*), l'action un peu durable d'un feu ardent et concentré, comme dans les opérations domestiques du *cuire*, *du coulage de lessive*, etc. ; des veilles brisantes surtout auprès d'autres malades parens ou amis ; par les sollicitudes morales débilitantes qui en résultent, l'influence de la crainte, de la frayeur, etc., sont autant de causes qui m'ont semblé pouvoir sinon décider entièrement cette affection, du moins singulièrement l'aggraver. Ces dernières, en particulier, ont été si vraies et si puissantes, que j'ai vu des individus *alités de peur*, suant plus ou moins par l'effet de couvertures surabondantes, et d'ailleurs par la prédisposition assez

généralement imprimée par la température actuelle, sans offrir d'autres symptômes qui pussent faire légitimer l'état épidémique régnant, se lever un peu après, à ma sollicitation, vaquer bientôt à leurs affaires, et échapper ainsi à un mal qui sans cela les eût probablement atteints. Ma conviction du moins est telle à cet égard, que si l'essai n'en eût été en quelque sorte imprudent, je considérais dès-lors comme très-possible, vu les circonstances indiquées, de faire naître artificiellement cette affection. La sécurité morale associée d'ailleurs à une sage observance des lois de l'hygiène, dans laquelle se sont maintenus beaucoup d'individus qui se trouvaient en contact permanent avec le foyer épidémique, et notamment MM. les praticiens qui ont prodigué leurs soins aux malades, a été, il n'en faut point douter, leur plus sûr moyen de s'en garantir. J'avoue du moins pour mon compte que tel a été mon grand secret de préservation, et je pense que j'ai été plusieurs fois, durant l'épidémie, dans des dispositions propres à en être atteint, si je ne m'étais roidi en quelque sorte contre l'idée qu'elle pût arriver jusqu'à moi.

Je ne puis terminer cet exposé étiologique sans noter que les apparitions brusques et un peu fixes des vents sud-est ont, abstraction faite des funestes effets de la terreur, de la colère, de la joie ou de toute autre émotion affective, imprévue, d'une certaine étendue, et de quelque

écart notable dans le régime, paru renforcer souvent d'une manière grave, la complication gastro-bilieuse qui a souvent existé dans cette épidémie, si toutefois, ainsi que nous l'allons voir, elle n'en constituait plus ou moins un des élémens essentiels.

CHAPITRE II.

SYMPTOMATOLOGIE GÉNÉRALE.

Période d'incubation: dans quelques cas, sentiment de pesanteur de tête principalement rapporté à la région frontale, ou même légère céphalalgie ordinairement susorbitaire, bouche fade, pâteuse ou amère, diminution sensible de l'appetit, ou même annorexie, quelquefois embarras permanent, non douloureux, rapporté à l'épigastre, gêne augmentée, tension ou bien gonflement de cette région par l'ingestion de quelques alimens, parfois nausées et vomiturітions, ou même vomissement des matières muqueuses ou mucoso-bilieuses, toujours suivis de soulagement, disposition plus prononcée à suer par des travaux ordinaires, lassitudes spontanées ou sentiment de courbature générale, les extrémités inférieures notamment semblaient brisées et supportaient avec peine le poids du corps, douleur

obtuse et gravative vers la région lombaire, ordinairement, elle se réveillait et augmentait par les mouvemens d'extension du tronc comme dans le *lombago*, sommeil interrompu par des rêvasseries, par des tiraillemens et des inquiétudes musculaires, ou bien, état d'insomnie (1). Le plus ordinairement, point de prodromes.

Période d'invasion : développement des symptômes précurseurs, quand ils existaient ; début le plus souvent brusque, sans antécédens appréciables, et plus souvent nocturne que diurne, tendance très-prononcée à une sueur qui bientôt devenait générale et plus ou moins abondante, la plupart des malades couchés la veille avec l'apparence de la meilleure santé, étaient surpris, à leur réveil, de nager, pour ainsi dire, dans un bain de sueur d'une odeur fade et nauséabonde *sui generis*, résultante, à mon avis, de l'espèce de macéré végéto-animal qui s'opérait par sa stagnation sur du linge sale et qui n'était presque plus percevable, quand celui-ci

---

(1) Quand ces symptômes ou les principaux d'entre eux, tels que la douleur de tête, le sentiment insolite d'accablement, la diminution d'appétit, etc., préexistaient, ils annonçaient sûrement l'invasion prochaine de la maladie, au point que les habitans ne s'y méprenaient plus eux-mêmes.

était propre et assez renouvelé (1). Fréquemment alors, sentiment de brisement assez général mais rapporté principalement aux extrémités pelviennes et à la région lombaire (ainsi que je l'ai énoncé), cornée transparente à l'état naturel, conjonctive d'une espèce de brillant humide, presque jamais injectée, quelquefois d'une couleur terne jaunâtre, injection un peu plus marquée du sys-

---

(1) Vers le commencement de l'épidémie, époque où la température était parfois encore sensiblement froide, un très-petit nombre de malades accusaient avoir ressenti d'abord quelques frissons fugaces, quelques horripilations vagues.... Ces symptômes ne s'étant plus manifestés par la suite, on est porté à croire qu'ils dépendaient uniquement du spasme ou resserrement communiqué par cet état de l'atmosphère à l'organe cutané, dont le travail se trouvait ainsi momentanément interrompu et comme enchaîné. J'ai quelquefois remarqué quelque chose de semblable par la suite chez certains malades à peau plus impressionnable et qui avaient été quelque temps et imprudemment découverts au milieu d'une forte sueur, soit en procédant maladroitement, et souvent d'ailleurs inopportunément, à des applications de sang-sues ou à l'administration de lavemens alors aussi contre-indiqués, etc., les douleurs comme rhumatismales qui parfois s'éveillaient tout à coup vers telle ou telle partie du thorax, du tronc, des membres, ne reconnaissaient pas ordinairement d'autres causes, selon moi, du moins.

tème capillaire des saillies faciales et quelquefois de tout ou partie de la peau qui offrait ordinairement une chaleur haliteuse et une légère teinte rosée (1).

Pour l'ordinaire, l'organe cutané était d'abord ou ne tardait pas à devenir lâche, flexible, décoloré, ne ressemblant pas mal pour la blancheur, surtout à la paume des mains et à la plante des pieds, à celle qu'offrent les mains des lavandières, aux *plicatures* près; chez plusieurs sujets usés, cachectiques ou à prédominance lymphatique, (et le nombre en était plus grand qu'on ne l'avait cru d'abord), cet organe restoit sensiblement au dessous de la température ordinaire, sans que cela parût beaucoup influer sur la marche de l'affection, il n'était pas rare de voir les interstices des saillies de la face, V. G. le fond des paupières, le tour des ailes du nez, des buccinateurs, etc., offrir une couleur comme citronée; la muqueuse nasale ni sèche, ni humide, langue large, humectée, blafarde, constamment

---

(1) Symptômes qui pouvaient bien dépendre en partie de l'effort excentrique naturel qui se produisait, et aussi d'une impressionnabilité nervoso-sanguine individuelle, mais qui étaient toujours plus prononcés quand il y avait eu abus de couvertures, de boissons chaudes plus ou moins excitantes, etc.

recouverte d'abord vers sa base , ensuite dans toute son étendue (aux bords près qui étaient quelquefois d'un rosé terne), d'une couche blanchâtre et comme laiteuse ou bien d'un enduit limoneux plus ou moins jaunâtre et épais, jamais à cette époque elle ne m'a paru naturellement lisse, tendue et d'un rose ou rouge vif et reluisant à son pourtour, ou bien rétrécie et comme contractée, sèche, fendillée, rouge et papilleuse vers sa pointe (on sait d'ailleurs qu'une disposition effilée et pointue de cet organe chez des sujets nerveux qui l'exhibent avec effort, ne peut aucunement tirer à conséquence, en tant que symptôme isolé), muqueuses buccale et gutturale également blanchâtres et plus sensiblement décolorées, dans très-peu de cas alors, ou plus tard, mouvemens fluxionnaires partiels et légers vers les gencives, les tonsiles, le pharinx, etc., assez souvent, sentiment d'embarras, de mal-aise ou de douleur obtuse, toujours très-supportable à la pression, rapporté à la région épigastrique et quelquefois accompagné d'oppression et d'inspirations profondes, de nausées et de vomissemens spontanés, de matières muqueuses ou bilioso-muqueuses, et qui, comme je l'ai dit, paraissaient suspendre ou même dissiper totalement cet appareil de symptômes, en raison de la quantité et de la qualité qui en avait été évacuée, compte tenu d'ailleurs de la susceptibilité orga-

nique individuelle (1). Parfois, sorte de tiraillement de la région épigastrique qui semblait, au dire des malades, indiquer le besoin de manger (2), ordinairement constipation plus ou moins opiniâtre (mais j'ai vu trois ou quatre fois, vers le début, des évacuations alvines plus ou moins copieuses, et l'affection a paru en résulter plus simple et plus courte), urines crues et limpides ou décolorées, et ordinairement abondantes ; deux ou trois fois seulement, j'ai rencontré des malades timides ou nerveux les rendant avec une sorte de gêne spasmodique très-supportable, sans que la région hypogastrique fût sensiblement tendue, contractée, ni douloureuse au toucher ; je ne sache pas qu'il ait existé d'*ischurie prononcée.*

Pouls déprimé, s'effaçant aisément sous les doigts à la plus légère pression et battant avec

---

(1) Quelques praticiens qui ont rapporté cet ensemble de symptômes à un état phlegmasique, ne me paraissent pas avoir assez pris garde à ce dernier résultat, ni d'ailleurs bien compris que l'état de tension et de contracture douloureuse, en apparence, de l'épigastre de quelques individus plus douillets ou nerveux, n'était que l'effet d'une sensibilité cutanée exaltée par le contact de la main qui l'explorait.

(2) Quelques-uns ont obéi modérément et instinctivement à ce besoin, et s'en sont mieux trouvés.

tant de lenteur, qu'il ne donnait le plus communément que de 32 à 45 pulsations par minute : je ne l'ai trouvé au rhythme physiologique ou bien accéléré et comme fébrile que chez des sujets impressionnables ou influencés par quelques circonstances accidentelles, auxquelles je me suis aperçu quelquefois que ma présence n'était pas étrangère; exploré alors un peu après avoir rassuré ces malades, il avait repris le caractère de mollesse et de lenteur qui lui était propre, du reste, *point de soif* et plutôt dégoût qu'appétance pour les liquides.

Respiration ordinairement calme et naturelle, excepté dans les circonstances accidentelles dont j'ai parlé, et où elle était parfois un peu précipitée ou plus lente, avec des inspirations profondes éloignées, l'air expiré ne m'a jamais semblé au-dessus de la température ordinaire ; alors même, et surtout plus tard, je l'ai souvent trouvé au-dessus, symptôme auquel on n'a pas assez pris garde et qui était même propre à l'affection et la conséquence probablement immédiate de la lenteur de la circulation (1). Ces di-

(1) Sans contester la possibilité de leur existence, je n'ai jamais rencontré (du moins comme symptômes naturels à cette affection) de suffocation imminente, de mouvemens congestionnaires vers les poumons ou la masse cérébrale, ni conséquemment les hémorragies qui

vers symptômes marchaient avec des différences d'accroissement peu sensibles pendant deux trois ou quatre jours.

Etat ou période d'éruption : vers l'un de ces jours et presque habituellement du 2e au 3e, quand l'exanthème devait se produire, (le 10e environ des malades en a été exempt), sentiment de picotement et de cuisson, parfois comme d'ustion prurigineuse, sur tel ou tel point de la peau ou sur plusieurs où l'éruption avait lieu presque simultanément; bientôt, ou presque au même instant, apparition d'abord aux plis du col, des bras, des poignets et souvent des mains, sur toute l'étendue des membres thoraciques et notamment aux avant-bras, (quelquefois sur le front, les tempes et le cuir-chevelu), sur le devant de la poitrine, au dos et ainsi de proche en proche et par une gradation plus ou moins prompte, jusqu'aux pieds, de petites taches rouges ou rosées, discrètes ou

---

auraient pu en être la suite : les vertiges, les scintillations, le délire même, joints à des pulsations plus apparentes des artères carotides, temporales, etc., ainsi que les épistaxis, que quelques médecins disent avoir observés, et que j'ai vus aussi deux fois, n'ont pu être, selon moi, imputés qu'à des circonstances accidentelles; je les ai vainement cherchés dans d'autres cas sur plus de deux cent cinquante malades observés successivement avec une attention scrupuleuse.

confluentes, du milieu desquelles ne tardaient pas à éclore des boutons coniques ou semi-granulés, de la grosseur d'une tête de camion, pleins d'un liquide transparent et comme cristallin, et entourés à leur base d'une auréole ordinairement d'autant plus rouge et plus rétrécie, que l'éruption était plus abondante ; quelquefois on n'apercevait que des taches rouges ou roses peu proéminentes au-dessus de la peau ou bien, en plus ou moins grand nombre, des pustules de même couleur et de grosseur variable jusqu'à celle d'un grain de chenevis (1) ; dans un grand nombre de cas, et principalement chez des sujets lymphatiques, il apparaissait, sans rougeur préalable, une sorte de *millet blanc* et *limpide*, plus ou moins multiplié et dont le développement marchait ainsi jusqu'à la fin avec la même régularité, sans que le caractère ni le cours de la maladie en fussent aucunement dérangés ; j'ai aussi, durant cette période, aperçu quelques taches blanchâtres, parfois vésiculeuses, sur la muqueuse buccale de quelques sujets. V. G., aux lèvres, aux gencives, au palais, etc. ; l'insomnie et le malaise étaient ordinairement augmentés un peu avant ce travail éruptif, sans que les autres symptômes en parussent accrus ; toutefois il n'était point rare alors qu'un état plus prononcé de *gastricité*

(1) Quelquefois on a vu deux sortes d'éruptions en même temps sur le même individu.

ou bien de *constipation opiniâtre*, vînt naturellement l'enrayer et le décomposer en quelque sorte, et ainsi donner lieu, soit par radiation sympathique de quelque plexus du *trisplanchnique*, soit de toute autre manière, à un sentiment d'oppression et d'étouffement, à une sorte de tension cérébrale plus ou moins incommode, et à d'autres symptômes consécutifs. C'est surtout durant cette période de l'éruption, lorsqu'elle était dérangée par un effet physique ou moral *accidentel* bien plutôt que *constitutionnel*, V. G., *découvrement* prolongé des malades pour des applications d'ailleurs très-souvent intempestives ou non indiquées de sang-sues, etc., que se faisaient remarquer ces frisonnemens passagers, ou ces horripilations vagues et parfois ce sentiment comme glacial et qui pouvait aller jusqu'à la lipothymie, ces fluxions ambulantes et d'abord assez faciles à déplacer, sur divers points des départemens celluleux, séreux et muqueux, surtout digestif, accidens dont j'ai déjà parlé, ainsi, qu'une foule d'autres plus ou moins graves que l'on conçoit avoir pu être la suite de ce trouble accidentel, selon qu'il était plus ou moins prolongé (1).

---

(1) Alors aussi, par suite de la décomposition et des oscillations imprimées à cet effort excentrique, on voyait pour ainsi dire s'enter successivement les unes sur les autres une ou plusieurs couches éruptives.

Hors ces cas, qui heureusement ont été fort rares, ou même se sont à peine laissés apercevoir, quand ce travail, au lieu d'être contrarié, n'a été dirigé qu'avec une sorte d'expectation surveillante, tout marchait ainsi régulièrement pendant deux ou trois jours, on observait seulement que la liqueur contenue dans les vésicules devenait successivement terne, laiteuse et plus ou moins opaque et que celles-ci, quand elles n'étaient pas primitivement blanches, se décoloraient dans le même ordre, ainsi que les taches et les pustules; les malades se sentaient graduellement allégis, l'insomnie disparaissait ou bien le sommeil, s'il en avait existé jusque-là, était plus paisible et plus réparateur, l'appétit devenait plus ou moins pressant, les évacuations alvines se restituaient spontanément, ou se montraient moins opiniâtres à l'action de lavemens appropriés, la sueur diminuait progressivement, devenait moins aqueuse, plus consistante, et pâteuse (plus *louable*), l'urine moins abondante reprenait insensiblement la couleur citronnée qui lui est propre, tout enfin annonçait que la nature allait rentrer dans ses droits.

Terminaison, *période d'exfoliation* : le plus communément du 5e au 6e jour, ou tout au plus, entre le 5e et le 7e, dessication des boutons ou pustules, et chute graduée et successive de l'épiderme correspondant, par petites plaques furfuracées, laissant quelquefois à leur suite et pen-

dant un temps variable, une coloration qu'on a pu confondre avec certaines éruptions consécutives et partielles qui ont eu lieu dans quelques cas et le plus souvent par suite de négligences dans le régime, la langue chez quelques sujets, (ceux spécialement dont l'éruption avait été très-prononcée), se dépouillait aussi alors de la pointe vers la base, ainsi que les taches vésiculeuses de la bouche et de la gorge, tout rentrait sous l'empire des lois physiologiques, et le rétablissement était assuré, à quelques précautions et ménagemens près (1).

Telle était la marche générale de cette épidémie : en y établissant quatre périodes, j'ai voulu me conformer et à l'ordre de distribution descriptive le plus généralement admis par les pathologistes et au plan que l'affection a réelle-

---

(1) Quelquefois vers cette époque la faim devenait impérieuse et presque boulimique, et il convenait de ne la satisfaire qu'avec modération, avant surtout que les évacuations intestinales eussent repris leur régularité première ; car il n'était point rare de voir alors des individus traîner une convalescence incertaine, à défaut de ces évacuations dont le retard était marqué par une fatigue particulière vers la région lombaire, quelquefois par le sentiment d'une barre tendue dans le sens du colon transverse, par de l'oppression, etc., et qui pouvait donner lieu aux accidens les plus formidables, quand la nature ou l'art ne les faisaient cesser au moyen d'une sorte de débâcle évacuative.

ment paru suivre. Ce n'est pas toutefois que cet enchaînement et cette durée dans les symptômes aient été rigoureusement indispensables et que, naturellement ou bien par l'effet de l'art, l'ordre et le cours n'aient pu en être favorablement abrégés ou intervertis, ainsi que je me réserve d'en produire quelques preuves; mais ce sont là autant d'anomalies ou de cas exceptionnels qui ne sauraient tirer autrement à conséquence, ni infirmer en rien la solidité des principes fondamentaux que j'ai établis touchant le caractère et la forme spécifique de cette affection.

J'aurais pu également, suivant la série de fonctions lésées, consacrer ici un résumé supplémentaire, une sorte d'appendice symptômatologique à l'exposition des épyphénomènes rarement naturels, et le plus souvent accidentels qui sont venus compliquer cette affection ; mais en les annotant d'une manière annexe, au fur et mesure de la revue que j'ai faite de chacune de ces fonctions, il m'a semblé qu'à l'avantage de les présenter d'une manière moins interrompue et par conséquent plus commode pour la mémoire, je réunissais celui d'éviter des redites pénibles et fastidieuses. Peut-être aurais-je dû ne faire ici mention aucune de ces épyphénomènes dont l'ordre distributif que j'ai adopté pour la matière de ce travail, me force en quelque sorte de reproduire la plupart des exemples dans la

dernière section ; mais j'ai cru devoir offrir un cadre descriptif général qui mît mes lecteurs à même d'apprécier, avec plus ample connaissance de cause, la valeur de mes considérations sur la nature de cette affection, et les applications pratiques auxquelles elles m'ont conduit.

SECTION V.

CHAPITRE PREMIER.

DIAGNOSTIC.

D'APRÈS ce qui précède, on ne saurait, je crois, à moins de faire preuve d'une insigne mauvaise foi ou d'une ridicule obstination, qui ne serait le fruit que d'une ignorance qui ne vaut pas qu'on s'attache à la réfuter plus sérieusement, contester le caractère atonique fondamental de cette affection. Que si, nonobstant les preuves irréfragables que je pense avoir données de l'existance de ce caractère, il se trouvait encore des partisans fougueux et trop exclusifs de cette pathologie toute *irritative*, dont les yeux fascinés s'obstineraient à ne voir ici dans la plupart des cas que des phlegmasies locales du genre aigu, ou une tendance imminente à des congestions sanguines *actives*, en attendant de leur part des citations plus exactes et plus lumineuses que celles que je viens de fournir, et qui ne seraient au surplus admissibles qu'autant qu'elles reposeraient aussi sur des observations pratiques, appréciées avec toute la sévérité et la candeur que

réclame l'intérêt de l'humanité (car nous ne sommes heureusement plus à ces époques où la science se contentait des arguties plus ou moins subtiles d'une scholastique pédantesque), je me croirai en droit de dire d'eux : *illis oculi ac non vident.*

Que penser d'ailleurs de la dénomination de *fièvre-miliaire* qui lui avait été d'abord si négligemment imposée ? Si l'acception qu'emporte avec lui le mot fièvre renferme nécessairement, du moins selon des principes admis, l'idée surtout d'une accélération circulatoire sanguine plus ou moins prononcée, comment justifier l'exactitude d'une semblable qualification dans une affection où le pouls s'est presque toujours montré bien au-dessous du rythme physiologique et n'a le plus souvent offert durant tout le travail morbifique, ainsi qu'on l'a vu, que de 32 à 45 pulsations par minute (1)?

---

(1) Cet état, au contraire, si évidemment apyrectique et si voisin de l'*adynamie*, m'avait fait pressentir dès-lors et craindre, pour ces contrées, l'explosion prochainement possible (des circonstances actuelles de température étant un peu plus tournées vers la chaleur humide) de conséquences pathologiques extrêmement graves et fâcheuses, qui heureusement ne se sont réalisées qu'en partie. Deux de nos très-honorables confrères, à qui la gloire de s'immortaliser bientôt après sur un théâtre bien plus impo-

On va voir que le nom de *miliaire* n'a été ni mieux choisi, ni plus exactement applicable à cette affection. Sans m'engager ici dans une dis-

---

sant et redoutable était réservée comme un prix du généreux dévouement qu'ils venaient de faire éclater parmi nous, les célèbres et intrépides docteurs Bailly et François, avec lesquels je m'applaudis singulièrement d'avoir presque toujours sympathisé de vues dans ces circonstances, se souviendront aisément que, d'un commun avis, nous en déduisîmes le pronostic d'une dégénération *adynamique* très-probable pour la suite.

Ma pratique m'a offert en effet, depuis la cessation de la suette (*mais sur des individus qui n'en avaient pas été atteints*), plusieurs preuves de la justesse de mon pressentiment dans des affections catarrhales-atoniques et gastro-adynamiques-vermineuses, etc., qui se sont manifestées d'une manière beaucoup plus sensible et prononcée que je ne les avais jusque-là aperçues dans ce pays.

J'y ai surtout acquis la preuve de ce caractère, dans les funestes résultats qu'y ont produit sur trois sujets robustes en apparence (le sieur Drin fils, boucher à Beaumont, le sieur Urbain, vitrier, et un autre jeune homme, à Précy-sur-Oise), des saignées générales ou locales jointes à un traitement trop rigoureux et débilitant, tandis qu'à Nointel, à Presles, à Champagne, Boran, Précy, etc., j'ai vu se rétablir, sous l'influence de médications délayantes-acidules et évacuatives-humorales sagement combinées avec une médication tonique, seize ou dix-sept individus atteints d'affections analogues.

cussion propre à déterminer si une miliaire doit toujours être envisagée comme l'expression ou la conséquence indispensable d'une irritation fixée sur quelque partie interne, comme tend à l'insinuer une nouvelle secte médicale, ou bien si on doit la considérer comme une affection essentielle et *sui generis*, c'est-à-dire dépendante d'un principe spécifique assujéti à une marche dépuratoire qui ne saurait être troublée sans qu'il en résulte de graves inconvéniens, qui souvent présente un caractère contagieux ou paraît tout au moins transmissible par voie d'inoculation ; qui enfin se termine par une sorte d'excrétion critique et par la desquamation de l'épiderme (opinion qui compte de grands noms en sa faveur) ; je puis avancer comme un fait avéré, que les auteurs qui ont donné des relations de miliaires essentielles ou épidémiques, s'accordent en général à y considérer le frisson et l'état fébrile comme des phénomènes constans, et que même la sueur n'y est regardée par eux que comme symptôme accessoire et nullement indispensable à l'éruption. J'ai déjà noté au surplus que celle-ci non-seulement avait manqué chez plusieurs malades, sans que cela eût paru aucunement influer sur le caractère ou la marche de l'affection, mais encore que, dans un bon nombre de cas, elle n'avait été réellement ni de nature, ni de forme miliaire. Si donc, malgré les raisons contraires que j'en viens de don-

ner, on persistait à ne voir ici qu'un exanthème-miliaire, toujours serait-on forcé de convenir qu'il est d'une nature toute particulière et ne peut être véritablement confondu avec ceux déjà observés.

J'ai rencontré sous l'empire de l'épidémie des groupes miliaires solitaires ou bien parsemés sur divers points de la peau, diverses variétés de pustules, quelques dartres phlycténoïdes, quelques éruptions pemphigoïdes, quelques zonas, etc.; sans doute il a dû exister quelque analogie sous le rapport de la cause déterminante plus spéciale et plus appréciable (la chaleur) entre ces productions éruptives partielles et l'éruption plus ou moins générale propre à l'épidémie; mais avec le plus léger examen, on voyait que l'absence de l'ensemble des symptômes qui constituaient celle-ci, même des principaux d'entre eux, ne permettait pas de les confondre avec elle. Je crois inutile de soumettre cette assertion à d'autres preuves. Mes lecteurs y suppléeront aisément et sauront d'ailleurs apprécier la distance qui la sépare des fièvres dites ortiée, morbilleuse, varioleuse, scarlatineuse, etc.

Mais c'est surtout de la *suette des Picards*, avec laquelle l'ont d'abord si fâcheusement confondue quelques observateurs superficiels, qu'il me paraît important de la distinguer. Malgré la sorte d'homonymie d'abord apparente que j'ai con-

servée à celle-ci, comme on va le voir, en raison du symptôme prédominant par lequel l'une et l'autre ont débuté, il me semble qu'il y a entre elles une différence aussi frappante qu'il en peut exister entre la suette anglaise et celle de Picardie, si toutefois les auteurs qui ont décrit celle-ci ont été exacts et véridiques.

1°. La *suette picarde* était constamment et fortement fébrile, débutant par un frisson, etc.

Notre épidémie s'est toujours montré apyrectique.

2°. Dans la première, les yeux étaient étincelans, la face très-rouge et comme enflammée; à la moindre pression, on voyait le sang se restituer rapidement dans les capillaires et *ruisseler* abondamment sous la peau, qui était brûlante, etc.

Dans celle-ci, les yeux étaient, si je puis ainsi dire d'un brillant humecté, l'organe cutané n'offrait ordinairement qu'une chaleur haliteuse sans coloration beaucoup plus sensible, quelquefois même il était plus blanc et plus froid que dans l'état naturel, etc.

3°. Dans la *suette des Picards* le pouls était dur, tendu, extrêmement plein; on observait fréquemment des mouvemens hémorrhagiques abondans, la soif était ardente, la langue toujours sèche et rouge, etc.

Dans la nôtre, le pouls a presque toujours offert de la mollesse et de la lenteur; on n'a

remarqué d'hémorrhagies, encore peu considérables, que chez très-peu de sujets accidentellement irrités, V. G., quelques femmes sous l'influence du travail menstruel, ou provoquées chez d'autres par le trouble circulatoire dû à des émissions sanguines intempestives. Il n'existait presque jamais de soif, et la langue était assez constamment molle, blanche, applatie et humectée.

4°. Vers le 3e ou le 4e jour, il se manifestait ordinairement un *délire phrénétique* avec une exacerbation fébrile très-prononcée dans la première, etc.

Rien de semblable n'existait naturellement dans notre suette.

5°. Les saignées générales et souvent réitérées jusqu'à *défaillance* (je copie en quelque sorte les auteurs qui ont décrit cette maladie), produisaient le plus grand bien, au point même d'abréger manifestement le cours de l'affection et de faire souvent avorter favorablement le travail éruptif-excréteur qui tendait à se développer vers la périphérie, dans la suette de Picardie......

Dans cette épidémie, au contraire, les saignées générales ou locales copieuses ont été souvent funestes, et presque toujours, comme j'aurai bientôt occasion de le démontrer, il en est résulté des convalescences extrêmement lentes et pénibles.

6°. Enfin je dois noter, en terminant ce parallèle déjà trop prolixe peut-être, que la *suette picarde* présentait toujours une durée de deux ou trois septenaires au moins, et que dans celle-ci les malades étaient, *au plus tard*, convalescens à la fin du premier septenaire, quand la marche n'en avait pas été enrayée par des causes accidentelles.

CHAPITRE II.

CLASSIFICATION NOSOLOGIQUE.

Règle générale, les altérations permanentes ou les moins variables des fonctions vitales, c'est-à dire les symptômes constans et vraiment pathognomoniques d'une affection morbide quelconque, sont les seuls à l'aide desquels on puisse légitimement lui imposer une dénomination et lui faire prendre rang dans un cadre nosologique. Or, une simple analise physiologique des symptômes propres à celle-ci, ne suffit-elle pas pour y faire appercevoir, 1°. effort de réaction excentrique constant, par l'effet combiné des températures et d'autres causes dont il a été question, marqué dès l'abord par une augmentation notable du travail de la peau, jusque-là longuement *inerte ;* 2°. *vice versâ*, et par une *corrélation sympatique-continue*, ou, si on l'aime mieux, par une

sorte d'antagonisme supplémentaire, des *mouvemens concentriques* tendant ordinairement et assez naturellement à produire une surcharge humorale mucoso-bilieuse, rendue surtout sensible par des évacuations spontanées des premières voies, mouvemens qui peuvent aussi, par des causes accidentelles brusques, décomposer ces deux efforts que je regarde comme naturels, celui notamment vers la peau, et charger vicieusement d'une partie de son produit telle ou telle portion des départemens celluleux, séreux, etc.; 3° en un mot, une lutte engagée naturellement et d'une manière bien essentielle, ce me semble, entre deux grands émonctoires de l'économie, pour la débarrasser plus ordinairement par voie d'exhalation ou d'excrétion cutanée, qu'à l'aide d'évacuations humorales plus ou moins copieuses des premières voies, d'un *résidu excrémentitiel* qui semblait l'accabler sous son poids.

Et pour exprimer ici mon sentiment et ma pensée toute entière sur le vrai type de l'épidémie, je dirai que je la considère essentiellement comme une affection muqueuse ou catarrhale atonique, sur laquelle est venu s'enter (par l'effet surtout de transitions brusques d'une température froide-humide à une chaude le plus souvent de même nature, mais quelquefois sèche) ordinairement un état de gastricité bilieuse plus diffluent que sec, une sorte de pléthore veineuse abdominale atonique qui en a fait ainsi une es-

pèce de mixte ou de composé pathologique, à marche plus rapide et à forme plus aiguë qu'elle ne semblait devoir l'être primordialement, ainsi que j'espère en fournir des preuves.

Cela posé, je ne balance pas à reconnaître qu'il ne faut voir ici qu'un mixte ou une affection gastro-catarrhale atonique à mode mou, que je désignerai par le nom de suette-gastro-éruptive-épidémique, ou peut-être, de *catarrhe gastro-cutané sudatoire-éruptif, atonique et apyrectique*, si toutefois, ainsi que je le pense, il est permis d'admettre un mouvement fluxionnaire d'une certaine étendue sans réaction fébrile concomitante.

CHAPITRE III.

PRONOSTIC.

Une remarque qui a dû nécessairement frapper ceux qui ont observé cette épidémie sans préoccupation, c'est que jamais peut-être constitution médicale ne se dessina plus franchement, ne présenta une marche plus uniforme et régulière, et ne se montra avec un caractère plus constamment bénin, sans distinction d'âge, de sexe, d'idiosyncrasie naturelle ou acquise, d'affections morbides préexistantes, etc., par conséquent, jamais affection n'offrit moins de compli-

çations naturelles et une issue plus facile à prévoir et à calculer. Je repousse avec toute la conviction que peut donner l'observation la plus attentive de plus de deux cents malades suivis et dirigés avec tous les soins dont j'ai pu être susceptible, et de plus de quatre cents vus à la vérité transitoirement, mais sur tous les points du foyer épidémique, et à toutes les époques de son développement, l'idée très-certainement incorrecte de la diviser en deux espèces, l'une bénigne et l'autre maligne. Cette distinction a été bien plus évidemment le fruit d'un entraînement à l'esprit de méthode, que le résultat d'une vérification clinique sévère.

Sans doute, et déjà j'en ai reproduit l'idée presque jusqu'à satiété, une grande susceptibilité nerveuse générale, ou une sensibilité exaltée, jointes à une impressionnabilité accrue dans tout ou partie des systèmes ganglionnaire-nerveux et capillaire-sanguin, ont pu disposer quelquefois naturellement et presque toujours accidentellement, certains sujets mobiles, 1°. à un resserrement ou une sorte de contraction cutanée qui aura suspendu le travail excentrique plus ordinairement judicateur de l'affection; 2°. par *décomposition*, à des stases perspiratoires, celluleuses, séreuses, etc.; 3°. ou bien, par une sorte d'attraction ou d'appel de la même espèce, mais ayant une voie de solution plus facile, à un spasme ou une surcharge humorale gastro-intestinale qui aura

pu enrayer et comme nouer l'effort excentrique ordinairement plus salutaire. Mais en général ces sortes de transmigrations récrémentitielles ou fluxionnaires, si on le préfère, ont été beaucoup moins fréquentes, intenses et durables que certains observateurs ne l'ont d'abord avancé, et n'ont offert du reste qu'un caractère réellement accessoire et symptomatique. Quelle est au surplus la maladie qui n'est pas susceptible de pareils accidens, et que peuvent apprendre de solide en médecine et surtout au lit du malade, ces éternelles descriptions méthodiques d'épiphénomènes accidentels éternellement variables?

On pourrait croire que le tempérament sanguin des physiologistes, lequel paraît éminemment disposer à cet état général de tonicité vasculaire désigné jusqu'ici par le nom de pléthore artérielle, a dû déterminer une réaction plus active, plus inflammatoire, plus fébrile, chez les individus qui paraissaient en être doués; je n'ai rien vu de semblable, du moins dans l'ordre naturel de cette affection. Je sais qu'on a imputé à l'influence d'une pareille constitution quelques décès survenus brusquement dans le commencement de l'épidémie, soit à la chapelle Saint-Pierre, soit à Ercuis, à Puiseux, etc., mais j'ai acquis la conviction que ces malades avaient dû ce funeste résultat bien moins à une violence inhérente à leur organisation et propre à leur maladie, qu'à des écarts de régime, à un traitement incen-

diaire, ou à d'autres circonstances physiques, ou morales, fortuites, ou provoquées. Je déclare, avec la franchise que doit apporter dans ses citations un praticien qui n'observe et n'écrit que dans des vues d'intérêt général, que toutes mes recherches pour découvrir des pneumonites, des pleurésies, des gastrites, des entérites, des cistites, etc., *dans le sens qu'on doit plus particulièrement attacher à ces mots*, n'ont pu, ainsi que je me réserve de le démontrer dans la section prochaine, me conduire à en rencontrer (1). J'ai dit, lors de l'exposition des symptômes que je n'avais jamais non plus, *à l'état naturel*, rien aperçu du côté de la tête (ni vertiges, ni délire, etc.) qui pût faire admettre, avec fondement, un état congestionnaire sanguin vers cette partie; et j'ajouterai que la poitrine ne m'a offert dans aucun cas naturel, ni cette oppression extrême, ni surtout ce son mat par la percussion, qu'un prati-

(1) Il a bien pu se manifester quelque chose d'approximatif ou d'analogue à l'un de ces états, mais les détails étiologiques et symptomatologiques dans lesquels je suis entré, et les applications thérapeutiques qui doivent bientôt en découler, ne permettant guère d'y méconnaître un caractère atonique fondamental, on voit déjà combien graves ont dû être les erreurs et les conséquences pratiques de ceux qui y ont admis et cru devoir combattre une complication inflammatoire ou des irritations vraiment phlegmasiques.

cien a prétendu y avoir fréquemment rencontré (symptôme d'ailleurs commun à la pneumonie aiguë, mais si souvent illusoire, et qui demande tant de tact pour être convenablement apprécié), ni, en un mot, cet ensemble de symptômes si frappans pour un observateur un peu exercé et qui atteste aussi l'existence d'un état *apoplectique pulmonaire*, ou du moins l'imminence de quelque hémophthisie.

La constitution lymphatique avec prédominance séreuse et surtout muqueuse (tempérament phlegmatique, pituiteux ou glaireux des anciens physiologistes), m'a semblé en rapport d'affinité plus élective, si je puis ainsi dire, avec le génie de l'affection, soit en coopérant aussi, d'une manière lente et par une sorte d'atonie absorbante digestive, à cet état de cacochylie saburrale et de gastricité déjà mentionné, soit en facilitant par résorbtion de transpiration, une accumulation plus ou moins durable et copieuse de sucs excrémentitiels et alibiles sur tel ou tel point des systèmes celluleux, séreux, fibreux; en telle sorte que cette faculté résorbtive ou cet appel concentrique a réellement paru constituer l'un des deux grands élémens primordiaux et générateurs de l'épidémie (1).

---

(1) J'ai vu celle-ci s'associer, dans quelques cas, à des affections catarrhales préexistantes et chroniques, V. G.

Je crois en devoir dire à peu près autant du tempérament *bilieux*, de cette constitution qui, bien qu'en puissent penser des sectateurs exclusifs de tel ou tel système médical, n'en paraît pas moins tenir les individus qui en sont dotés, sous l'influence et la dominance plus spéciales du système de la veine-porte et des organes hépatico-cystique, et d'où peut résulter, comme on sait, une sorte de pléthore veineuse et par conséquent d'*anoxigénation* si propres à disposer l'économie vivante à plusieurs cachexies ou altérations atoniques et par décomposition. Nul doute que, chez des sujets ainsi disposés, l'empreinte bilieuse diffluente que, selon moi du moins, l'épidémie avait une tendance si facile à recevoir (pour ne point dire qu'elle constituait une des conditions essentielles de celle-ci), a dû paraître et plus tranchée et plus nécessaire à combattre. Au surplus, comme un état de gastricité dans lequel on remarquait très-souvent quelque chose de bilieux, s'est presque toujours montré dès le début (surtout dans le fort du règne de l'épidémie) avec une tendance à un développement d'autant plus facile et considé-

---

catarrhes pulmonaires, vaginaux, oculaires, etc., sans que leur marche et leur caractère en aient paru modifiés, à l'exception d'une seule fois peut-être où j'ai cru remarquer qu'elle y avait opéré une crise salutaire.

rable, qu'à part l'idiosyncrasie dont je viens de parler, l'action de certains agens y a d'ailleurs favorisé chez la plupart des malades, en rendant plus fréquentes les oscillations de la circonférence au centre, *et vice versâ*...... Comme cet état, quand il a diminué spontanément ou artificiellement, a toujours paru diminuer d'autant l'intensité de la maladie, ou bien a constamment escorté plus ou moins celle-ci, et ne s'est dissipé qu'avec elle, je suis tout-à-fait autorisé, je crois, à le considérer comme une condition pour laquelle l'épidémie avait une grande prédilection, j'allais presque dire, comme un de ses élémens essentiels et inséparables, que d'autres ne considéreront, s'ils le veulent, que comme une complication rare, purement constitutionnelle et accidentelle.

Je n'ai noté aucune autre connexion, du moins saillante, et qui me paraisse mériter une attention principale, entre l'épidémie et toute autre altération, soit des *propriétés* et de *l'action vitales*, soit des *solides* et *liquides*, soit des *vices spécifiques.*

SECTION VI.

TRAITEMENT.

Pour peu que l'on réfléchisse à ce qui a été exposé touchant l'étiologie générale, et notamment à l'influence réciproque des températures qui ont précédé et suivi la manifestation de cette épidémie, ainsi qu'à la nature de la constitution médicale qui a dû en résulter, et que l'on se reporte d'ailleurs à ce que j'ai dit de sa marche, de ses symptômes, etc., il est impossible, si je ne me fais illusion, de méconnaître la thérapeutique générale et spéciale ainsi que le régime qu'elle a revendiqués.

J'ai réduit tous mes moyens curatifs aux deux indications principales, selon moi, de diriger convenablement les deux séries de symptômes qui m'ont paru constitutives de l'affection, 1°. celle plus naturelle et ordinairement plus favorable, qui se rattachait au *mouvement excentrique*; 2°. celle qui avait rapport au *mouvement concentrique* plus spécialement dirigé vers les premières voies. Or, voici à peu près l'ordre dans lequel j'ai procédé ordinairement à leur applica-

tion, quand des circonstances accidentelles impératives ne m'ont point forcé d'agir autrement: je m'opposais en général à ce que l'air ambiant fût concentré, trop échauffé et anoxigéné, et je recommandais formellement à cet effet de n'entretenir qu'un feu très-modéré dans la chambre des malades (quand les circonstances ne requerraient pas de l'en éloigner tout-à-fait); qu'on n'y donnât jamais accès, d'une manière permanente du moins, à un grand nombre de personnes, et qu'on n'y laissât d'ailleurs brûler de lumières que le moins possible; que les lits fussent placés dans une chambre plus vaste, toutes les fois qu'ils se trouvaient dans des alcoves resserrées, obscures et sans ventilation suffisante; que les rideaux en fussent laissés ouverts, que l'air eût en général une libre circulation et fût souvent renouvelé avec des précautions convenables, et autant que cela était compatible avec la nature du local, l'état de la température et l'impressionnabilité des malades; je faisais coucher ceux-ci dans des lits élastiques et immédiatement sur de la laine ou même du crin (jamais sur de la plume), et sous des couvertures variables selon l'habitude et le degré de sensibilité de l'organe cutané, mais toujours telles, qu'ils se trouvassent dans une température douce et agréable, et qu'ils fussent d'ailleurs *libres de mouvement*, principalement pour le haut du corps; je recommandais que la tête fût toujours un peu

plus élevée que d'ordinaire et plus ou moins, selon les cas et l'habitude. J'ordonnais expressément que le linge de corps fût changé au commencement, une ou plusieurs fois le jour, selon que la sueur l'avait pénétré, et toujours avec les précautions de le passer sec, un peu chauffé au feu ou au soleil (légèrement amolli et broyé sous les mains quand il était trop ferme), assez promptement et en évitant tout courant d'air, mais de manière toutefois à prévenir que des sujets timides et nerveux fussent frappés par le trop d'importance et de précipitation mises à cette petite opération; je faisais aussi, tous les deux ou trois jours, changer le linge de lit avec les mêmes précautions et en le déroulant des pieds vers la tête; les jours intermédiaires ou de *non-renouvellement*, des linges étaient glissés sous les malades seulement au fur et mesure que la pénétration de la sueur les rendait indispensables (c'était le moyen de prévenir ces horripilations dont j'ai parlé, et beaucoup d'autres accidens qui en pouvaient être la suite chez quelques sujets nerveux, à peau plus sensible et délicate, etc.). Je dois avouer ici que ce ne fut pas sans peine et sans être obligé d'user quelquefois avec une sorte d'autorité, de l'ascendant que pouvait me donner la confiance qui m'était accordée, que je parvins d'abord à obtenir ces deux dernières concessions dont l'emploi devint bientôt après généralement plus facile. Il existe aux champs

une sorte de préjugé fanatique en faveur de tout ce qui tend à provoquer et entretenir la sueur dans les maladies. Ce préjugé, il en faut convenir, repose sur l'idée assez physiologique et de tradition sans doute médicale, que la plupart des affections qui y surviennent y doivent leur origine au dérangement du travail perspiratoire cutané; mais malheureusement l'application banale qu'on y donne à cette idée, y produit tous les jours des désordres souvent irréparables! Combien de *pseudo-médecins* sont *peuple* à cet égard (1)!

---

(1) En général les préjugés s'établissent et s'accréditent d'autant plus sûrement, qu'ils rencontrent plus d'ignorance pour les accueillir. C'est ce qui fait qu'à la campagne ils s'enracinent encore plus qu'ailleurs, et que là plus qu'ailleurs aussi le charlatanisme est sûr d'exploiter la crédulité bornée, toujours d'autant plus avide de choses bizarres et extraordinaires, qu'elle est plus incapable de les apprécier. Malheur, en bien des cas, au praticien éclairé qui tenterait de les heurter de front et à qui il manquerait assez de souplesse pour terrasser le *monstre* tout en paraissant le flatter; il risquerait inévitablement d'y compromettre sa réputation! Ici bien de pénibles et fâcheux souvenirs viennent m'assaillir en foule! mais j'en épargnerai à mes lecteurs le triste et désagréable récit, et me bornerai à appeler de tous mes vœux, avec les véritables philantropes, une législation médicale plus sévère et mieux entendue, ainsi qu'une organisation-pratique solli-

J'étudiais, autant que les circonstances le permettaient, la mesure de sensibilité qu'offrait chaque malade, et je cherchais, quand cela me paraissait convenable, à faire naître cette sécurité morale si nécessaire au libre exercice et à l'harmonie de tout effort pathologique ; je m'attachais surtout à capter sa confiance, en m'intéressant le plus possible à ce qui paraissait le toucher, pénétré de la vérité de ce vers d'Horace : *Si vis me flere, tibi flendum primò*, et je m'exerçais soigneusement à rassurer certains sujets craintifs et nerveux, en leur disant, non avec ce ton d'importance mesurée qui souvent gâte tout, mais avec l'accent d'une persuasion douce, et quelquefois avec une sorte d'abandon enjoué, etc., (selon les caractères que je m'étudiais d'abord à connaître par moi-même et par les amis ou parens des malades), que la maladie en général très-bénigne, l'était plus particulièrement chez eux, et qu'au surplus, ce n'était qu'un effort très-naturel, amené par une saison particulière, et qui, certainement, tendait à rétablir et à mieux

---

citée à si grands cris par tous les amis de l'ordre et de l'humanité, au lieu de cette anarchie encore toute révolutionnaire et de ce vandalisme qui, si l'on n'y prend garde, menacent d'une destruction prochaine, et surtout d'une affligeante déconsidération, le noble et si respectable édifice de la science ! !

consolider leurs anté, etc. (1). Je défendais expressément les conversations longues et animées, et je faisais, à cet effet, écarter soigneusement des individus qui, par leur présence ou leurs propos indiscrets, auraient pu rappeler de tristes et fâcheux souvenirs, ou provoquer d'autres émotions affectives d'une certaine violence; en un mot, je cherchais à saisir, en quelque sorte, l'âme dans ses agitations, ou pour lui donner un frein ou pour lui imprimer quelque mouvement plus salutaire, j'étudiais le langage qu'il fallait lui parler selon les individus, je faisais ensorte de la circonvenir, de la rassurer dans ses troubles, de la rappeler de ses écarts, de substituer, *par des transitions douces*, l'espoir à la crainte, de produire l'activité sans inspirer l'inquiétude, d'éteindre des souvenirs pénibles, si je puis ainsi dire, de vieillir le malheur, de distraire la sensibilité et de faire, autant que possible, planer le courage

---

(1) Il n'est presque pas d'histoire de maladies et surtout d'épidémies qui n'atteste combien peut devenir funeste l'oubli d'une semblable conduite; l'homme malade est un enfant qu'il faut savoir tenir par la main au moment du danger, sans le lui faire connaître, et à qui il n'est même pas toujours prudent de le signaler après, ainsi qu'on en a eu de tristes exemples. Par quelle fatalité les leçons d'une expérience si bien constatée ont-elles encore été perdues cette fois pour certains faiseurs de médecine, comme Maître-Adam faisait des vers!....

au-dessus d'un mal que j'assurais être, et facilement et très-sûrement remédiable, etc.

J'étais surtout bien éloigné de m'opposer, ainsi que cela avait été pratiqué d'abord, sur des craintes illusoires d'engorgement cérébral sanguin, à ce que les malades pussent goûter les douceurs d'un sommeil réparateur qui leur était si nécessaire, encore plus de leur faire aiguillonner la plante des pieds ou autres parties du corps, quand il leur arrivait de s'y livrer: *car la médecine aussi compta alors parmi nous des piqueurs de nouvelle invention*; (torture barbare, qui, pour ne le dire qu'en passant, a fait plus d'une victime).

En un mot, je mettais en œuvre, autant que les circonstances le permettaient et paraissaient d'ailleurs l'exiger, tous les moyens hygiéniques propres à concourir à l'atténuation ou à la complette neutralisation de l'influence des causes qui ont été signalées.

§ Ier. Quant au traitement spécial, 1°. la nature paraissait-elle bien diriger l'effort excentrique (qui était aussi le plus directement indicateur), et s'y suffire à peu près à elle-même, ainsi que cela arrivait chez les sept huitièmes environ des malades? Avec une sorte d'expectation vigilante et suivant les sages principes de la médecine hippocratique, j'observais et suivais sa marche pas à pas, me gardant bien d'en troubler l'heureuse direction par aucune application inopportune. Seulement pour soutenir doucement le

travail de sudation qui s'établissait, diviser et pénétrer en quelque sorte le dépôt humoral plus ou moins notable des premières voies, et prévenir en même temps l'état de sécheresse et d'érétisme et par suite d'appauvrissement et de collapsus qui auraient pu en résulter, je conseillais d'abord quelque boisson délayante, assez ordinairement acidulée, quelquefois rendue légèrement tonique-diaphorétique chez des sujets lymphatiques ou cachectiques, à peau flasque et trop perméable ou bien trop impressionnable et facile à se contracter, telles qu'une légère décoction d'orge, de chiendent, de bourrache, de buglose avec addition sur la fin, de quelques fleurs de coquelicot, de tilleul, de sureau, ou bien de camomille ou de quelques feuilles de mélisse; ces boissons ordinairement édulcorées avec de la racine de réglisse , ou bien avec un peu de miel et de vinaigre ou de l'oximel simple, et suivant les facultés des malades, avec de la gelée ou du sirop de groseille simples ou à la framboise, des sirops de limon, d'orange, de gomme, de guimauve, d'orgeat, etc., au goût du consommateur, devaient alors être prises tièdes et en petite quantité à la fois (une à deux onces, et graduellement moins par intervalle de demi à une heure), mais plus ou moins selon l'âge, l'état de forces gastriques, etc. (1).

(1) J'ai observé que les grands lavages y prostraient

La diette devant être assez sévère durant cette période, afin de ne troubler en rien le mouvement excentrique qui s'opérait régulièrement et le travail exhalant qui en résultait, je ne laissais associer ordinairement à ces premiers moyens, et à titre alimenteux, qu'un peu d'eau de veau, ou de poulet, simple ou avec addition de carotte, laitue, poirée, pourpier et oseille, en petite quantité, et quelquefois seulement de l'eau panée-miélée ou bien de l'eau de riz panée avec addition d'un peu de sucre brut ou d'un des sirops déjà mentionnés. Il en était pris depuis une once et demie jusqu'à quatre, toutes les deux ou trois heures, selon l'âge, le besoin ressenti, etc. (1).

Ces moyens étaient ainsi soutenus jusqu'à la période d'éruption, mais de manière à diminuer

---

presque toujours celles-ci plus ou moins fâcheusement et promptement.

(1) J'ai rencontré quelques jeunes individus à digestion active, quelques femmes sous l'influence de la lactation, etc., à qui il convenait d'accorder, avec restriction convenable, du bouillon plus substantiel, même un peu de potage au pain, vermicelle, riz, semoule, lait de poule, etc.; ces individus s'en trouvaient en général beaucoup mieux, tandis qu'un régime trop austère amenait quelquefois des complications fâcheuses, ainsi que j'en ai eu des preuves sensibles : ce qui ne surprendra point ceux qui voudront se reporter au caractère essentiellement atonique de l'affection.

la quantité de boissons et à augmenter quelquefois un peu la consistance des bouillons, dans l'ordre de progression décroissante de la sueur.

Alors la boisson des malades commençait à être donnée légèrement sub-amère-incisive par l'addition d'un peu de chicorée sauvage, de pissenlit, d'endive, ou de chardon étoilé, roland, etc., et quelquefois de pruneaux, de tamarins, etc., quand il y avait à combattre une constipation opiniâtre, auquel cas je faisais également placer quelques lavemens rendus au besoin laxatifs au moyen d'un peu d'huile, de beurre frais, de savon, de miel mercuriel et même de manne ou de quelque sel neutre.

Ces boissons n'étaient plus alors placées qu'à peine dégourdies, et je commençais à les faire animer d'un peu de vin vieux léger, surtout pour des sujets cachectiques, (usés d'ailleurs par l'âge et des travaux pénibles), lymphatiques, à fibre lâche, et chez lesquels les forces gastriques paraissaient plus affaissées, la peau plus molle, plus blafarde, l'éruption moins prononcée, plus décolorée, etc.; alors aussi, les bouillons étaient plus substantiels au moyen d'un mélange égal de bœuf et de poule ou de veau, mais toujours subordonnés pour la quantité à l'état des forces gastriques et du travail plus ou moins étendu de la peau. Dès la cessation des sueurs, vers le quatrième ou cinquième jours, les malades commen-

çaient à se placer sur leur séant, même à se lever par instans, avec la précaution bien attentive d'éviter l'impression d'un air vif et agité, même encore l'air du dehors fût-il calme et chaud, et de se tenir soigneusement dans une température douce et égale.

Du cinquième au septième jour, la tisane était exclusivement composée de quelqu'une des plantes fondantes chicoracées, associée à quelqu'autres amers, rendue plus vineuse, donnée froide et de loin à loin, seulement lors des alimens ou quelque temps avant; dès lors, graduellement et selon les individus : consommés, potages au gras, à la croûte, au vermicelle, etc. Voir même, volaille et viande de boucherie, et principalement rôtie, etc., toutefois pris avec précaution et ménagement, jusqu'à libre restitution de secrétions et d'évacuations surtout intestinales. Celles-ci tardant quelquefois à se produire régulièrement, il en résultait une sorte d'engoûment et d'atonie intestinale et digestive qui, s'ils n'étaient pas combattus, pouvaient donner lieu à des accidens fâcheux. Assez souvent alors pour les prévenir, je faisais prendre pendant quatre à six jours, plus ou moins, selon l'effet obtenu, un peu d'un vin amer simple, à la gentiane, à la petite centaurée, à la benoite, au chardon-étoilé, à l'écorce de saule, ou de marronier-d'Inde, etc., ou bien d'un vin composé de même nature, V. G. de *Séguin*, *viscéral d'Hoffmann*, etc., conti-

nuant d'ailleurs, au besoin, quelque lavement approprié à cet état.

Cela ne suffisant pas, il a quelquefois été nécessaire, même à la suite de ces cas simples, de combattre à l'aide de quelque cathartique-amer-acidule et salin, cet état d'engoûment et de surcharge saburrhale intestinale.

Je puis affirmer que ces simples moyens conformes d'ailleurs au plan et à la marche régulière que la nature a observée dans ce *mouvement excentrique*, m'ont toujours paru suffire et devoir être préférés pour amener à une convalescence assurée, à moins que quelqu'imprudence et quelqu'écart de régime ne soient venus trop tôt en déranger l'effet. Pour cela, je recommandais encore pendant huit à dix jours, beaucoup de modération et de choix dans les alimens, une attention exacte à se tenir suffisamment vêtu, l'éloignement de travaux ou exercices fatigans, ainsi que de tout passage brusque du chaud au frais, des soins plus particuliers de propreté, etc.

§ II. 2°. Quand, par des circonstances d'idiosyncrasie, de température, etc., de la nature de celles que j'ai fait connaître, il advenait que le mouvement de concentration se dirigeât par sympathie de continuité, *également assez naturelle*, vers tel ou tel point de la muqueuse digestive et la chargeât plus particulièrement de l'élaboration-pathologique et de l'élimination du résidu humoral dont j'ai parlé, voici la conduite

que je tenais : à moins que par un effet organique spontané le malade ne se fût *débarrassé*, à l'aide d'évacuations ordinairement supérieures et quelquefois inférieures jugées suffisantes par le mieux-être durable qui en résultait (ce qui est arrivé *non raro*), je me hâtais de provoquer au moyen du *deuto-tartrate antimonié de potasse*, l'expulsion de la surcharge humorale qui s'établissait ou était préalablement formée (est-il besoin de noter que les malades se trouvaient ordinairement plus ou moins préparés par quelque boisson dissolvante ou délayante)? J'ai presque toujours donné la préférence à cet *évacuant*, et parce que je l'ai constamment trouvé d'un effet plus sûr, et parce qu'il m'a semblé plus en rapport avec les vues de la nature dans cette affection. Chez quelques sujets mucoso-lymphatiques, je l'ai quelquefois associé à l'émétine, à la poudre ou au sirop de *racine brésilienne*; une seule fois j'ai *propiné* l'ipécacuanha isolément, mais l'effet vomitif n'ayant pas eu lieu, et les symptômes s'en étant réellement exaspérés, jusqu'à ce que avec du *tartre-stibié* j'eusse rétabli le calme, je n'ai plus voulu par suite tenter d'y recourir, sans le mélanger. Ordinairement l'émétique était donné le plus près possible de l'invasion, plus ou moins selon l'urgence, et sans toujours avoir égard à de fausses apparences d'*irritation* ou à d'autres contre-indications constitutionnelles, dont la médecine des bancs fait quelquefois trop

de fond, au grand détriment de quelques malades (1)! Quelquefois *pro re natâ*, il était pris plus tard et même assez avant dans la maladie ; demi à deux grains, jamais au-delà, selon l'âge, la constitution, etc., c'était la dose à laquelle je l'employais. Je le faisais dissoudre dans deux ou trois onces d'eau de source (à défaut d'eau distillée), légèrement tiède. Cette eau était ainsi avalée, en deux ou trois fois, par intervalles de douze à quinze minutes ou plus, selon l'habitude organique ou le degré d'impressionnabilité, avec les précautions de s'arrêter à des évacuations plus ou moins abondantes, et suivies de soulagement ou devenues fatigantes, d'en favoriser l'effet par quelques verrées d'eau tiède simple ou miélée, ou bien de quelque légère infusion de fleurs de coquelicot, de tilleul, de camomille, selon l'état des forces gastriques, ou bien enfin de provoquer le vomissement par l'introduction de doigts, d'un poireau ou autre corps étranger dans la bouche, et par la titillation de la base de la langue ou du voile du palais ; après toutefois avoir bu une certaine quantité de liquide, quand cet effet tardait plus de trois quarts d'heure à se produire. Dans la crainte de

---

(1) Je dirai comment trop de réserve pour l'application de ce moyen sur une fille sous l'influence actuelle de la menstruation, faillit me conduire à la perdre.

secousses trop vives et prolongées chez des sujets nerveux, ou bien d'un vomissement trop copieux, trop prolongé, et quelquefois douloureux chez d'autres sujets, je recommandais l'emploi, en cas pressant, et à défaut de moyens préparés, tels que *potions de rivière*, potions calmantes, etc., d'un peu d'eau de groseille plus ou moins concentrée et à laquelle on associait un tiers ou moitié d'une infusion légère de feuilles d'oranger, ou bien un peu d'eau distillée de fleurs du même arbuste. Quoique par prudence j'aie suggéré pour plusieurs malades, l'application de ce moyen qui réussit assez sûrement, et qui n'est pas indifférent dans quelques cas, elle n'a guère été nécessaire que deux fois; encore m'a-t-il paru qu'une tendre sollicitude s'était ici exagéré des craintes peu fondées, et y avait pris, comme il arrive si souvent, des fantômes pour la réalité (1).

---

(1) Ces détails pourront d'abord paraître minutieux ou même superflus; mais si l'on considère que, de cette manière, on obtient toujours un effet vomitif dont on peut pour ainsi dire se rendre maître à volonté, et que l'on évite par-là l'introduction d'une trop grande quantité d'émétique, et surtout les effets consécutifs, *aujourd'hui si redoutés*, et à la vérité quelquefois dangereux, de sa non évacuation ou de son expulsion trop tardive, on verra qu'ils n'étaient pas tout-à-fait inutiles.

Quand de nouveaux signes de gastricité, assez dominans et auxquels venaient d'ailleurs quelquefois s'adjoindre une sorte de turgescence ou bien d'anxiété précordiale, un sentiment d'oppression plus ou moins considérable, un état de sécheresse, de rigidité et une chaleur plus ou moins intense et comme mordicante de la peau, etc., (espèces de radiations sympathiques mises en jeu par l'agacement importun d'une surcharge humorale plus ou moins dépravée et qu'expliquent d'ailleurs aisément les connexions intimes qui existent entre le trisplanchnique et le système ganglionnaire nerveux), venaient à se décider et à nouer en quelque sorte l'effort excentrique plus franchement judicateur et plus en rapport, comme je l'ai dit, avec les vues de la nature dans cette affection, je ne balançais pas, quelle que fût l'époque de celle-ci, à procéder à une nouvelle administration de l'*émétique*, et cinq à six fois, je crois avoir eu à m'en applaudir *singulièrement.* Chez des sujets cachectiques, muqueux, lymphatiques, j'ai vu, trois ou quatre fois, se produire une sueur d'expression, acritique, mollasse, et visqueuse, et par suite, une éruption languissante, décolorée, semi-flétrie, avec une temperature cutanée et pulmonaire au-dessous de l'état naturel, etc. L'administration du tartre-stibié à doses *nauseabondes* (fractis dosibus), comme éminemment propres par les succusions et les vomituritions, qui en résul-

tent, à faire naître l'effort expansif dont je parlais tout à l'heure, m'a paru alors réussir admirablement. C'était par excellence le meilleur des anti-spasmodiques invoqués et souvent si machinalement employés dans ces cas par certaine tourbe *médicassière*, (qu'on me pardonne ce néologisme peu mesuré); parce que c'était le sudorifique le plus sûr (1). Les choses n'en venant pas à ce point, je me bornais à conseiller l'emploi de quelqu'infusion chaude ou légèrement excitante diaphorétique de l'espèce de celles dont j'ai parlé (2).

---

(1) J'ai quelquefois fait concourir au même but des fomentations chaudes sur l'épigastre, quelques frictions sèches, quelques ventouses de même nature, voire même quelques topiques rubéfians promenés sur divers points du tronc, jamais sur les extrémités inférieures, à cette époque, pour les raisons que j'en ai données.

(2) Sans doute la nature, si prodigieuse et si féconde dans ses ressources (forces médicatrices), a pu souvent, par une réaction organique spontanée, dissiper ces différens états, et l'histoire de cette épidémie est un exemple des plus frappans et des plus constamment heureux, peut-être, des salutaires efforts d'une organisation opprimée qui cherche à reprendre ses droits ! Mais si le contraire a pu aussi avoir lieu, si, comme on en a eu des preuves flagrantes, elle a fâcheusement succombé quelquefois dans la lutte, et s'il existe réellement des moyens faciles de l'aider d'une manière *sûre*, *prompte* et *heureuse*, à at-

Lorsque l'*appel concentrique* paraissait, au début, se dériger spécialement vers quelque point de la muqueuse intestinale et y déterminer des évacuations alvines diarrhoïques sans douleurs, ainsi que je l'ai vu trois ou quatre fois, je considérais celles-ci comme *acritiques* et ne cherchais point à en favoriser l'expulsion; j'aurais craint en plaçant l'émétique à dose quelconque, *évacuative* ou *fractionnée*, d'imprimer à ces évacuations un caractère diffluent, propre à jeter ces malades dans une énervation redoutable; je me contentais alors de recourir aux diaphorétiques intérieurs et quelquefois aux topiques dont je viens de parler, ainsi qu'à quelques lavemens délayans, légèrement calmans et amylacés. Toutefois les individus ainsi atteints dès l'abord, m'ayant ensuite paru supporter beaucoup plus aisément l'effort pathologique, je ne puis dire jusqu'à quel point étaient fondées ces craintes plus théoriques qu'expérimentales et cliniques.

Sur bon nombre de malades, ce *molimen* évacuatif inférieur ne s'est prononcé que vers la fin (époque de coction), ou même dans la convalescence, et a paru alors, chez quelques-uns, consolider celle-ci par un véritable mouvement

---

teindre le but qu'elle se propose, n'y aurait-il point une sorte d'obstination, aussi déraisonnable qu'elle serait aveugle et barbare, à vouloir en éluder l'application?

critique ; ou bien il n'a été que le précurseur et comme l'indicateur des applications qui restaient à faire, et alors l'emploi de quelque minoratif ou cathartique pris dans la classe des amers acidules et salins, V. G., potion aux follicules de séné, deuto-sulfate de magnésie, manne en larmes, sirops de chicorée composé ou de nerprun, une eau distillée de tanaisie, des trois noix; etc., avec addition d'un peu d'esprit de citron, ou de nitre dulcifié, (à quantité et proportion modifiées selon les âges, etc.), eau minérale de Sedlitz diversement animée de sel d'Epsum, etc., etc., soutenu plus ou moins par quelque infusé amer, aqueux, et par suite vineux, de la nature de ceux que j'ai indiqués, ou par quelques médicamens analogues sous formes quelconques, venaient heureusement décider cette dernière hésitation de la maladie. Je ne puis passer sous silence que la négligence de ces dernières applications évacuantes et toniques a pu, en laissant subsister par *atonie* un état de surcharge trop considérable dans la partie inférieure des premières voies, disposer aisément à des indigestions et par-là devenir funeste à quelques malades, ou du moins compromettre singulièrement l'existence de quelques autres, à travers une convalescence lente, pénible et extrêmement difficile.

§ III. 3°. Ce qui me reste à exposer touchant la curation des autres formes pathologiques de

l'épidémie, rentre, à très peu d'exceptions près, dans ce que je viens d'indiquer pour combattre victorieusement les effets d'un mouvement concentrique trop exclusif vers tel ou tel point des voies digestives, et peut, à bien prendre, en être considéré comme une appendice.

J'ai déjà dit qu'il se manifestait quelquefois, soit pendant la période de sudation, soit vers l'époque du développement éruptif, ou même plus tard, des *points douloureux* vers telle ou telle portion du tronc ou des membres, et qu'en général ils simulaient assez bien une affection *rhumatismale*, du moins quant au caractère vague et ambulant; presque toujours ils m'ont paru dépendre de la stase d'une portion du liquide excrémentitiel destiné à être expulsé par la peau, ou du moins coïncider avec un dérangement plus ou moins sensible et durable du travail qui était alors départi à cet organe; quelquefois aussi j'ai remarqué qu'ils étaient uniquement l'effet d'une distension flatulente, car ils se dissipaient facilement pour l'ordinaire au moyen de quelque éructation, ou d'un dégagement gazeux de toute autre nature. S'ils paraissaient plus fixes et persistans et qu'ils vinssent à tourmenter et à inquiéter les malades, l'emploi des moyens légèrement diaphorétiques, généraux et locaux, dont j'ai parlé, l'émétique principalement, dans des cas plus opiniâtres et dont on était fondé à redouter une aggravation fâcheuse, m'ont

toujours suffi pour en triompher promptement.

Comment a-t-on pu confondre des phénomènes en général aussi fugaces et accidentels, avec autant de véritables phlegmasies aiguës? Je conçois bien que dans quelques cas, surtout chez des sujets prédisposés par leur constitution ou par une impressionnabilité organique acquise, on ait été, au premier aperçu, entraîné à les regarder comme tels, ou tout au moins à les considérer comme une disposition congestionnaire très-voisine de l'état d'irritation inflammatoire; mais un examen plus attentif des symptômes pathognomoniques, et une sorte de commémoration étiologique permettaient-ils bien de méconnaître plus long-temps que ce n'était là tout au plus qu'une disposition fluxionnaire plus humide que sèche, plus passive qu'active (s'il m'est encore permis de hasarder ces expressions très-physiologiques, quoiqu'un peu changées de mode), ou peut être enfin, un état rhumatismal de même nature?

On va voir comment s'en sont tirés ceux qui ont réellement admis le premier de ces états :

1°. La fluxion paraissait-elle se diriger vers la tête? Face colorée (1), yeux brillans et parfois un

(1) J'ai déjà dit qu'elle l'était assez ordinairement au début, par suite du mouvement expansif naturel à l'affection, mais surtout par l'abus qu'on y faisait souvent de couvertures et d'autres moyens excitans contre-indiqués.

peu injectés, artères carotides et temporales battant avec plus d'ampleur et de force, céphalalgie, ou seulement tête lourde et embarrassée, etc. Tels sont les symptômes les plus saillans proposés par ceux qui ont admis cet état; mais en supposant qu'ils aient été observés, et aient réellement existé à l'état naturel de l'affection (ce dont il me paraît bien permis de douter, qu'il y a loin de là aux vrais signes d'un état congestionnaire actif, si voisin de cette forme pathologique qui constitue une encéphalite ou une méningite aiguës! Où sont, à l'invasion, ce frisson constant, cette céphalalgie violente, ce visage d'un rouge intense et parfois pourpré, ces yeux éteincelans, larmoyans et hagards, cette soif brûlante, cette jactation, ce délire plus ou moins furieux, cette chaleur plus qu'haliteuse et presque brûlante de la peau, cette langue sèche et bientôt couleur de feu, aride, rouge, fendillée et comme ligneuse, ce pouls dur, développé, fréquent? etc. (1).

2°. La poitrine était-elle le siége de cet appel

---

(1) Ces praticiens ne me paraissent pas avoir assez pris garde, dans cette circonstance, à la part qu'y revendiquaient les boissons chaudes et souvent excitantes dont on avait gorgé ces malades, le poids énorme des couvertures dont ils avaient été accablés, les évacuations sanguines plus ou moins abondantes qu'ils avaient supportées, etc.

fluxionnaire? Suivant les mêmes praticiens : douleur profonde dans la cavité thorachique, inspiration courte, anhéleuse, et quelquefois sentiment de suffocation, coloration augmentée de tout ou partie de la face, ou bien pâleur de cette même région, pouls ample et fréquent, quelquefois contracté et enfoncé, faiblesse ou sentiment d'abattement général, défaut de sonoréité pectorale par la percussion......

J'avoue que l'ensemble de ces symptômes, quoique je ne l'aie jamais rencontré dessiné à ce degré, s'il s'est réellement manifesté, était bien de nature à faire croire de prime-abord, à l'existence, sinon d'un état phlegmasique-aigu, du moins à l'imminence d'un état congestionnaire-sanguin, mais encore, l'absence complète du frisson, d'un état fébrile ou même paroxistique quelconque, du moins régulier, de la toux sèche ou humide, surtout sanguinolente, même quand on cherchait à la provoquer à l'aide d'une inspiration profonde et prolongée, la non-augmentation de la douleur ou de l'oppression par l'acte volontaire du tousser, du moucher, etc.; la température de l'air expiré sur tout point sensiblement accrue, n'était-ce pas là autant de conditions négatives propres à faire rectifier l'erreur dans laquelle on aurait d'abord pu se laisser entraîner? Ensuite, le défaut de sonoréité thoracique et de crépitation pulmonaire; n'en déplaise à nos modernes *per-*

cuteurs et *cylindromanes*, dépendait bien plus souvent qu'ils ne l'ont pensé, de l'embonpoint des malades explorés (1).

J'en dirai tout autant des gastrites, des entérites ou gastro-entérites, des cystites, etc. etc., admises par quelques observateurs comme complications naturelles survenues dans cette épidémie; quelques malades m'ont bien offert la région épigastrique plus tendue, plus contractée et plus sensible qu'elle ne l'est communément à l'état naturel; mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que cela ne dépendait pour l'ordinaire que d'une sensibilité cutanée ou gastrique assez naturelle à ces individus; souvent en faisant, comme je le disais, varier la position, l'exploration en de-

(1) Les points douloureux que j'ai rencontrés sur la poitrine comme sur d'autres parties du corps de quelques malades (surtout au commencement de l'épidémie, époque où la température était plus froide et variable), m'ont toujours paru avoir le caractère *rhumatismal pleurodynique* ou flatulent que je leur ai déjà assigné; ils augmentaient bien plus sensiblement par la pression correspondante aux côtes, que par celle pratiquée sur les espaces intercostaux; le *decubitus* du côté affecté les rendait également plus apparens, et quelquefois une friction légère ou même un simple changement de position pouvait les diminuer ou les faire cesser. C'est tout ce qu'a pu me conduire à y reconnaître un examen dirigé sans préoccupation et pratiqué d'ailleurs avec une attention scrupuleuse.

venait très-supportable ou même nullement gênante ; je n'ai jamais remarqué alors des vomissemens de tous les liquides, ainsi qu'on l'a avancé peut-être gratuitement ; deux ou trois fois j'ai bien vu rendre un peu des boissons ingurgitées, même à une époque avancée de la maladie, mais ce phénomène accidentel ne m'a paru tenir qu'à un relâchement, une atonie, ou même un état de surcharge, décidés quelquefois probablement par un trop long usage de boissons délayantes, mucilagineuses, affadissantes : celles-ci rendues alors légèrement et graduellement toniques, n'étaient jamais rejetées et concouraient au contraire sûrement à dissiper cèt état. D'ailleurs, absence de douleur fixe, soit profonde et obtuse, soit aiguë et rendant la pression intolérable, point de rougeur et de sècheresse de langue, point de soif, point de fièvre, etc.

J'ai rencontré aussi quelques individus se plaignant d'éprouver par intervalles, vers l'abdomen des *morsus lancinans*, et des espèces de coliques plus ou moins déchirantes ; mais ces douleurs vagues paraissaient plutôt diminuer qu'augmenter par la pression, et n'avaient probablement point d'autre origine et d'autre caractère que ceux déjà mentionnés.

Enfin, j'ai remarqué un très-petit nombre de sujets (tout au plus trois ou quatre), urinant avec quelque difficulté, ou même avec une légère douleur ; mais je n'ai jamais trouvé dans

ces cas l'urine plus colorée, l'hypogastre tendu, plus chaud, plus sensible quand je le pressais de ma main, etc.; et j'ai cru remarquer qu'indépendamment du spasme ou de la susceptibilité nerveuse, ces malades avaient fait de trop grands frais de sueur par des couvertures surabondantes, négligé de boire suffisamment ou assez souvent, ou bien pris des tisanes peu appropriées, etc.; enfin, je me suis une fois très-positivement assuré que cette gêne ne dépendait que d'un état de constipation et d'un amas de matières stercorales plus ou moins visqueuses et colantes; un lavement laxatif a suffi pour la dissiper sans retour.

Dans tous ces cas de décomposition perspiratoire, l'emploi de légères boissons tièdes, diaphorétiques, quelquefois anti-spasmodiques, ou calmantes chez des sujets nerveux, le tartre-stibié surtout, dans des circonstances plus pressantes, aidé d'ailleurs de quelques applications topiques chaudes et humectantes ou sèches, de quelques rubéfians à titre révulsif, d'abord modérés, et rendus au besoin plus mordans et intenses, jamais de vésicans, surtout cantharidés, ni appliqués *dérivativement* vers les extrémités inférieures, comme cela a été souvent pratiqué sans mesure et d'une manière aussi anti-physiologique qu'anti-médicale, durant la période de sudation ou au commencement du mouvement éruptif. Trois fois j'en ai vu résulter des acci-

dens très-fâcheux, et qui même sont devenus funestes. Et l'on peut affirmer qu'en général les vésicans très-excitans (surtout l'emplâtre épispastique *méloëtien*) y étaient des moyens très-contr'indiqués (1).

Deux fois je m'y suis servi de ventouses sèches sans amendement notable; l'effet m'en a toujours paru et peu durable et trop borné (2).

Sans doute les sang-sues restreintes dans des proportions et des bornes beaucoup plus modérées que celles qu'on y a mises, ont dû offrir un secours assez précieux dans quelques-uns de ces

---

(1) N'est-ce pas là au contraire favoriser directement la décomposition et la résorbtion d'un travail que la nature appelle à cette époque vers les parties supérieures de la périférie? D'autre part, j'ai remarqué depuis long-temps, dans ma pratique, que les fortes excitations cutanées, surtout à l'aide de vésicans cantharidés, produisaient presque toujours une réaction et un trouble plus ou moins aggravans dans les affections gastriques, et d'autant plus fâcheux, que le foyer saburrhal ou bilieux n'avait pas été préalablement éliminé. Cette affection a offert plus d'une preuve de la justesse de cette remarque.

(2) Si j'avais eu naturellement à combattre des cas aussi extrêmes que certains observateurs ont prétendu en avoir rencontré, j'aurais pu recourir auxiliairement au vésicatoire extemporané de *Gondret*, et, à son défaut, à l'eau bouillante, etc., moyens dont je ne sache pas qu'on ait tenté l'application.

cas, non comme moyen débilitant et comme une voie nécessaire de déplétion sanguine tendante à combattre véritablement, je le répète, un état congestionnaire ou d'engorgement actif, mais comme application topique attractive et comme un stimulant excentrique, rentrant dans la catégorie de ceux que je proposais à l'instant. J'y ai aussi recouru six ou sept fois dans de pareilles conjonctures, et je dois convenir que deux fois j'en ai vu résulter un soulagement sensible et durable; mais comme les cinq autres applications n'ont point donné les mêmes résultats, quoiqu'elles eussent été faites avec les mêmes chances de probabilité et en nombre proportionnel avec l'âge, la constitution, etc., comme la nature a souvent triomphé de ces états spontanément ou à peine aidée par quelqu'un des autres moyens déjà signalés, et que j'ai vu d'ailleurs survenir les plus funestes effets de leur application intempestive ou immodérée, je ne puis assigner au vrai la part qu'elles doivent avoir eue dans ces deux résultats, et je me crois fortement autorisé à penser que, dans tous les cas, ces applications auraient dû être et plus parcimonieuses et plus rares qu'elles ne l'ont été (1).

(1) Qu'il me soit permis de noter ici, à l'occasion de cette *hirudinomanie* vraiment affligeante et dévastatrice qui bouillonne aujourd'hui si fort dans la tête de quelques-uns de nos modernes docteurs d'amphitéâtre, une remar-

Tel est le plan général de curation qui m'a semblé le plus physiologiquement lié au caractère intrinsèque de l'épidémie. On voit qu'après avoir cherché à fixer et déterminer ce caractère à l'aide d'une appréciation de toutes les circonstances modifiantes, autant exacte et rigoureuse qu'il a été en mon pouvoir de le faire, mes soins constans ont été de chercher à favoriser les voies de solution qui m'ont paru réellement entrer dans les vues de la nature, et de le faire autant que possible avec des moyens médicamenteux indigènes simples, faciles à trouver, et à préparer et offrant surtout un plus grand rapport d'action, une sorte

---

que qui n'aura sans doute pas échappé à beaucoup d'autres praticiens, mais qui au surplus n'atténue en rien les précieux avantages des sang-sues, quand elles sont restreintes à un emploi sagement ordonné; c'est que le peu de précaution avec laquelle on a souvent procédé à leur application dans ces circonstances (à part leur nombre presque toujours démesuré), n'a pas peu contribué, dans bien des cas, en faisant découvrir subitement des malades en sueur et les exposant ainsi longuement aux effets d'une température plus serrée, à aggraver un état qu'on se proposait de combattre par leur moyen, quoique rien cependant ne soit plus simple et facile que d'éviter ces inconvéniens, en se servant pour cette application de plusieurs petits verres qu'une personne intelligente et le malade lui-même peuvent tenir à la fois ou successivement, selon le temps qu'on veut y consacrer.

de sympathie élective et médicatrice avec l'organe ou la fonction actuellement et plus notablement lésés. J'ai fui les fallacieuses amorces de ce *farrago* polypharmaque, et de ce luxe médicamenteux dont la richesse appauvrit si souvent la science et qui ne brillent jamais davantage que quand celle-ci est réellement plus obscure ; mais aussi j'ai tâché de me garantir, dans mes applications, de cette parcimonie et de cette stérilité qui semblent ne tendre en quelque sorte qu'à réduire la médecine à un rôle ridiculement contemplatif. Ou je me trompe fort, ou telle est la sage conduite que doit tenir quiconque est imbu des vrais principes de la médecine d'observation combinée avec la science de l'analyse, ou de cet éclectisme si judicieusement expérimental dont le dix-neuvième siècle conservera, à juste titre, l'orgueilleuse prérogative d'avoir enrichi la science de l'homme malade.

SECTION VII.

CAS PARTICULIERS.

Les notions générales que j'ai posées dans les quatrième, cinquième et sixième sections, n'étant que l'immédiate conséquence de l'ensemble des observations particulières que j'ai pu recueillir, il semble ou que j'aurais dû faire grâce de cette section destinée à indiquer surtout les diverses formes naturelles que l'épidémie a revêtues, et qui va conséquemment reproduire une foule d'idées et d'applications déjà connues, ou qu'il eût été préférable de la présenter avant celle-là. Si j'en agis autrement et fais faire une sorte de pas rétrograde à mes lecteurs, c'est que j'ai voulu leur épargner le dégoût qui naît infailliblement (si du moins j'en juge par ce que j'ai éprouvé quelquefois) de la lecture aride d'observations isolées et qui ne se rattachent qu'à un intérêt individuel, et par conséquent très-borné ; j'ai pensé d'ailleurs que les principes généraux calqués sur l'observation exacte et le rapprochement d'un grand nombre de faits les plus saillans étaient

les seuls qui puissent réellement bien servir aux progrès de la science, il devait être et plus profitable et plus médical en quelque sorte de procéder d'abord à leur exposition, parce que, par un ordre synthétique, il est toujours facile de redescendre aux cas particuliers dont l'application beaucoup plus variable est loin d'offrir un point de ralliement pratique aussi solide. Sans doute, il n'en peut être d'une épidémie qu'un certain nombre de médecins est ordinairement appelé à observer, comme de ces cas vus solitairement et que chacun peut en quelque sorte *sans contestation* faire ployer vers le système qu'il caresse le plus; les observations qui en résultent, devant pour être accueillies, offrir une exactitude rigoureuse, ne peuvent manquer d'inspirer beaucoup plus d'intérêt, parce qu'elles s'étendent d'ailleurs à une proportion populative beaucoup plus considérable. Toutefois, pour éviter la monotonie qui, comme je viens de le dire, naît indispensablement d'un mode descriptif rattaché surtout au même genre d'affection, je me contenterai, au milieu de la foule innombrable des faits que je pourrais citer, de présenter un seul exemple de chacune des nuances que l'épidémie a *surtout spontanément* offertes (la dernière section se trouvant plus particulièrement réservée pour l'exposition de quelques formes exceptionnelles ou accidentelles).

Première Observation.

Le 24 juillet, entre trois et quatre heures du matin, à la suite de travaux soutenus par une chaleur assez intense, Jean-Louis Bachevillier, maître maçon dans la commune de Boran, âgé de cinquante-un ans, d'une constitution lymphatico-bilieuse, sans prédominance d'ailleurs bien caractérisée et jouissant assez habituellement d'une bonne santé, fut pris spontanément et sans symptômes précurseurs, d'une sueur très-abondante, avec un léger sentiment de courbature, sans céphalalgie et sans malaise d'ailleurs très-prononcé. Le 24 (onze heures du matin), soumis à mon examen : face un peu animée, peau d'une chalenr halitense, sueur d'une abondance telle qu'on voyait les gouttelettes s'en reproduire au fur et mesure qu'on les faisait disparaître, notamment au front et aux diverses plicatures du visage, du col, etc., langue blanche, applatie, humide, pouls complettement apyrétique, (trente-sept puls. par min.), urines blanches, claires, assez abondantes, d'ailleurs sentiment de bien-être assez général) eau d'orge et de bourrache miélée et tiède, et toutes les deux ou trois heures, trois onces de bouillon de veau à la carotte, laitue, et addition sur la fin d'un peu de cerfeuil pour l'aromatiser, couvertures rendues plus modérées, recommandation de placer la tête plus relevée, etc.)

Dans la matinée du 25, vers sept ou huit heures, diminution progessive de la sueur qui avait persisté jusque-là avec la même abondance, le malade appète des alimens, et prend une soupe légère qui semble retremper ses forces, il se lève jusqu'au soir ; la sueur a disparu et la convalescence est confirmée *sans aucun mouvement éruptif.*

Deuxième Observation.

Madame ***, meûnière au moulin à vent de *Boran*, âgée de trente-huit ans environ, est depuis plusieurs années atteinte de leucorrhée, quoique parfaitement menstruée et n'ayant éprouvé depuis fort long-temps d'altération de santé notable.

Le 22 juillet, dans l'après midi, invasion brusque par un sentiment de lassitude spontanée générale, et une tendance insolite à une sueur très-prononcée, symptômes qui la déterminent à se coucher vers sept heures.

Vue le lendemain à onze heures : face un peu plus animée qu'à l'état naturel, sclérotique d'un blanc sale et humide, langue large, blanchâtre, mollasse et comme macérée, sueur abondante, chaleur à l'état naturel ou un peu au-dessous, quarante-sept puls. artérielles par minute, urines pâles, peu copieuses mais rendues avec facilité ; du reste la malade supporte fort bien cet état (orge miélée,

eau de poulet aux herbes par intervalles de trois heures.)

Le 24, après une nuit assez calme, persistance des mêmes symptômes à peu près au même degré (mêmes moyens curatifs, et par défaut d'évacuations alvines depuis trois jours, lavement humectant qui ne fait expulser que quelques crotins.)

Nuit du 24 au 25, marquée par quelques inquiétudes et tiraillemens musculaires, et de légères rêvasseries, mais au total assez reposée.

Le matin du 25, au réveil, le col, le devant de la poitrine, les bras sont déjà couverts de petits boutons miliaires dont les uns sont à aréole rosée, et d'autres entièrement blancs et diaphanes, sueur plus pâteuse, moins abondante, langue enduite d'une sorte de couche laiteuse, quelques vésicules blanchâtres sur les gencives et la muqueuse palatine; (addition de quelques pruneaux et de quelques feuilles de chicorée sauvage, à la tisane précédente, bouillon moitié bœuf et veau à la carotte, navets et poireau.)

Le 26, la nuit a été excellente, selle spontanée quoique peu copieuse vers huit heures du matin, l'éruption est déjà générale, tout marche très-régulièrement (l'appétit se faisant ressentir avec des tiraillemens incommodes et fatigans, addition d'un peu de croûte de pain au bouillon donné un peu plus copieux, et de vin vieux très-

léger à la tisane, dans la proportion d'un huitième).

Le 27, la langue commence à se nétoyer et est un peu plus rosée vers sa pointe, quelques pellicules muqueuses correspondantes aux vésicules des gencives se détachent, la dessication de plusieurs boutons se rend déjà sensible vers les parties supérieures, tandis qu'il s'en développe encore dans d'autres parties. Il ne reste plus de la sueur qu'une sorte de moiteur grasse et visqueuse, la malade qui sent ses forces revenir et qui, déjà, la veille, s'était assise quelques heures sur son lit, se lève depuis onze heures jusqu'à cinq, et fait très-aisément plusieurs tours de chambre (eau vineuse au quart, consommé aux croûtons, ou à la semoule, un peu de blanc de volaille).

Le 28, tout est rentré dans l'ordre. La convalescence est totalement confirmée, et avec un peu de choix et de modération alimentaire et quelque précaution de régime général, le rétablissement est bientôt parfait.

Troisième Observation.

Le sieur Henneguy (Jean-Vincent), sellier-bourelier à Beaumont, âgé de vingt-six ans (marié depuis environ treize mois), fut atteint vers l'âge de dix-huit ans d'une fièvre muqueuse ou gastro-adynamique, et paraît vivre d'ailleurs sous

l'influence plus spéciale de la muqueuse des voies aériennes, la moindre transition un peu sensible de température au froid suffit souvent pour amener vers différents points de cette membrane des mouvemens fluxionnaires ordinairement apyrétiques et qui n'ont rien d'intense.

Douze ou quinze jours avant l'invasion : sentiment de lassitude accompagné de pesanteur générale de tête ou bien de légère céphalalgie frontale, d'une sorte de découragement et de dégoût pour le travail, quelquefois, surtout la nuit, d'étouffement léger, d'un sentiment de constriction et d'anxiété précordiale, de sueurs passagères et parfois comme glaciales, de *morsus* vagues qui se dissipent promptement et le plus souvent à l'aide de quelque éructation, d'apparition sur le devant de la poitrine, au dos, sur l'abdomen, etc., et sans aucun écart dans le régime, de pustules *discrètes*, rouges, de grosseur diverses jusqu'à celle d'un petit pois, et s'emplissant, après cinq ou six jours, d'une matière blanchâtre-purulente.

Le 5 août, ayant travaillé toute la matinée sous un hangard recouvert en chaume et fortement chauffé par des rayons solaires réverbérés, lassitude augmentée dans l'après-midi ainsi que la pesanteur de tête, nausées suivies d'éructations nidoreuses, (un œuf à la coque avec quelques mouillettes avait été les seuls alimens de la journée), et bientôt d'un vomissement mucoso-bi-

lieux accompagné d'un reste d'alimens, et qui cause du mal-aise parce qu'il se décide en route et que le malade se contraint. Cependant rentré chez lui, il se sent un peu soulagé et se rend même, à la sollicitation de sa femme et d'autres personnes de sa famille, à la fête locale d'un village très-voisin (Persan); ses jambes brisées l'y traînent avec peine et pour surcroît de fatigue, un abat-d'eau assez considérable qui survient, force *Henneguy* à peine arrivé de revenir sur ses pas. Il se couche, prend du thé et bientôt après, se développe une abondante diaphorèse qui persiste toute la nuit avec un sentiment de brisement gravatif et de profonde courbature.

Le 6, vers huit heures du matin : face un peu plus colorée en rose qu'à l'état naturel, langue molle, large, humide, recouverte d'un enduit sale et blanchâtre, pesanteur de tête moins considérable que la veille, selon le récit du malade, mais persistance d'un peu de douleur sus-orbitaire; quarante-six ou sept pulsations artérielles; peau doucement haliteuse, sueur générale assez uniforme et copieuse, urines décolorées, limpides, abondantes; en somme, sentiment de mieux être très-prononcé (tisane d'orge et bourrache édulcorée au sirop de vinaigre framboisé, diète).

Le 7, après une nuit bien plus reposée que la précédente, quoiqu'encore agitée par quelques rêvasseries et par des inquiétudes mus-

culaires, apparition sur les plicatures du col, sur les tempes, le front, le pourtour du cuir chevelu, etc., d'une prodigieuse quantité de boutons miliaires d'une petitesse presque imperceptible à l'œil non armé d'une loupe, blanchâtres, totalement décolorés et renfermant une sérosité crystalline, continuation des symptômes de la veille, à cela près de la disparution presqu'absolue du mal de tête, par suite d'évacuations alvines brunes et d'une odeur concentrée repoussante, provoquées par un lavement d'eau de graine de lin aiguisé d'une pincée de sel marin (continuation de la tisane, eau de poulet aux herbes).

Le 8, même marche, ou peu s'en faut, le malade a été tourmenté la nuit par des picotemens et parfois un léger sentiment d'ustion sur divers points de la peau, éruption déjà très-étendue et presque générale, taches comme aphtheuses sur la muqueuse gingivale et qui rendent les parties correspondantes sensibles à l'impression des liquides, ainsi qu'à la pression des lèvres, diminution graduelle de la sueur qui devient plus pâteuse et collante (même tisane avec addition de chicorée sauvage, même bouillon).

La plupart des symptômes de la veille persistent le 9, mais avec une diminution et un allégement déjà très-sensible, la face a repris sa coloration et son expression ordinaire, la sueur n'offre plus que quelques traces d'une existence

fugitive, quelques douleurs abdominales comme d'une *colique* vague se sont fait ressentir pendant la nuit, le malade a observé qu'un changement de position a suffi ordinairement pour les faire taire (un lavement légèrement laxatif pris le 10 au matin, et qui fait expulser des évacuations assez abondantes, paraît les dissiper sans retour; du reste même tisane à peine dégourdie, et bue de loin à loin, quatre onces de bouillon moitié bœuf moitié veau toutes les trois heures, eau rougie au sixième).

Le 10, la nuit a été excellente, le malade a dormi comme en parfaite santé, la langue se dépouille de la pointe vers la base et reste nette et d'un rouge assez vif, les pellicules aphtheuses des gencives se détachent et laissent également celles-ci plus colorées, dessication de la plupart des pustules surtout vers les parties supérieures; éruption de quelques autres, principalement sur les extrémités pelviennes, le pouls conserve encore beaucoup de mollesse et de lenteur (trente-huit pulsations), le malade reste levé pendant trois heures et le supporte bien (eau rougie au quart, consommé à la semoule).

Le 11, l'ordre physiologique paraît presque totalement rétabli, une selle spontanée et pultacée qui se décide dans la matinée semble rendre toutes ses forces au malade, l'urine reprend sa couleur naturelle, l'appétit devient pressant, le rétablissement est assuré, sauf re-

tenue nécessaire dans le régime général pendant quelques jours, durant lesquels l'exfoliation de l'épiderme se prolonge encore.

Quatrième Observation.

La veuve Lefebvre, connue à Beaumont sous le nom de la mère *Bibi*, âgée de cinquante-sept ans, d'un tempérament éminemment bilieux, contracta étant fille et jusqu'à vingt-quatre ans, l'habitude de se faire saigner vers le milieu du printemps; s'étant alors mariée, elle éprouva, pendant six mois, une sorte de névrose diaphragmatique (pouvant dépendre d'une sympathie utérine, quoiqu'il n'y eût point de *gestation*), dont les atteintes très-douloureuses l'obligeaient souvent à se rouler sur son lit ou par terre toutefois sans aller jamais jusqu'à la lypothimie, se réveillaient tous les jours souvent jusqu'à cinq ou six fois, et qui, après avoir été inutilement combattues par la saignée et autres moyens antiphlogistiques, ainsi qu'un régime adoucissant, ne fut guérie que par l'usage du café au lait à tous repas, pendant environ un mois; elle subit deux ans après l'épidémie de fièvre gastro-adynamique vermineuse qui régna dans cette ville, et dont, comme je l'ai dit, feu le docteur Vié publia alors la relation succincte. Elle ne se souvient pas d'avoir été malade depuis, et elle a d'ailleurs parfaitement franchi l'époque critique.

seulement vers la mi-juin 1821, et sans cause connue (1), elle fut atteinte d'une douleur rhumatismale sciatique du côté droit qui se déplaçait quelquefois pour se porter vers l'estomac, et y produire une sorte de tiraillement gênant et plus ou moins douloureux, quelquefois avec sentiment d'oppression et envies de vomir, surtout lorsqu'elle avalait de la soupe ou un liquide chaud quelconque.

Le 8 août, même année, vers cinq heures du matin, réveil au milieu d'une abondante sueur qui n'avait été annoncée par aucun prodrome, céphalalgie frontale très-supportable, nausées accompagnées de quelques vomiturititions, sentiment de pesanteur et de gonflement vers l'épigastre.

Appelé près d'elle vers trois heures de l'après-midi : face assez sensiblement colorée et comme enluminée; jaunâtre dans les interstices de ses plicatures, chaleur douce, sueur très-considérable, langue recouverte d'un enduit jaunâtre surtout au centre, d'ailleurs large et humide, mais d'un rose pâle à son pourtour, légère pesanteur frontale, nausées plus éloignées mais épigastre encore pesant, tendu et comme serré, quoique point douloureux ni plus chaud à l'exploration,

(1) Imputable avec assez de probabilité au dérangement du travail de la peau.

*

urines peu abondantes mais limpides, et rendues facilement (décoction d'orge et de racine de chiendent miélée, diète absolue).

Le 9, sept heures du matin, mêmes symptômes seulement un peu plus développés, nuit passée avec des jactations, de l'insomnie et des tiraillemens musculeux (crampes), surtout des membres inférieurs, avec un peu d'oppression et un mal-aise plus prononcé (un grain et demi de deuto-tartrate antimonié de *potassium* dont la deuxième prise fait rendre une énorme quantité de matières mucoso-bilieuses, qui procurent par leur sortie un mieux être indicible et durable; du reste, continuation de la même tisane, et par intervalles de trois heures, deux onces d'eau de veau à la carotte, poirée et oseille).

Nuit du 9 au 10, passée dans un calme et un repos parfait, le matin vers huit heures, désir très-prononcé d'une alimentation plus nourrissante, la malade prend, de son chef, une légère soupe avec du bouillon plus consistant, elle en sent ses forces accrues, déjà la sueur et les autres symptômes, cortége ordinaire de l'affection, ont disparu, la convalescence se décide et persiste jusqu'à parfait rétablissement (1).

---

(1) J'ai fait voir cette malade à mon excellent ami le docteur François, qui en recueillit aussi l'observation, lorsque nous eûmes le plaisir de le posséder parmi nous.

Cinquième Observation.

François Doulcet, cultivateur à *Champagne* (Seine-et-Oise), âgé de 43 ans, d'un tempérament bilioso-nerveux et d'une habitude de corps sèche et émaciée, ne se souvient pas d'avoir éprouvé de maladie qui l'ait forcé à garder le lit (à la variole près dont il fut atteint en très-bas âge).

Le 6 août vers le soir, à la suite de travaux un peu forcés de fanage et après quelques jours de mal-aise insolite, de légère céphalalgie sus-orbitaire, de diminution, graduellement sensible de l'appétit qui, peu avant, avait été plus remarquable : sentiment de lourdeur contusive et comme d'accablement qui le force de se coucher sans souper, toutefois, la nuit se passe assez facilement quoiqu'un sommeil pesant absorbe pour ainsi dire le malade tout entier.

Au réveil, le 7, vers 4 heures et demie ou 5 heures, sueur générale qui inonde le malade, et quoique la tête conserve un peu de lourdeur, sentiment d'allégement et de mieux être qui fait croire au retour total des forces. (Eau rougie, soupe légère que le malade prend de son chef), Doulcet se lève quelques heures, mais le retour ou l'accroissement de la céphalalgie, de la courbature, l'avertissant bientôt de son imprudence, le contraignent à reprendre le lit; bientôt la

sueur diminuée et comme suspendue, se déclare de nouveau, va croissant et se montre encore fort abondante le soir et la nuit suivante.

Rendu près du malade le lendemain 8, vers 9 heures du matin : face un peu animée, persistance de la céphalalgie, mais à un degré très-supportable, langue blanche, humectée et assez aplatie, léger sentiment de gêne et de pesanteur vers l'épigastre, sans douleur ni chaleur accrue de cette région, tension gravative vers le bas du dos, (le malade n'est allé à la garde-robe depuis trois jours), urine décolorée et limpide, peau haliteuse, sueur modérée, pouls assez déprimé, 42 à 43 puls. (Eau d'orge et de pruneaux miélée, eau de veau, lavement simple avec addition d'un peu de beurre frais, mais il n'est pas rendu).

Le 9, *persistance des mêmes symptômes*, mais déclinaison déjà très-sensible de la sueur, déjections alvines assez copieuses et suivies de beaucoup de soulagement, obtenues à l'aide d'un lavement d'eau d'orge et de pruneaux un peu miélée, sentiment de bien être, cessation de la pesanteur de tête, désir d'alimens plus nourrissans ; mais cette fois observance scrupuleuse du régime tracé, le malade se lève un peu et le supporte mieux, (même tisane, mais moins orgée et avec addition de deux ou trois feuilles de chicorée-sauvage sur livre et demie de liquide bue à peine tiède et à un quart de verre ordi-

naire toutes les heures, bouillons à un tiers de bœuf et deux tiers de veau avec carotte, laitue et oseille, etc).

Le 10, cessation complette de la moiteur, la langue s'anime et se colore graduellement de la pointe vers la base, le pouls jusque-là petit, lent, déprimé, semble se relever un peu, la nuit a été fort tranquille ; (tisane de chicorée et pruneaux à peine dégourdie coupée d'un 6e de vin vieux du pays et bue à intervalles plus éloignés, toutes les deux heures, trois onces de bouillon de bœuf et veau à parties égales, avec addition d'un gros à deux de rôtie de pain).

Le 11, la nuit, a été fort bonne et doucement reposée ; le malade se sent graduellement et rapidement revenir à la plénitude de ses forces premières, seulement il reste un état de constipation assez opiniâtre accompagné de pesanteur légère vers l'hypogastre et d'une sorte de tension gravative vers le bas du dos ; (lavement à l'eau de son, de chicorée et de pruneaux, avec miel et beurre frais imparfaitement rendu sans faire taire cet état plus gênant et fatigant que douloureux ; du reste, même tisane bue froide et presque uniquement aux repas qui consistent en potages légers au bouillon précédent).

Le 12 au matin, administration d'une potion légèrement laxative, saline, acidule et subamère, qui, secondée de bouillon aux herbes chicoracées, provoque sans effort cinq à six

garde-robes assez abondantes d'une odeur concentrée et d'une couleur vert-foncé; il en résulte un amendement très-remarquable et une régularité de fonctions qui fait croire pendant quatre ou cinq jours, à une curation radicale. Déjà Doulcet trop confiant en ses forces se livre imprudemment à des occupations rurales si pénibles en cette saison, quand le 18 après midi, les derniers symptômes que j'ai énumérés se réveillent de *plus belle*, avec un nouvel état de constipation depuis 30 heures, pesanteur de tête, douleur contusive et sentiment de brisement seulement des extrémités inférieures.

Rappelé le 19 auprès du malade que j'avais livré à lui-même et cru rétabli, je rencontre sur l'abdomen une tumeur circonscrite, assez dure renitente et sensible à la pression, du volume au moins d'un œuf d'autruche et correspondante à la valvule iléo-cecale, la peau plus chaude et présentant plus de sécheresse, du reste point d'*altération*, point de fièvre, urines assez naturelles, mais persistance d'un sentiment d'embarras abdominal et de brisement des extrémités pelviennes, (lavement comme le précédent, mais qui ne produit, ou qu'à peine, d'évacuations et de soulagement, dix-huit sang-sues suivies de l'application d'un cataplasme émollient sur le point tuméfié, boisson adoucissante, diète).

Le 20, le malade dit avoir éprouvé un peu

de soulagement mais qui n'a duré que pendant deux ou trois heures, les symptômes de la veille persistent, quoique paraissant un peu diminués d'intensité, mais toujours, état de constipation, ce qui me décide à proposer un clystère laxatif à l'eau de graine de lin et de pruneaux, avec addition d'une once et demie de manne grasse et de deux gros de deuto-sulfate de magnésie : il en résulte deux selles abondantes et notamment la sortie de deux ou trois fortes pelotes stercorales qui produisent un mieux être tel qu'il semble à Doulcet qu'on vient *d'arracher son mal avec la main* (expression du malade); dès-lors les évacuations se rétablissent librement et spontanément, l'organisation reprend tous ses droits, le malade n'a même plus besoin de recourir à quelques autres lavemens recommandés au besoin, et sa convalescence qu'il ne traverse plus par aucun écart de régime est désormais assurée.

Sixième Observation.

Parmi une foule d'observations analogues à la précédente et qui se sont offertes à mon examen je me contenterai de noter la suivante :

La femme du sieur Pesteur (Michel), charron à Chambly, d'une constitution bilioso-mélancholique, est âgée de 50 ans et non menstruée

depuis un an par l'effet de l'époque critique qu'elle a franchie avec assez de facilité. Elle jouit d'ailleurs depuis plusieurs années d'une assez bonne santé.

Le 16 juillet vers 9 heures du matin, elle fut atteinte de l'épidémie qui parcourut avec régularité tous les phases déjà connus, offrit une éruption franche quoique point trop abondante et ne fut remarquable que par un sentiment de chaleur ardente et comme d'ustion vers la plante des pieds, au début.

Après 8 ou 9 jours d'une convalescence apparente, mais traversée par un état particulier et *indéfinissable* de mal-aise intérieur accompagné de pesanteur abdominale sourde, d'anorexie, etc., état à travers lequel les forces ne se rétablissaient pas dans une gradation croissante convenable, elle fut prise la nuit du 4 au 5 août, (soit par suite de quelque imprudence inappréciée de régime, soit par l'oubli ou le trop grand retard de quelque évacuant propre à réveiller des sécrétions suspendues), d'un resserrement de poitrine avec sentiment de suffocation et comme d'une barre abdominale qui paraissait correspondre au colon transverse, ce qui força la malade à rester toute la nuit sur son séant.

On se hâta de rappeler le médecin ordinaire, praticien judicieux et éclairé (M. Isambert), qui considérant, avec une apparence de raison, ces symptômes comme nerveux et dépendans peut-

être de quelque sympathie utérine (hystéricie), se borna à conseiller des anti-spasmodiques réputés convenables en pareil cas.

Le 5, vers six heures du matin, amendement de l'état de la malade qui fit croire au succès des moyens employés; la journée se passe avec une sorte de mieux être plus rassurant; la nuit du 5 au 6 vers onze heures, nouveau sentiment d'oppression, d'étouffement, de douleur et de tension abdominale, dont la malade a peine à se défendre quoiqu'elle se relève sur son lit. Toute la nuit est passée dans ce combat et dans un état de mal-aise extrême (potion et boisson anti-spasmodiques à la fleur de tilleul et feuilles d'oranger, sirop diacode , liqueur minérale anodyne, etc., lavemens à la valériane et assa-fétida, topique attractif et anti-spasm. à la poix, extrait de ciguë, thériaque sur la région épigastrique).

Le 6, vers le lever du soleil, et ensuite tout ce jour, amélioration assez prononcée et attribuée de nouveau aux toniques anti-spasmodiques mis en usage ; la nuit vers l'heure accoutumée (onze heures), nouveau paroxisme encore plus effrayant, on craint de perdre la malade, on se décide à m'appeler.

Le 7 vers huit heures du matin : je trouve madame Pesteur dans un état qui ne semblait annoncer rien d'inquiétant, elle me raconte avec une sorte d'effroi ce qui s'était passé, et je

remarque un état de spasme et de résserrement, soit dans le pouls soit dans le jeu de la plupart des fonctions, les évacuations sont suspendues, la bouche est pâteuse, la malade n'appète ni les alimens ni les boissons, les extrémités inférieures semblent brisées avec un sentiment de pesanteur lombaire et surtout de douleur sourde et tensive d'un hypochondre à l'autre et correspondante à la portion transverse du colon. Ces symptômes et la non réussite des toniques nerveux, me font penser qu'il existe une sorte d'engoûment stercoral auquel cet état doit être principalement attribué; je propose l'emploi préparatoire d'eau de veau aux herbes émétisée avec beaucoup de réserve (un demi grain par chopine), pendant 24 heures, pour disposer à une potion cathartique adoucissante (huile de ricin au sirop de nerprun, etc.,) craignant d'éveiller autrement quelque point d'irritation intestinal ou viscéral. Cette potion donnée à dose un peu ménagée n'a d'abord pour effet que d'interrompre totalement le retour du prochain accès, de modérer beaucoup le 2e et n'empêche pas le retour du 3e qui semble annoncer l'explosion prochaine de symptômes encore plus formidables. C'était pourtant un triomphe et un fanal désormais assez propre à éclairer, et déjà j'avais recommandé l'application d'une 2e purgation qui cette fois devait être donnée plus hardiment et rendue salino-

acidulo et tonique amère, quand le philanthrope et judicieux docteur Bally qui se trouvait alors à Chambly, acheva totalement le succès de cette cure, en proposant l'emploi de l'eau de Sedlitz secondée intermédiairement par celui de quelque apozéme amer. (Ce qui dispensa de recourir à l'écorce Péruvienne associée à la valériane, au musc, ou même à l'opium, ainsi que j'en avais eu la pensée, si ces moyens évacuans avaient échoué).

Septième Observation.

Le nommé Jagowitz, ancien soldat de l'armée Russe dite d'occupation, et charretier chez M. Leroux, cultivateur à Boran, âgé d'environ 33 ans, et d'une constitution à formes athlétiques, ne se souvient pas d'avoir éprouvé d'indisposition grave.

Invasion dans la nuit du 24 au 25 août dont le malade ne s'aperçoit qu'au réveil, (4 heures du matin), sans symptômes précurseurs et sans aucun écart appréciable de régime. Vu vers 10 heures le 25, figure très-animée et d'un rouge vif, céphalalgie frontale, langue nette et rosée mais humide, léger sentiment d'oppression et d'étouffement accompagné de loin à loin d'inspirations profondes, épigastre gêné et comme gonflé mais supportant aisément l'exploration, peau d'une chaleur haliteuse, d'une couleur rose assez prononcée, sueur très-abondante et

fumante produisant à un haut degré l'odeur spécifique déjà signalée (depuis 8 jours le linge de corps n'a été renouvelé), pouls ample sans fréquence bien sensible, urines un peu plus colorées qu'à l'état naturel mais expulsées avec aisance, sentiment de lassitude et comme de contusion générale, du reste point de soif notable et conservation de l'appétit. (25 sang-sues à la région épigastrique, orge et chiendent au miel, bouillon maigre aux herbes), dès l'après-midi du même jour, sueur très-modérée ainsi que les autres symptômes. Vers le soir Jagowitz exige quelque aliment plus consistant, et on est contraint de lui donner une soupe légère au gras qu'il supporte fort bien, la nuit se passe dans un calme parfait.

Le lendemain, le malade se lève à l'heure accoutumée en santé, il voudrait vaquer à ses occupations ordinaires, mais on l'en empêche ; cependant, il sort en plaine et ne rentre qu'à l'heure de son déjeûner qu'il prend comme en santé ; il est totalement rétabli.

Huitième Observation.

M. Charpentier, cultivateur et maire de la commune de Ronquerolles, âgé d'environ trente-huit ans, d'une constitution lymphatico-sanguine légèrement prononcée et du reste paraissant vivre sous l'influence assez directe de la

muqueuse pulmonaire, depuis un catarrhe assez intense de cette membrane dont il fut affecté, il y a quelques années, et à l'occasion duquel il entretient depuis lors un vésicatoire au bras.

Le matin du 3 août, invasion inopinée sans prodromes et sans qu'aucun écart notable de régime ait paru y donner lieu. Observé par moi vers neuf heures : face animée et d'une couleur rose qui se restitue assez promptement quand on cesse le point de pression, conjonctives légèrement injectées (disposition au surplus assez naturelle au malade), langue humectée, mais d'une couleur encore rose-pâle, dans sa moitié antérieure et son pourtour, limoneuse vers sa base, sentiment de tension et comme de gonflement à l'épigastre dont la pression est toutefois plus gênante que douloureuse, oppression légère, céphalalgie sus-orbitaire très-supportable avec un état d'accablement et une sensation particulière de brisement surtout des membres abdominaux, système capillaire-cutané un peu plus saillant qu'à l'état naturel, peau par conséquent plus injectée et d'une chaleur haliteuse, sueur générale mais point encore très-abondante, pouls large, sans fréquence (cinquante trois pulsations), urines pâles et rendues facilement (vingt sang-sues à l'épigastre et à leur chute, apposition sur les piqûres, d'une vessie de porc mi-emplie de lait tiède pendant trois à quatre heures, avec recommandation d'arrêter plus tard le sang, si besoin

était, au moyen d'un peu d'amadou; décoction d'orge et de racines de chiendent avec addition d'une forte pincée de fleurs de tilleul en infusion, édulcorée avec de l'oximel simple; et de trois en trois heures, deux onces d'eau de poulet à la laitue, navets, carotte, poireau et cerfeuil), l'après midi du même jour, allégement des symptômes précédens surtout de la douleur de tête qui est presque totalement dissipée, sueur plus prononcée, cependant nuit point trop reposée et encore un peu laborieuse.

Le 4, la sueur est plus abondante, mais sa marche est encore un peu irrégulière, certaines portions de la peau, surtout vers les parties supérieures en paraissent inondées, tandis que d'autres sont à peine moites, un léger sentiment d'oppression et comme de resserrement compressif vers la région épigastrique, persistent encore quoiqu'à un degré bien plus faible, les extrémités inférieures restent également un peu brisées, la tête est bien aussi un peu pesante et embarrassée, mais cette lourdeur est à peine percevable, les autres symptômes marchent à peu près comme la veille, depuis trois jours, constipation (lavement d'eau de son et pariétaire un peu huileuse et miélée, qui n'est rendu qu'en partie et n'apporte qu'un faible soulagement, tisanne et bouillon *ut suprà*, large épithème malvacé-papavéracé sur la région épigastrique.)

Le 5, intervalles de calme et de malaise pen-

dant la nuit, le malade, vers six heures du matin, se réveille avec un léger point douloureux rapporté à la partie inférieure du thorax (du côté gauche), mais point sensible par la pression, pas plus que par l'action de tousser ou moucher, apparition vers la tête, le col et les parties supérieures seulement, d'une multitude innombrable de pustules miliaires à base rosée, mais presque imperceptibles, diminution déjà sensible de la sueur, pouls plus mou et déprimé (quarante-deux à quarante-trois pulsations), urines pâles et assez abondantes, la gêne que ressent encore le malade lui paraît d'ailleurs très-supportable, du reste, l'état de constipation persiste (même tisanne, mais avec diminution des premiers ingrédiens , et addition de quelques pruneaux de reine-claude et d'un peu de chicorée sauvage, apposition pendant quatre heures sur le point douloureux d'un cataplasme à la farine de seigle et à celle de *synapi pour un tiers* , délayées au vinaigre tiède, mais sans qu'il en résulte d'amélioration notable, lavement à l'eau d'endive et de pruneaux où l'on a fondu une once et demie de beurre salé; il est suivi de deux évacuations de matières noirâtres et boulées qui décident bientôt après un bien être presqu'indicible et la totale disparition de la douleur obtuse ressentie vers la courbure du colon, quelques bouillons à la poule avec tiers de bœuf et une soupe mince, même tisane).

Le 6, la nuit a été excellente, l'éruption est générale et dans toute sa plénitude, il ne reste guère plus qu'une moiteur onctueuse, le brisement général fait place à un nouveau sentiment de force et de bien être qui charme le malade, déjà l'appétit plus prononcé dès la veille, commence à devenir importun, tout annonce un prompt rétablissement (tisane de chicorée sauvage rendue vineuse et bue froide à intervalles éloignés, ou bien eau rougie, légers consommés à la croûte, au vermicel, à la semoule, etc., le malade reste levé quatre heures en deux reprises).

Déjà le 7, la dessication et l'exfoliation des premiers boutons s'opère, la sueur a presque totalement disparu, le pouls se relève (cinquante-neuf à soixante pulsations), le lit n'est plus supporté qu'avec impatience, il faut des alimens plus consistans, j'en permets avec modération, la boisson ordinaire n'est plus que de l'eau rougie, la convalescence est irrévocablement décidée.

Neuvième Observation.

Marguerite-Elisabeth Bacheviliers (commune de Boran), âgée de vingt ans, d'une carnation ferme, d'une constitution robuste, et d'ailleurs point maladive, était depuis vingt-quatre ou trente-six heures sous l'influence du travail

menstruel, quand le 26 juillet, vers le soir, elle fut soudainement atteinte de la maladie, avec sentiment de brisement surtout des extrémités inférieures, légère céphalalgie, tendance très-prononcée à la sueur, etc., la nuit se passe avec un peu d'agitation et quelques rêvasseries insolites.

Le 27, observée vers dix heures du matin : face un peu plus colorée et animée qu'à l'état naturel, sclérotiques nettes et brillantes quoique humides, langue très-applatie et blanchâtre, pesanteur de tête et comme embarras cérébral, légère épigastralgie par intervalles, avec sentiment d'oppression très-supportable, diminution sensible ou même suppression absolue du flux menstruel, sueur peu développée, s'établissant par secousses et avec de légères horripilations ; peau d'une chaleur sub-mordicante, pouls un peu serré et contracté ; soixante-trois pulsations ; (dix-huit sang-sues à la vulve, tisane d'orge et bourrache avec addition d'une pincée de fleurs de coquelicot et de tilleul, édulcorée avec de la gelée de groseille, et par intervalles de trois à quatre heures, eau de veau à la laitue, oseille et cerfeuil).

Mais le 28, vers quatre heures du matin, sentiment d'étouffement imminent et d'oppression extrême, exaspération alarmante de tous les symptômes. On court chez moi, et vers les huit heures, je trouve la malade dans un malaise inexprimable, la tête est comme enchevillée et

dans une sorte d'ivresse avec augmentation de céphalalgie et une sensation de bourdonnement, la région épigastrique semble tendue et gonflée, sans toutefois que la pression en soit bien sensible à la malade, le sentiment de suffocation persiste mais à un degré plus supportable que lors du réveil, peau moite mais sueur encore inégale et peu abondante, avec une chaleur sèche sub-âcre, pouls encore un peu contracté, mais plus fréquent et développé, quatre-vingt-sept pulsations (vingt sang-sues à l'épigastre, et à leur chute, application, pendant quelques heures d'un cataplasme émollient et anti-spasmodique avec précaution de s'emparer du sang au besoin, tisane, *ut suprà*, avec addition de quelques feuilles vertes d'oranger).

Soit effet des moyens employés, soit le résultat de la période d'élévation solaire diurne, amélioration légère dans les symptômes, jusqu'à quatre heures de relevée.

Vers 5 heures, arrivé près de la malade que j'avais promis de revoir ce jour-là : nouvelle exacerbation plus redoutable encore que la première, je me hâte d'administrer deux grains de tartre stibié avec les précautions suggérées par l'état de spasme existant, et autres déjà indiquées, il en résulte l'émission de plus de quatre livres de matières mucoso-bilieuses et deux évacuations alvines modérées et de même nature ; dès-lors et presqu'aussitôt mieux être inexprima-

ble, éruption facile des boutons miliaires qui dès le milieu de ce jour avaient commencé à se produire et étaient disparus alternativement ; les autres symptômes propres à la suette gastrique miliaire se développent et marchent régulièrement jusqu'à l'époque ordinaire et *Marguerite*, le 6e jour, entre dans une convalescence qui ne s'est plus démentie et que j'ai cherché à consolider par un léger cathartique salin-acidule et l'emploi consécutif d'un peu de mixture aqueuse de gentiane et rhubarbe.

Dixième Observation.

J'en pourrais dire à peu près autant de la femme du vitrier de Boran qui présenta un état analogue et qui n'échappa à une situation presque désespérée qu'à l'aide de l'émétique donné vers le 5e jour. (Je n'avais osé l'administrer avant, en raison du travail menstruel qui décidé en même temps que la maladie, s'était montré un peu plus régulier et facile depuis l'application de 15 sang-sues vers le déclin du premier jour, bien que dès le lendemain et même quelques heures après cette application sur une femme d'ailleurs bilieuse et usée, la marche des symptômes eût paru et plus enrayée et plus languissante).

Onzième et dernière Observation.

Enfin, parmi une foule d'exemples pris des communes d'Ercuis, de Ronquerolles, de Champagne, de Beaumont, etc., je citerai celui de Jean-Louis Menessier, cultivateur à Boran, âgé de 28 ans, paraissant vivre sous la prédominance du système vasculaire sanguin, mais qui, malgré deux applications de sang-sues (la première de 30 et la seconde de 20 dans un intervalle de 18 heures au 2e jour de l'affection), ne parut réellement sauvé d'un état affligeant accompagné de suffocations extrêmes, etc., après un amendement trompeur de quelques heures, qu'à l'aide du deuto-tartrate antimonié de potasse, donné le 3e jour et au fort d'un travail éruptif irrégulier, d'abord à dose vomitive et soutenu ensuite à doses refractées, et sudorifiques, les deux jours suivans, mais placées avec une réserve accommodée à la marche de l'affection (1).

Je m'arrête ici, ces exemples me paraissant plus que suffisants pour justifier et étayer les principes que j'ai invoqués et les applications que j'en ai faites.

---

(1) Ces derniers faits surtout, assez importans et remarquables pour n'avoir pas été oubliés, sont à la connaissance entière du village de Boran où ils se sont passés, et dernièrement encore j'ai eu lieu de me convaincre que la mémoire n'en avait pas été perdue.

DÉPARTEMENT DE SEINE-ET-OISE.

COMMUNES.	POPULATION.	DATE D'INVASION sporadique.	EXPLOSION sous forme ÉPIDÉMIQUE.	EPOQUE DE CESSATION épidémique.	DISPARITION FINALE.	NOMBRE de MALADES.	COLONNE NÉCROLOGIQUE.
Asnières, etc.	1050	»	24 juillet.	17 août.	fin d'août.	39	»
Beaumont.	1991	22 juin.	19 juillet.	20 août.	27 août.	26	»
Bernes.	217	»	21 juillet.	»	16 août.	9	»
Bruyères.	281	1er juillet.	18 juillet.	»	3 juillet.	26	»
Champagne.	700	»	20 juillet.	»	10 août.	15	»
Luzarches.	1571	27 juillet.	»	»	4 août.	1	»
Noisy.	473	»	23 juillet.	»	du 15 au 20 août.	17	»
Persau.	308	»	22 juillet.	»	10 août.	11	»
Presles (seul).	578.	»	30 juillet.	»	27 août.	13	»
Ronquerolles.	311	»	29 juillet.	15 août.	26 août.	67	»
Saint-Martin-du-Tertre.	574	»	26 juillet.	10 août.	»	5	»
Viarmes.	1186	»	24 juillet.	12 août.	27 août.	33	»
TOTAL.	9240					262	

Nota. Je n'ai voulu donner ici qu'un aperçu de la statistique la plus saillante de l'épidémie. Aux lacunes que j'ai laissé subsister, on s'apercevra aisément que je n'ai pas regardé comme très-indispensable le complément absolu de ce tableau; outre qu'une exécution plus châtiée n'en eût probablement pas été facile par la difficulté ou même l'impossibilité de se procurer des renseignemens plus exacts.

TABLEAU INDICATEUR
DU MOUVEMENT GÉNÉRAL DE L'ÉPIDÉMIE.

DÉPARTEMENT DE L'OISE.

COMMUNES.	POPULATION.	DATE D'INVASION sporadique.	EXPLOSION sous forme ÉPIDÉMIQUE.	EPOQUE DE CESSATION épidémique.	DISPARITION FINALE.	NOMBRE de MALADES.	COLONNE NÉCROLOGIQUE.
Amblainville	778	»	23 juillet.	»	vers le 26 août.	57	4
Augy	475	»	20 juillet.	»	15 septembre.	38	»
Ansacq	308	»	25 juillet.	»	20 septembre.	10	1
Anserville	368	»	21 juillet.	»	10 septembre.	28	»
Balagny	544	»	15 juillet.	»	15 au 20 août.	100	»
Belle-Église	341	»	25 juillet.	»	20 août.	27	»
Blincourt	584	22 juin.	19 juillet.	»	28 septembre.	107	»
Boran	818	30 juin.	10 juillet.	»	21 octobre.	70	»
Bornel	555	»	26 juillet.	»	»	17	»
Bury	546	»	28 juillet.	»	20 août.	90	»
Cambronne	539	»	30 juillet.	»	15 septembre.	20	»
Cauvigny	1009	»	25 juillet.	»	28 septembre.	112	13 ou 14
Chambly	1246	12 juin.	20 juillet.	15 août.	fin de septembre.	183	»
Chantilly	1629	»	»	»	20 août.	18 ou 19	»
Cires-lez-Mello et Tillet	1603	»	du 20 au 25 juill.	15 août.	commenc. de septemb.	185	32
Cramoisy	250	»	23 juillet,	»	20 août.	32	3
Creil	1161	»	»	»	»	»	»
Crouy	376	3 juillet.	20 juillet.	14 septembre.	30 septembre.	»	2
Dieudonne	509	15 juin.	20 juillet.	8 août.	24 août.	55	5
Ercuis	640	12 juin.	10 juillet.	10 août.	29 septembre.	216	7
Fosseuse	191	»	23 juillet.	»	16 août.	9	»
Foulangue	198	»	25 juillet.	»	25 août.	»	1
Fresnoy	356	26 juin.	16 juillet.	2 septembre.	10 septembre.	46	2
Gouvieux	1229	3 juillet.	24 juillet.	16 août.	fin d'août.	150	»
Heilles	495	»	1er août.	»	2 septembre.	10	»
Hermès	756	»	»	»	»	»	»
La Morlaye	491	»	25 août.	20 août.	4 septembre.	31	»
Le Lys	46	»	26 août.	»	»	1	1
Maysel	123	»	24 juillet.	»	25 août.	11	»
Mesnil-Saint-Denis	491	1er juillet.	23 juillet.	20 août.	6 septembre.	154	4
Mouchy-le-Châtel	167	»	3 septembre.	»	14 septembre.	6	»
Montataire	882	»	21 juillet.	»	26 août.	78	»
Morangles	307	21 juin.	20 juillet.	24 août.	10 septembre.	56	»
Mouy	2099	»	26 juillet.	20 août.	avant le 1er septembre.	117	2
Neuilly-en-Thelle	966	»	29 juin.	25 août.	10 septembre.	280	5
Noailles	716	»	27 juillet.	»	14 septembre.	46	1 (le 8 sep.)
Ponchon	460	»	fin d'août.	»	14 septembre.	16	»
Précy	850	»	16 juillet.	26 août.	30 septembre.	140	»
Puiseux	399	»	19 juillet.	16 août.	30 août.	57	9
Rousseloy	135	»	25 juillet.	»	20 août.	6	2
Sainte-Geneviève	1020	»	26 juillet.	»	»	10	»
Saint-Leu	1100	9 juillet.	22 juillet.	17 août.	fin de septembre.	127	»
Saint-Maximin	710	»	24 juillet.	12 août.	20 août.	25	2
Meru	1754	»	»	»	»	»	»
Saint-Vaast	467	»	23 juillet.	»	1er septembre.	25	»
Tiverny	89	»	30 juillet.	»	2 septembre.	6	»
Villers-sous-Saint-Leu	275	»	23 juillet.	15 août.	27 septembre.	27	»
La Chapelle-Saint-Pierre, Ully-Saint-Georges et hameaux	1266	» »	3 juin. 20 mars.	30 juin. »	27 juillet. 29 août.	25	13
TOTAL	22317					2785	108

(*De l'Epidémie qui a régné, etc., in-8°, page 143.*)

SECTION VIII.

CHAPITRE PREMIER.

HISTORIQUE GÉNÉRAL.

C'EST d'abord au village dit *la Chapelle Saint-Pierre*, ou plutôt au hameau attenant de *Bois-Morel*, et presqu'immédiatement après ou même simultanément, à ceux de *Moulincourt* et de *Cavillon*, qui en sont distans le premier d'un quart de lieue, et le deuxième de demi-lieue au sud-est, qu'éclata vers les premiers jours de juin 1821 l'épidémie de *suette-gastrique éruptive* (1). Ces

(1) Cette maladie y régnait toutefois sporadiquement, à dater du 20 mars, jour où tomba malade le nommé Jean Lecointre (du Bois-Morel), qui y succomba huit jours après. Mais comme on n'avait alors aucune idée précise sur le caractère de cette affection, ce malade passa pour être mort d'une maladie pétéchiale qui fut désignée sous le nom vulgaire de *pourpre* et de *millet*. MM. les officiers de santé qui pratiquent dans ces environs. m'ont même assuré avoir rencontré, dès le commencement de l'hiver, quelques affections éruptives miliaires à marche à

lieux situés vers la partie la plus élevée du grand plateau compris entre la vallée centrale, qui de Cauvigny s'étend jusqu'à Précy, du nord-ouest au sud-est, et la branche de la grande vallée inférieure que j'ai nommée vallée de Chambly, et qui du village de *Noviller Sainte-Geneviève* se continue du nord au sud jusqu'à *Champagne*, passant par *Puiseux*, ne m'ont paru offrir aucune cause particulière d'insalubrité ; à moins qu'on ne se décide à considérer comme telle l'habitude (d'ailleurs presque générale à la cam-

---

la vérité plus lente, à forme moins distincte et précédées de sueurs moins prononcées, mais auxquelles la commémoration des symptômes ne leur permet pas d'assigner une autre cause ni une autre nature qu'à la suette épidémique. Quelques faits antérieurs de ma pratique me portent en effet à croire cette conjecture très-fondée. Je me bornerai à citer parmi eux celui du sieur Lécuyer, de la commune de Parmain, attenante à l'Ile-Adam, et qui, vers le commencement d'avril, fut atteint d'une sorte de suette chronique avec manifestation de quelques pustules non miliaires, et celui de la femme Viart, de *Boran*, qui, à la vérité durant l'épidémie, mais cinq semaines avant qu'elle ne se manifestât d'une manière générale sensible dans cette commune, présenta une vraie suette gastrique miliaire qui ne traîna en longueur et ne faillit à coûter la vie à cette malade, ainsi qu'on le verra plus bas, que parce qu'elle fut long-temps méconnue et mal dirigée.

pagne) où sont les habitans de ces hameaux d'entasser le fumier et toutes sortes d'immondices dans des fosses qu'ils pratiquent jusqu'au pied des portes et fenêtres de leurs maisons, dans lesquelles, pour surcroît d'infection et de saleté, ils font souvent habitation commune, et dans des espaces très-resserrés, avec tout ce qu'ils possèdent d'animaux!

Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'à l'époque et dans les lieux que je signale, qu'elle prit réellement une forme épidémique sensible. Dans l'espace d'une semaine, une population de moins de cinq cents âmes vit succomber treize individus sur vingt-deux atteints. Cette proportion de létalité véritablement effrayante y produisit bientôt une épouvante générale. Le laboureur consterné se hâte d'abandonner ces moissons que naguère il contemplait avec délices et qui maintenant sont converties en un champ de deuil! Le paisible habitant de ces hameaux fuit et s'arrache, quoiqu'à regret, à une terre qu'il croit devenue inhospitalière! Bientôt ces tristes lieux sont à moitié déserts (1)!

---

(1) Cet effroi, il faut avoir le courage de le proclamer, fut singulièrement accru par les imprudences (pour ne pas dire plus) d'un individu qu'on entendit, assure-t-on, dire publiquement à son épouse venant à lui : « Eloigne-toi, ma bonne amie, j'apporte un air empesté; tout le

Ce fut dans ces circonstances bien pénibles que l'inappréciable M. de Vérigny, magistrat

---

monde meurt à *La Chapelle*; dépose de l'eau et du *vinaigre des quatre voleurs* à une certaine distance de la maison, j'ai besoin de me désinfecter, etc. » Le même écrivait peu après à un pharmacien : « Envoyez-moi de suite tous les appareils désinfectans que vous pourrez mettre à ma disposition, tout ce que vous connaîtrez de plus propre à neutraliser des miasmes les plus subtils et les plus délétères; une maladie plus horrible et plus meurtrière que la peste vient d'éclater à La Chapelle, etc. » Sans doute son amour-propre lui dissimulait *encore cette fois* que ce fâcheux résultat fût dû bien moins au caractère d'une maladie dont il se faisait une aussi épouvantable idée, qu'au traitement incendiaire qu'il lui avait opposé..... Excitans de toute nature, tels que : infusions de mélisse, de fleurs de camomille et de sureau données très-chaudes, vin chaud sucré aromatisé à la cannelle, etc., bouteilles de grès à eau bouillante placées aux pieds, entre les cuisses, aux flancs, sous les aisselles, entassement de couvertures étouffantes, et jusqu'à matelas et lits de plumes tenus *à quatre* sur les malheureux patiens qui s'avisaient de ne pas suer assez abondamment, et à qui il était expressément recommandé de ne point faire de mouvement; et, pour comble, aiguillonnement des malades quand ils paraissaient se laisser aller à un sommeil irrésistible (question vraiment infernale qui en a évidemment jugulé deux ou trois en vingt-quatre heures!); qu'on ajoute à cela des portes et fenêtres strictement fermées, un feu considérable entretenu dans des espaces res-

qui veille sans relâche au bonheur de ses administrés, et dont les vertus pourraient si bien être

---

serrés et souvent unique habitation d'une foule d'individus, la recommandation expresse de ne point renouveler le linge, quelqu'imbibé qu'il fût d'une sueur infecte et pourrissante, etc., et on jugera si la médecine pouvait inventer des moyens plus propres à aggraver le mal; on aura une idée à peu près exacte des monstrueuses applications d'une thérapeutique dérivée peut-être de cet aphorisme si fameux et souvent si vrai : *Quo vergit humor, ibi ducendum*, mais qui, pris dans un sens trop explicite, peut entraîner à des conséquences si graves! Que dis-je, on y reconnaîtra palpablement les stupides et grossières combinaisons d'un art empoisonneur et assassin, substitué, par la plus déplorable profanation, à la science la plus appréciable et sans contredit la plus profonde! Et c'est à de pareilles mains qu'au dix-neuvième siècle on confie, *sans appel*, l'existence des hommes! Barbare institution des jurys médicaux, mille fois plus destructive que cette époque de sabre et de sang qui t'a enfantée, jusques à quand seras-tu encore tolérée dans un pays et une science où brillent tant de lumières? Jusques à quand serons-nous condamnés encore à gémir des fâcheuses lenteurs d'une commission formée dans le but le plus louable et le plus essentiellement réparateur, mais à laquelle, au lieu de cette organisation hiérarchique depuis si long-temps attendue, et que la science et l'humanité réclament à si hauts cris, nous ne devons, *depuis six ans*, qu'un *Codex medicamentarius* encore plein de

offertes en modèle à nos modernes philosophes, se hâta d'envoyer sur les lieux M. Dubout, médecin des épidémies, pour le département de l'Oise, praticien aussi modeste qu'éclairé, mais qui n'ayant pu, par la diminution déjà très-notable du nombre des malades (il n'en restait plus alors que cinq à six), avoir des données comparatives suffisantes pour déterminer le caractère de cette affection, et le traitement qui lui convenait, jugea, bien plus sur ce qu'on lui en rapportait, que par ce qu'il pouvait apercevoir lui-même, qu'elle devait être de nature inflammatoire, et proposa, si, contre l'apparence du moment, les circonstances redevenaient telles qu'elle fît de nouveaux progrès, de la combattre par la saignée générale et les anti-phlogistiques. C'était déjà un pas de fait contre la première méthode, puisqu'on excluait par là des couvertures exténuantes, qu'on rendait de l'air et de la propreté aux malades, qu'on bannissait tous excitans, etc.; mais malheureusement c'était encore dépasser le but, et les deux premières ap-

---

lacunes et d'imperfections, selon la judicieuse remarque de plusieurs savans? Ah! sans doute ils sont indignes d'un aussi saint mandat, ces hommes apathiques ou égoïstes qui répondent si mal à la confiance et aux vues si essentiellement paternelles du plus bienveillant des Monarques!

plications de saignées ayant été funestes, on fut tenté de n'y plus recourir.

Cependant la maladie, malgré les communications fréquentes qui n'avaient cessé d'exister avec les villages circonvoisins, semblait près de s'éteindre, et irrévocablement bornée à ces localités; on ne parlait déjà plus des désastres de La Chapelle, etc. que comme de ces calamités dont l'effroi ne laisse plus que des traces fugitives, lorsque, dans une rencontre fortuite, M. le juge de paix du canton de *Neuilly-en-Thelle*, où l'épidémie avait débuté (l'estimable M. de Lafargue qui remplit ses devoirs judiciaires avec une vigilance, un discernement et une impartialité qui lui ont acquis l'estime générale dans ces contrées), m'entretint de cette maladie sur laquelle je n'avais entendu faire jusque-là que des versions disparates. Je me souviens que sur ce qu'il m'en raconta, soit d'après le rapport fait par MM. les officiers de santé de son canton, soit par ce qu'il en avait recueilli d'ailleurs, je lui dis que je serais fort trompé, si, vu le caractère dominant que j'observais depuis quelques jours dans les affections régnantes, celle-ci n'avait pas une origine gastrique humorale bien prononcée; ou du moins ne présentait cet état comme condition compliquante bien importante à envisager dans son traitement (1)! Nous nous séparâmes après avoir

(1) Ce digne fonctionnaire a si peu perdu de vue lui-

pris l'engagement formel, si la maladie venait à éclater sur quelqu'autre point, de m'y transporter de suite, sur l'avis qui m'en serait donné. Nous étions loin d'imaginer qu'au moment même où nous en causions ainsi, l'épidémie envahissait le chef-lieu (Neuilly-en-Thelle)! Le lendemain au soir, 7 juin, je reçus une lettre de M. le juge de paix avec invitation pressante de me rendre dans cette commune atteinte seulement depuis la veille. Je ne pus y être que le 9 au matin, et je fus accompagné dans cette visite, de M. *Mignot*, ancien chirurgien de nos armées et pharmacien de l'école de Paris, fixé à Beaumont en cette dernière qualité, et qui cultive l'étude des sciences physiques et naturelles avec goût et distinction. A notre arrivée, l'obligeant M. *Lyons*, chirurgien du lieu, s'empressa de nous conduire chez ses malades, et nous vîmes aussi ceux que dirigeait M. *Bigot*, officier de santé au même endroit (bien que celui-ci se trouvât absent), parce que la plupart de ses malades ayant su ma présence à Neuilly, avaient désiré avoir mon avis sur leur situation. Si j'ai bonne mémoire,

---

même cette justesse d'un pronostic anticipé, que, dernièrement encore, il se plaisait à me la rappeler, au milieu d'une réunion nombreuse, en termes plus obligeans qu'elle ne méritait au fond, n'étant, comme je viens de le dire, que le résultat bien simple d'une induction commémorative.

nous vîmes huit ou neuf malades atteints de suette à Neuilly, et c'est tout ce qu'il y en avait à cette époque. Je ne tardai pas à me convaincre combien avait été fondée ma conjecture touchant le caractère de cette affection ; chez presque tous ces individus nous rencontrâmes, à côté des symptômes propres à la suette-éruptive, des signes plus ou moins manifestes de ce que jusqu'ici on avait désigné et connu sous le nom d'*embarras gastrique*. A la vérité, soit effet de l'abaissement de température qui redevint alors un peu plus dense et serrée, pendant quelques jours, soit résultat des moyens délayans qu'on venait de substituer si heureusement à ceux dont on avait fait une si pernicieuse application à La Chapelle (nouveaux moyens *retenus* avec raison de la méthode anti-phlogistique proposée d'abord par l'estimable M. Dubout); cet état me parut en général peu intense, et je me bornai à proposer le tartre-stibié pour un malade qui, à la suite de quelques nausées, venait d'éprouver un léger vomissement de matières de couleur porracée, suivi de quelque soulagement, mais à condition seulement que ces symptômes viendraient à persister (l'indication ne m'en paraissant pas actuellement très-pressante). Je conseillai l'application de quelques sang-sues, et d'embrocations émollientes sur la région épigastrique d'un petit garçon qui nous présenta de l'oppression, une coloration assez vive de la

face jointe à un peu d'accélération *vraie ou factice* dans le pouls ; avec recommandation d'employer une potion légèrement stibiée et édulcorée au sirop de racine brésilienne, si ces premiers moyens n'abattaient pas sensiblement les symptômes existans (1).

Vers la fin de cette visite nous joignîmes, un instant, M. *Bigot*, qui était rentré chez lui et revînmes chez M. *Lyons*, où ne tarda pas à venir nous trouver M. *Toussaint*, chirurgien à Ercuis. Ces praticiens qui tous avaient été témoins des désastres de La Chapelle, etc., convinrent unanimement que l'affection de Neuilly, quoiqu'en tout analogue à la première, quant au fond de symptômes, se montrait toutefois avec beaucoup moins de violence, (ce qui me paraissait devoir indubitablement dépendre des raisons que j'en ai données); enfin, après avoir brièvement disserté avec ces messieurs sur la nature de la maladie, d'après ce que j'avais aperçu de la lésion des fonctions chez les malades que je venais d'observer, je pris congé d'eux en les engageant à insister formellement sur l'emploi préparatoire de moyens délayans souvent rendus acidules et, au besoin, sur une méthode évacuative des premières voies à la tête de la-

(1) C'était des épidémiés de Neuilly le seul dont l'état pût faire naître quelque inquiétude.

quelle je plaçais l'émétique comme substance qui pouvait être éminemment salutaire et dans tous les cas incomparablement préférable aux moyens dont ils avaient fait l'essai et qui leur avaient si fâcheusement échoué (1), si les cir-

---

(1) J'ai déjà rendu compte des funestes effets de la méthode *toute de feu* qui fut d'abord employée ; la vérité, que je me suis proposée pour guide inséparable dans cette relation, veut que je signale les écarts contraires d'une méthode presque *toute de sang*.

Deux jours après ma visite à Neuilly, M. ***, médecin à Senlis, y fut envoyé par le sous-préfet de l'arrondissement, et j'appris qu'à peu d'intervalle de là on avait mis en vogue dans cette commune un procédé qu'on décorait du nom attrayant de *saignée préservative*, et que déjà le nombre des phlébotomisés s'élevait à trente ou quarante au moins par jour. Je soupçonne, sans oser l'affirmer, que ce médecin, que bientôt après, ainsi que j'aurai occasion de le dire, je vis pencher *beaucoup* en faveur des sang-sues et d'autres topiques dérivatifs, n'avait pas été étranger à la détermination de cette nouvelle méthode qui eut une trop frappante coïncidence avec son apparition à Neuilly, pour qu'il en soit autrement. (Ainsi une fatale destinée devait encore cette fois faire triompher l'erreur et dédaigner la vérité!) On avait en quelque sorte honteusement banni la saignée du traitement des malades, frappé qu'on avait été des déplorables résultats qu'elle y avait produits : par quelle inexplicable inconséquence pouvait-on croire que, placée prophylactiquement, elle

constances les conduisaient de nouveau à apercevoir des malades dans le cas de ceux qu'ils avaient d'abord observés.

La température continuant à se soutenir un peu déprimée et humide, pendant quelques semaines, la suette resta stationnaire et parut avoir concentré sa sphère d'action dans Neuilly, sans toutefois y prendre un accroissement bien notable, tandis qu'elle ne se montrait plus que de loin à loin sous forme sporadique dans ces malheureux hameaux où naguère elle portait la dévastation et l'effroi.

Si on en exempte un individu qui y fut atteint, à dater du 12 juin, ce ne fut guère qu'au commencement de juillet, c'est-à-dire après un mois environ d'une sorte d'incubation, qu'on la vit paraître à Ercuis point télégraphique déjà signalé et situé à une petite demi-lieue au nord-est de Neuilly, sur deux ou trois individus des

---

deviendrait un sûr moyen de préservation? Je m'étais élevé avec force contre l'*irrationnalité* d'une semblable conduite, et je ne tardai pas à savoir que son peu de succès sur la plupart de ceux à qui on en avait fait l'application (plusieurs étaient presque aussitôt tombés malades, ainsi qu'il était si facile de le prévoir), avait été un mobile encore plus puissant que mes représentations, pour la faire abandonner.

premières maisons du côté de cette dernière commune (1).

---

(1) A la même époque, elle se manifestait aussi dans la commune de Mesnil-Saint-Denis et dans celle de Bruyères, distante de plus de deux lieues sud de celle d'Ercuis, et déjà, le 1er de juillet, la femme de René Lechauguette, manouvrier (Honorine Dubut), celle de Jean Josse, charretier (Gustine Payan), et celle de Nicolas Dalberg, aussi charretier (Félicité Auchoix), s'y trouvaient épidémiées. Le 5 juillet, j'avais été appelé à voir cette dernière, chez laquelle se trouvait M. Bossion, officier de santé à Beaumont, et c'est là que j'expliquai mon opinion sur la nature de cette affection toute analogue à celle que j'avais remarquée à Neuilly, et sur les moyens curatifs les plus convenables à lui opposer. Je ne vis plus cette malade, qui mit un grand mois à se rétablir, et j'ai su depuis que le plan de traitement que j'avais arrêté n'avait pas été fidèlement suivi. Je l'avais même observée sporadiquement à Beaumont, à dater du 23 juin, sur deux des fils du sieur Martin, instituteur à Morangles, lesquels sont employés à la fabrique de passementerie de MM. Locré, frères, qui se trouve dans cette ville. Ils avaient été atteints le 22, lendemain de la *Fête-Dieu* qu'ils étaient allés passer dans leur famille, à la suite d'une marche précipitée par un jour chaud, pour se rendre de Morangles à Beaumont, et sans avoir eu communication avec aucun individu des communes affectées. M. Isambert, que déjà j'ai eu occasion de citer, m'a assuré l'avoir remarquée, à la date du 12 du même mois, sur un individu de sa commune (*Chambly*); nul doute que des

Mais ce fut seulement vers le milieu de ce mois qu'elle prit dans cette commune un accroissement très-rapide et un caractère véritablement alarmant ; en deux jours, (du 14 au 16) sept individus venaient d'y succomber, quand dans la nuit de ce dernier jour, je reçus du digne maire d'Ercuis (M. Jean-Baptiste Varé), et du chirurgien du lieu, l'excellent M. Toussaint, plein de dévouement à son état et d'attachement pour ses malades, une lettre touchante dans laquelle ils me suppliaient d'accourir à leur secours. Je me rendis près d'eux le 17 au jour. A mon arrivée je me joignis à M. Toussaint et nous commençâmes la visite des malades qui nous occupa toute la matinée sans désemparer. Le huitième au moins d'une population de 640 âmes était alité. La majeure partie de ce qui restait d'à peu-près valide semblait étonnée d'avoir résisté jusque-là. Le découragement, le plus sinistre effroi, le désespoir étaient peints sur tous les visages et semblaient étendre à l'envi leur tyrannique et oppressive domination. Vingt malades au moins offrant au plus hant degré les symptômes de la surcharge grastrique propre à

---

recherches exactes, si elles étaient nécessaires, ne conduisissent à découvrir dans plusieurs autres communes des traces de son existence sporadique, à une époque peut-être même de beaucoup antérieure.

la suette intense, avec oppression et sentiment de suffocation plus ou moins imminente, étaient de l'aveu de M. Toussaint lui-même, dans la situation de ceux qu'il avait vu périr les deux jours précédents, et lui paraissaient voués à une mort certaine! (Cette proportion cessera d'étonner pour peu qu'on veuille se reporter aux circonstances d'abattement moral dont j'ai parlé et au développement subit de température qui venait d'avoir lieu sur un sol d'ailleurs aride et calcaire ou siliceux).

Quelque déchirante que pût être pour un cœur sensible la contemplation d'un spectacle aussi touchant, et quelque délicate que fût d'ailleurs pour ma réputation, je le sentais, la responsabilité que j'assumais sur moi, il fallait une détermination décisive et j'osai la prendre ; j'osai promettre un moyen prompt de rétablissement (1)! Ce moyen, on l'a deviné, c'était le

---

(1) M. Toussaint ayant tenté infructueusement deux saignées sur un des malades décédés l'avant-veille, et bon nombre de sang-sues sur un autre avec aussi peu de succès, c'était un nouveau trait de lumière et un puissant appui en faveur de ma méthode. Il n'avait pas oublié que, dans ma visite à Neuilly, j'avais préconisé l'émétique comme pouvant devenir merveilleusement applicable à la circonstance; mais les avis étaient si partagés, à cette époque, et l'opinion de cette contrée tellement en faveur

deuto-tartrate. Il fut donné sur-le-champ à dix-neuf des malades précités, et l'application n'en fut ajournée chez le vingtième qu'en raison d'un état de sécheresse et d'éréthisme avec pyrexie, qui me parut dû au dérangement actuel de l'élaboration menstruelle, et contre lequel je proposai l'application préalable de quinze sang-sues. Chez tous, l'effet en surpassa mon attente, et sembla, par un prodige presqu'inouï, remplir surabondamment une promesse qui d'abord m'avait paru moralement indispensable, mais qui, par la réflexion, n'avait pas laissé de me causer une secrète inquiétude. Il y en eut tels d'entr'eux (parmi lesquels ma mémoire me retrace les noms du sieur *Verdelet*, fabricant de jarretières, *Serein*, charron, et *Louis Balagny*, maître d'école), qui allèrent jusqu'à vomir, dix et même douze livres de matières-mucoso-bilieuses, jaunâtres ou porracées et amères, suivies d'un inexplicable soulagement, quoique depuis la veille ou le commencement de leur maladie, ils n'eussent guère, tout calculé, ingéré plus de deux à quatre livres de liquides. Nous rentrâmes pour prendre quelques alimens, et goûter un peu de repos. Mais avant mon départ,

---

des saignées, que la crainte d'un insuccès, qui pourrait lui porter atteinte, l'avait empêché de recourir à ce précieux secours!

je voulus revoir ceux de ces malades qui m'avaient paru le plus affectés, et j'eus la satisfaction de recueillir de leur bouche l'expression de la plus vive gratitude, et de les quitter tous dans la situation la plus rassurante. Quelle plus douce récompense pouvais-je ambitionner! Village d'Ercuis, j'en appelle à tes souvenirs, tes habitans n'auront pu sans doute oublier que depuis cette journée qui me fit éprouver les émotions les plus douces, que puisse goûter celui qu'enflamme l'amour de ses semblables, le calme et la sécurité rentrèrent sous tes paisibles demeures (1)!

Encore peu d'instans et l'explosion épidémique allait s'opérer presque simultanément dans la plupart des villages du grand théâtre qu'elle

---

(1) Depuis ce moment, en effet, la suette ne fit plus de victimes à Ercuis, quoique, par suite d'une sorte d'entraînement irrésistible à des idées d'irritation qui dominèrent alors quelque temps et subjuguèrent quelques esprits, il y eût été procédé à quelques applications abusives de sang-sues. Pourra-t-on croire, par exemple, qu'un malheureux patient en supporta successivement 440, et qu'il n'y succomba point? Toutefois, je sais pertinemment que l'exemple frappant que j'avais donné le 17 juillet ne fut plus perdu pour M. Toussaint, et que, de son propre aveu, il est pleinement convaincu que, depuis, il a dû au *tartre stibié* la conservation de plus de quarante de ses malades.

devait envahir. C'est ainsi que du 20 au 24 juillet la suette, après s'être, comme je l'ai dit, montrée sporadiquement et à des époques plus variables dans la plupart des communes, éclatait à peu près en même temps, ainsi que je m'en suis positivement assuré, dans toutes les directions (à moins qu'on n'en excepte quelques communes vers le nord), même de l'autre côté de l'*Oise* qu'on avait un moment considérée comme une espèce de barrière insurmontable (1), bien différente en

---

(1) C'est ainsi qu'entre *Bruyères* et *Noisy*, c'est-à-dire à séparation de quart de lieue, on avait remarqué trois semaines de distance pour la manifestation de l'épidémie, sans prendre garde que cette première commune, très-*sablonneuse*, fut bien plus précoce que la plupart de celles qui l'environnent, et que la même différence existait par exemple entre elle et *Bernes*, commune qui en est la plus rapprochée vers la même *rive*, mais dont le terrain est bien plus humide. La ventilation rafraîchissante de cette rivière, jointe à l'adossement nord-ouest du coteau sud-est, le long duquel elle serpente, a bien pu coopérer un peu à mitiger le caractère gastrique humoral de la suette dans les communes qui ont joui ou de ce voisinage, ou de cette exposition, mais voilà tout, et la cause principale de la non mortalité remarquée dans ces communes, a tenu bien plus, sans aucun doute, à la méthode délayante acidule et évacuative qu'on y a partout employée. Je n'en excepte même point Précy et Saint-Leu où, *par suite de l'influence médicale relatée plus haut*,

cela de la marche graduelle et régulière qu'elle avait paru observer au commencement ; car elle s'était d'abord si rigoureusement dirigée vers l'est, que le village de *Noviller Sainte-Geneviève*, situé à une petite demi-lieue ouest de La Chapelle, et le hameau de *Richemont*, à peu près à la même distance au sud, furent complètement épargnés (ce qui tient assez probablement à la raison de délimitation générale que j'ai indiquée, ces points se trouvant par-delà deux petites ramifications de la gorge ou vallée de Dieudonne et Puiseux, interposées entre eux et La Chapelle).

De toutes les communes alors envahies, Cires, Puiseux, Dieudonne et Menil-Saint-Denis, étaient plus spécialement réservées à payer un plus sinistre tribut, non à la nature de la maladie, comme quelques-uns se sont efforcés de l'insinuer, mais bien aux écarts d'une *méthode hirudinaire* excessive, qui, pour n'être plus anti-phlogistique *per largiora vasa*, n'en était pas moins accablante : car il est bien digne de remarque qu'à une ou deux exceptions près encore *très-accidentelles*, on n'a compté de décès que là où cette fâcheuse méthode a exclusivement prévalu.

La malheureuse Cires va spécialement fixer mon attention ; l'exemple de la plus maltraitée

---

les saignées furent bien quelquefois assez largement pratiquées, mais où je ne puis douter que dans les cas graves on n'ait toujours recouru au correctif par excellence !

devant *à fortiori* faire juger des autres. C'est le 20 juillet que fut réellement atteinte de l'épidémie, cette commune distante d'une lieue et demie nord-est d'Ercuis, et située dans une portion enfoncée et humide, évasée en demi-lune et en regard au sud-est, d'une petite vallée percée du nord au sud ; à cette époque il y avait réellement deux ou trois malades ; ainsi c'est à tort qu'on a avancé qu'elle y avait été importée de Neuilly en Thelle et d'Ercuis, le 22, jour de la foire de Mello. Sans doute, cette circonstance, par l'air anoxygéné qui, comme on le sait, résulte du rassemblement d'un grand nombre d'individus, et d'ailleurs, par des excès de régime de tout genre auxquels donnent ordinairement lieu de semblables réunions, n'a pas été tout-à-fait étrangère à la propagation de l'épidémie ; mais c'est là, on n'en saurait douter, la seule manière dont elle y ait contribué. J'en donnerai la preuve irréfragable en parlant du hameau de *Tillet*. Quoi qu'il en soit, à dater du lendemain de la foire, le nombre des malades commença à s'accroître en effet prodigieusement dans Cires, avec ces incidens remarquables et qui viennent si bien à l'appui de mes idées sur la nature de cette épidémie, que Mello qui n'est séparé de cette commune que par deux ou trois petites branches pratiquées à la rivière *Therain*, pour des moulins et autres usines, mais qui se trouve du côté opposé de la gorge en regard au N.-O. et sur un sol un peu plus

sec, élevé et *tenu d'ailleurs beaucoup plus proprement*, ne commença à payer son tribut que deux, trois ou même quatre jours plus tard; que, proportion gardée, le nombre de malades y fut bien moindre, l'affection peut-être moins intense et la mortalité infiniment moins prononcée, puisqu'il n'y succomba qu'un individu. Ces résultats, tout à l'avantage de Mello, dûrent aussi tenir en partie à ce que la première méthode curative, d'abord employée à Cires et qui y avait déjà laissé des traces si fâcheuses de plus d'un genre, put, comme on va le voir, être mieux appréciée, quand la maladie commença à s'y développer.

Le 28 juillet, M. Dutilly, maire de Mello, dont il ne m'appartient pas, par suite des liens de famille qui nous unissent, de caractériser le zèle désintéressé et l'infatigable dévouement dans ces pénibles circonstances, m'écrivit une lettre par laquelle il me donnait avis que M. le préfet de l'Oise se rendait le lendemain au matin dans sa commune, accompagné de messieurs les médecins des épidémies du département, et me priait, sachant que j'avais été à portée de beaucoup observer la maladie régnante, de vouloir bien me réunir à ces messieurs, persuadé qu'il était d'avance que l'ardente philantropie du premier magistrat de son département ne pourrait qu'applaudir à une invitation pour laquelle il osait prendre l'initiative. Quand je reçus cette lettre, on venait de m'en apporter une autre de la part d'un de ces hommes aussi bienfaisans que modestes, pour

lesquels on sent de prime abord une irrésistible estime (du digne maire de Puiseux), tendante à me prier également de vouloir bien me transporter le lendemain au matin dans sa commune où l'on remarquait déjà quinze malades et deux ou trois décès, et où l'estimable M. Dubout désirait se rencontrer avec moi. Mais comprenant bien, par la lettre de mon beau-frère, qu'il serait impossible à ce médecin qui avait dû suivre M. de Verigny, de se trouver au rendez-vous de Puiseux le jour indiqué par M. Collinet, l'engagement de Mello me parut plus sûr, et je m'y transportai le 29 de grand matin.

En effet, ces messieurs de Beauvais étaient déjà rendus dès la veille au soir, et M. Tavernier, médecin à Senlis, ainsi que le docteur Mabille de Mouy ne tardèrent pas à arriver. Le premier magistrat de l'Oise ayant passé la nuit dans sa terre de *Balagny*, nous nous réunîmes un instant avant son arrivée, chez l'estimable M. Lebœuf (dont la maison, aux temps de calamité, ne cessa également d'être ouverte à tous genres de secours!) où se trouvait notre doyen d'âge et président de la commission, M. le docteur Dubout. Ce sage médecin qui avait déjà visité quelques malades la veille et la matinée du 29, désira, en attendant mieux, connaître l'opinion de chacun de nous, touchant la nature de la maladie régnante; il espérait que de leur comparaison et juste appréciation, pourraient du moins résulter quelques jalons propres à indiquer la route la

plus directe pour arriver à la détermination d'un traitement approprié. Cependant il advint dans cette rencontre ce qui n'arrive que trop souvent dans ces sortes de conflits, je n'ose dire académiques, où l'ambition de se faire remarquer par quelque trait plus ou moins saillant mais accessoire, fait quelquefois perdre de vue l'objet principal; on disserta sans discuter nettement et sans bien s'entendre; on divagua. Tel distingua deux formes bien tranchées, la *bénigne* et la *maligne*; tel autre hasarda la dénomination de *pernicieuse;* on agita la question de la *contagion* à laquelle, sur des données extrêmement vagues, l'un d'entre nous parut croire fermement; la plupart ne virent dans l'épidémie qu'une *inflammation* ou *irritation* aiguë avec tendance flagrante à des mouvemens congestionnaires vers la poitrine, la tête, etc.; seul (1), j'osai soutenir (sans toutefois contester

---

(1) Je dis seul, car j'ignorais complètement alors que M. Dubout eût en sa possession une lettre du *docteur Baudon*, de Mouy, qu'il voulut bien me communiquer plus tard, et dans laquelle ce médecin, qui n'avait pu se rendre à notre séance, transmettait à la commission l'exposé-résumé d'un traitement opposé avec un plein succès sur près de quatre-vingts malades vus à Balagny, Cauvigny, Mouy, etc.; il s'agissait d'une méthode évacuante en tout conforme à la mienne. J'ignore si la journée d'Ercuis la lui avait suggérée : ce qui importe, c'est que comme moi, il en avait obtenu des résultats constamment satisfaisans.

la détermination accidentellement possible de ces mouvemens par fluxion sympathique ou par impressionnabilité organique acquise), que la maladie reconnaissait évidemment à Cires-lez-Mello comme ailleurs (1), un état de surcharge humorale atonique des premières voies, sinòn comme cause essentielle, du moins comme circonstance concomittante et presque toujours la plus aggravante, et j'opposai surtout mes succès d'Ercuis !..... Mais M. le préfet venait de descendre chez le maire de Mello, et nous sortîmes (quelques croyances étant déjà un peu ébranlées, quoique point encore persuadées) pour présenter nos devoirs à l'autorité supérieure départementale, et de là, nous rendre de suite auprès des malades, avec la louable intention de ne chercher que la vérité et d'abjurer franchement l'erreur quand elle serait aperçue.

Enfin, brûlant du désir de contribuer par de nouvelles recherches à être utiles à nos semblables, et plus heureux du moins que des combattans d'un autre genre, nous volâmes au champ de deuil; l'arène n'était malheureusement que trop vaste, et nos forces pouvaient s'y essayer

---

(1) J'avais vu en arrivant deux ou trois malades de Mello, vers le début, et sur lesquels on n'avait pas encore eu le temps de faire des applications propres à dénaturer l'affection ; ils m'avaient paru en tout analogues à ceux que j'avais observés dans plusieurs autres communes.

en sens bien différens; cent trente ou quarante individus, c'est-à-dire le huitième environ de la population, étaient aux prises avec l'épidémie, et déjà le crèpe funèbre flottait sur plusieurs habitations! Nous procédâmes d'abord à l'autopsie d'une jeune femme morte la veille, et qui, si j'ai bonne mémoire, était la onzième victime dont Cires avait à déplorer la perte (1)!

Je ne peindrai pas l'état moral des habitans de Cires-lez-Mello. Qu'on se rappelle ce que j'ai dit d'Ercuis, on en aura une idée à peu près exacte! Pendant près de sept heures et par une journée singulièrement brisante et étouffante, nous visitâmes tous ces malades dans cent directions différentes, car tout était alors envahi, avec cette différence que la suette pesait bien plus généralement sur Cires, et notamment sur le quartier adossé à la demi-lune en regard au sud-est, où il était rare de rencontrer une maison qui n'offrît un, deux ou trois épidémiés.

Une section, même étendue, me suffirait à peine, si je voulais rendre compte de tout ce que nous offrit de remarques à faire ce grand nombre de malades! Mais en résumant les traits principaux, je dirai, sans craindre d'être démenti par ceux de mes confrères présens à cette visite, et qui voudront être de bonne foi, 1° que nous remarquâmes chez presque tous une

---

(1) Je donnerai plus bas la relation de cette ouverture.

uniformité de symptômes et de marche tellement saillante, que notre estimable confrère le docteur *Colson*, médecin en chef de l'hospice de Beauvais, dans un mouvement d'admiration dont la vérité me frappa, s'écria que l'histoire de la médecine ne pouvait retracer l'image d'une épidémie qui se fût montrée sous un dehors plus franc; 2° que sur ce nombre, nous n'en vîmes presque pas un sur lequel il n'eût été fait depuis une jusqu'à cinq et six applications de sang-sues, en nombre de vingt à trente à la fois; 3° que nous constatâmes bien démonstrativement que sur les neuf-dixièmes au moins (pour ne pas dire les dix-neuf-vingtièmes) ces applications avaient été intempestives et conséquemment aggravantes; 4° que nous fûmes à même de nous convaincre par le propre aveu des malades, que tous ceux qui avaient été évacués humoralement, soit par l'effet de l'art, soit spontanément, avaient constamment éprouvé un soulagement plus réel et durable par le vomissement que par les déplétions sanguines; 5° que nous ne rencontrâmes la langue un peu rouge et sèche, et le pouls un peu accéléré, que chez deux malades qui avaient été torturés par plusieurs *applications hirudinaires*, par des sinapismes et des vésicatoires aux extrémités ou ailleurs, par des couvertures accablantes, etc., et dont l'un d'eux encore était affecté d'un catarrhe intestinal chronique bien antérieurement à l'épidémie; 6° que nous ne vîmes

ni délire, ni hémorrhagies spontanés, et par conséquent, ni congestions cérébrales, ni pulmonaires, accidens qui, si on les avait déjà observés, ne pouvaient être imputés qu'à un traitement incendiaire ou bien au trouble imprimé à la masse circulatoire par des émissions sanguines disproportionnées, ainsi que j'eus occasion de le constater plus tard avec mes judicieux camarades, les docteurs Bally et François, sur le nommé Pierre Chéron, de la commune de Ronquérolles; 7° que moins habiles ou perspicaces que d'autres, nous ne pûmes réellement apercevoir ni gastrites, ni hépatites, ni entérites, ni cystites, etc.; 8° en un mot, qu'aux vices près d'un traitement mi-anti-irritatif et incendiaire, combinaison monstrueuse et déplorable de tous les écarts dans lesquels on s'était d'abord laissé entraîner, nous reconnûmes la même maladie que la plupart de nous avaient observée dans les autres communes, c'est-à-dire, la suette gastrique éruptive, apyrétique et atonique, et certainement curable à Cires comme ailleurs, si la vraie méthode qu'elle requérait, y eût été mise en usage!

L'ordre de date que je me suis prescrit dans l'énumération et l'enchaînement des faits exige que je signale ici linéairement l'infortuné hameau de *Tillet* qui se rattache spirituellement et civilement à la commune de Cires, quoiqu'il en soit distant de trois quarts de lieue au sud-

ouest, sur un plateau assez élevé, un peu incliné vers le nord et boisé vers le sud-ouest. Depuis la veille seulement, c'est-à-dire, une grande semaine après Cires (quoique les habitans des villages épidémiés eussent de nécessité dû le traverser pour se rendre à la foire de Mello, aller et retour), la suette venait de s'y manifester. Pendant notre visite à Cires, on était accouru réclamer un prompt secours, pour quelques malades en danger pressant, de l'un de nous déjà connu dans ces environs par des tournées d'inspection qu'il y avait faites. Nous sûmes bientôt après, en effet, par notre confrère, que deux femmes dont l'une était, je crois, celle de l'adjoint, s'y trouvaient dans une situation d'oppression extrêmement grave et alarmante, contre laquelle, selon sa marche précédente, il avait jugé à propos, d'opposer force sang-sues, rubéfians, vésicans, etc.; mais ce qu'on eut aussi occasion d'apprendre à peu de jours de là, c'est que ce malheureux hameau qui, proportion gardée, et malgré les chances de salubrité les plus probables, devait être le point le plus dévasté de tous ceux que l'épidémie avait atteints ou devait envahir, avait non-seulement eu le regret de perdre ces deux malades, mais que cinq autres femmes y avaient aussi succombé en quatre ou cinq jours; ce qui sur une population de 150 à 155 individus, et dix-huit ou vingt malades, faisait une horrible et encore inouïe létalité!

Avant de terminer la relation de cette journée, je ne puis passer sous silence un incident assez remarquable pour être rapporté : nous achevions notre visite, quand survint le docteur Aran, de Chantilly, praticien qui jouit dans ces contrées d'une réputation justement acquise ; il venait voir quelques épidémiés de Cires, qui lui avaient accordé leur confiance et chez lesquels nous n'avions pas encore été conduits, peut-être parce qu'ils n'étaient ni sous la direction du docteur Mabille, ni sous celle de M. Legrand, officier de santé du lieu, et qui était aussi réuni à nous. Quoi qu'il en soit, M. Aran nous pria de venir voir ses malades, pour établir un point de comparaison avec ceux que nous venions d'observer ; nous nous y transportâmes avec lui, et l'on doit cet hommage à la vérité, que de tous les malades de Cires, c'étaient ceux que nous trouvâmes dans la meilleure disposition (ainsi que le docteur Dubout se plut à le reconnaître hautement) ; deux surtout, dont l'un avait pris l'émétique la veille et l'autre le jour même, après avoir éprouvé de l'oppression dont cet excellent moyen les avait presque subitement débarrassés, selon leur propre aveu ; car nous apprîmes chez ces malades ce que M. Aran n'avait voulu nous dire qu'après les avoir questionnés, que c'était le grand moyen de salut dont il s'était jusque-là servi avec un succès éclatant, et non démenti sur bon nombre de malades de *Saint-Leu*, *Cra-*

moisy, *Saint-Vast*, *Saint-Maximin*, etc., et qu'en un mot, il faisait usage d'une méthode parfaitement analogue à celle que, bien avant, j'avais proposée à Neuilly, Ercuis, Boran, etc., sans toutefois que nous nous fussions communiqué nos idées à cet égard (1).

Ainsi, au lieu de me trouver seul du côté de la méthode délayante-acidule et évacuante-humorale, comme d'abord je l'avais craint, je venais d'acquérir dans M. Aran un nouveau renfort; que dis-je, presque tout ce que nous avions vu de malades, quoique défigurés en grande partie par un traitement irrationnel, déposait encore hautement en faveur de cette méthode! Cette journée donc, au lieu d'être perdue (comme l'ont avancé beaucoup trop légèrement deux jeunes praticiens, à qui l'on pardonne difficilement d'ailleurs d'avoir exhalé des plaintes peu fondées et beaucoup trop amères, ainsi qu'une

---

(1) Un de ces émétisés passa, à la vérité, pour avoir succombé depuis; et le parti belligérant (qu'on me pardonne cette dénomination) ne manqua pas d'en tirer des conséquences défavorables à la méthode évacuante. Ce fait, fût-il aussi exact qu'on s'est plu à le raconter, ne prouverait autre chose, selon moi, sinon, qu'il y aura eu quelque écart de régime de la part du malade, ou quelque imprudence commise à son égard, ou bien que quelque évacuation rendue de nouveau nécessaire, et dont M. Aran n'aura pas été à portée de surveiller la nécessité, aura été omise,

critique dans laquelle ont été méconnues, il faut l'avouer, ces règles de bienséance et cette abnégation de soi-même, qu'on devrait toujours retrouver chez des hommes qui, par état, se doivent tout entiers à l'humanité), fut au contraire féconde en découvertes précieuses; et si elle ne fut pas décisive pour l'irrévocable fixation du véritable traitement et pour la préférence à donner à la méthode évacuante, elle en fit du moins sentir l'importance beaucoup mieux qu'on ne l'avait comprise jusqu'alors, et contribua puissamment ainsi à faire désormais adopter dans ces tristes contrées une conduite bien plus sage et parconséquent moins meurtrière! Il eût été plus vrai de reconnaître que la plupart de nous ayant encore à voir ses malades particuliers, nous fûmes contraints de nous séparer, sans avoir rien statué de fixe; tâche qui d'ailleurs ne devait plus regarder que ces messieurs préposés à l'inspection de l'épidémie.

Me trouvant déjà trop à l'écart de quelques communes qui m'accordaient leur confiance, j'eus le regret d'être contraint de les négliger un peu ce jour-là, quoique je les eusse parcourues la veille, (car dans ces pénibles conjonctures on aurait voulu pouvoir être partout et à tous instans!) et je ne pus voir, à mon retour, que mes épidémiés de Boran, qui, à la vérité, étaient encore en assez grand nombre, pour ne me permettre d'être chez moi qu'à 11 heures du soir.

A ma rentrée à Beaumont, une lettre de M. Martin, sous-préfet de l'Arrondissement de Pontoise, dont cette ville fait partie, magistrat bien digne assurément de l'honorable mandat qui lui est confié, m'invitait à me transporter de suite à Asnières, Luzarches, etc., communes où il venait d'apprendre que l'épidémie avait pénétré, pour en constater l'état sanitaire et lui en faire au plus tôt connaître la situation.

Je consacrai les journées des 30 et 31 juillet partie à voir mes malades et partie à parcourir non-seulement les communes désignées dans la lettre de M. le sous-préfet, mais encore toutes celles de l'arrondissement où je savais que la maladie avait éclaté épidémiquement à dater du 22 au 24 juillet, pour la plupart du moins, telles que *Noisy*, *Asnières* (compris *Royaumont* et *Baillon*), *Viarmes*, *Luzarches*, *Bruyères*, *Bernes*, *Persan* et *Champagne*. Seulement, je ne trouvai à *Luzarches* de véritablement atteinte de la suette que la femme Boucher, aubergiste, que j'avais déjà été mandé à voir le 28 (1).

---

(1) Il y a par rappport à cette malade ces remarques à faire, bien importantes contre toute idée de *propagation par contact*, c'est que 1° elle fut atteinte sans aucune espèce de communication avec gens des pays infectés; et 2° que son affection ne s'étendit par suite à aucun habitant du lieu.

Ainsi c'est bien à tort et par suite d'une espèce de terreur panique, qu'on avait fait éclater pour cette commune un long cri d'alarme jusqu'aux portes de la sous-préfecture.

Toutes ces communes ainsi que celle de Beaumont qui, (malgré l'afféterie et le ton d'importance pris à son égard, comme on a pu le voir, par quelqu'un qui dans cette occasion, perdit de vue, *sans doute involontairement,* que l'intérêt général doit marcher avant toute considération privée), ne comptait alors que cinq ou six malades et n'en posséda au plus que vingt-cinq à trente durant le cours entier de l'épidémie, firent le sujet d'un rapport très-circonstancié que j'eus l'honneur de transmettre à M. le sous-préfet, en date du 1er août. Je ne pus que deux jours après me rendre à *Ronquerolles*, commune du sud-ouest qui possédait déjà huit ou neuf malades et qui fut celle de Seine-et-Oise, qui, proportion gardée, en devait présenter le plus grand nombre, (puisque le quart environ de la population y fut atteint), et peut-être les plus graves, à moins qu'on n'en excepte celle de Bruyères où plusieurs malades tels que la femme Derberg, la veuve Augustin Gauthier, la femme Léchauguette, etc., furent des mois entiers à se rétablir, ainsi qu'il conste d'un compte rendu par le maire de la commune et que j'ai sous les yeux, résultat qui, pour le dire

en passant, pourrait bien aussi avoir dépendu d'un traitement mal dirigé.

La commune de Presles avait aussi alors deux ou trois malades et en offrit plus tard huit ou dix de peu d'importance que je ne vis pas. Si donc je fais mention de cette dernière, c'est qu'il y a deux choses assez remarquables à son occasion; la *première*, que quoique paraissant située derrière la colline sud dont j'ai parlé, elle ne fait pourtant pas, comme on serait d'abord tenté de le croire, exception à la règle de délimitation que l'épidémie a réellement paru observer, puisqu'elle se trouve à peu près au niveau du foyer épidémique et communique avec lui, au moyen d'un petit vallon dit les *marais de Prérolles* en regard avec la commune de Champagne; et la *deuxième*, que les communes de Courcelles et Nointel qui en sont très-rapprochées ainsi que de Beaumont et à peu près sur le même plan, quoiqu'un peu plus élevé, ont été totalement préservées, de l'épidémie; espèce d'exception unique peut-être dans tout le plateau, et qui au surplus ne me paraît guère de nature à beaucoup infirmer la justesse d'une remarque que j'ai généralement constatée. Cela n'a-t-il pas pu dépendre de ce que ces dernières communes adossées à la forêt de *Carnelle* se trouvent à l'abri du sud?

Cependant, l'épidémie est à son apogée! et

tandis qu'elle ne règne plus que sporadiquement aux lieux de sa première explosion, tout le reste du foyer est soumis à son empire despotique! A Puiseux, à Dieudonne, au Mesnil-Saint-Denis, etc., partout où a pénétré et domine la *sanglante méthode*, partout l'épouvante et le deuil pénètrent avec elle, tandis que le calme et la santé renaissent partout où la méthode contraire fait sentir sa salutaire et douce influence!.... Mais c'est sur la malheureuse Cires qu'elle a surtout résolu d'exercer ses fureurs! C'est là que chaque jour elle fait déplorer quelque perte nouvelle et semble désormais ne vouloir plus imposer de bornes à sa dévastation! Que dis-je, et n'est-ce pas plutôt aux funestes écarts du traitement d'abord employé, à la terreur inspirée par des décès violents et précipités, à l'affliction résultante de quelque perte chérie, que sont chaque jour immolées ces victimes nouvelles? Ce fut dans ces instans d'angoisse et de détresse qu'arrivèrent enfin à Cires-lez-Mello, le 4 août au soir, avec MM. de Vérigny et les inspecteurs précités des épidémies du département, des médecins promis depuis plusieurs jours par le Gouvernement. C'étaient, 1° le célèbre Pariset à qui était réservée la nouvelle gloire de figurer bientôt après sur un théâtre bien autrement imposant et redoutable, d'être l'un des chefs intrépides de cette philantropique et désirable expédition dont le sublime dévouement allait être

gravé en caractères indélébiles au temple de mémoire! 2° le docteur Mazet qui, moins heureux, mais philantrope non moins ardent, devait, hélas! dans cette périlleuse expédition, succomber victime d'un zèle infatigable et si digne d'un meilleur sort! 3° le docteur Rayer, sujet fort distingué et capable à tous égards de répondre à l'honorable tâche qui allait lui être confiée de faire connaître cette épidémie. Ils furent accueillis comme des libérateurs. Qu'on se représente la joie ressentie par l'équipage d'un vaisseau battu par la tempête, près de périr et qui long-temps après la *lugubre détonation* (canonnade de détresse) qu'il désespère d'avoir fait entendre, voit enfin aborder une main secourable qui va le ramener au port, et l'on aura la vive image de ce que ressentirent à leur arrivée les habitans de ces tristes contrées, tant les imaginations y étaient encore émues et frappées, malgré nos soins assidus et nos constans efforts pour les rassurer, lors de notre première visite générale! (1) Tous les praticiens du dépar-

---

(1) Qu'on me permette toutefois de citer au moins un cas où ils ne furent peut-être pas perdus : madame Veret, sœur de M. Toussaint, dont déjà j'ai eu occasion de parler, était du nombre des malades de Mello, que j'avais vus à mon arrivée, lors de cette visite; à mon aspect, elle s'écria : « Ah! M. le médecin, vous aurez beau faire, je

tement de l'Oise, qui avaient été à portée d'observer l'épidémie, furent convoqués en séance générale à Mello pour le lendemain au matin (1). Cette réunion sous la présidence médicale du docteur Pariset, fut un peu plus décisive que la première, quoique celle-ci eût, comme on a pu le voir, singulièrement contribué à éclairer la nature de l'épidémie et conséquemment à préparer le traitement qu'elle revendiquait. M. Pariset y eut l'idée lumineuse de faire exposer séparément par chaque praticien ses vues sur l'affection régnante et les moyens à l'aide desquels il la combattait. Cela donna lieu à une foule d'opi-

---

suis une femme perdue! » Après l'avoir contemplée un moment, je lui répondis avec assurance : Madame, j'ai vu chez vous-même, à Ercuis et ailleurs, cent personnes au moins plus malades que vous, mais qui heureusement n'avaient pas l'esprit poltron, et qui aujourd'hui sont en parfaite santé; imitez leur exemple, et je vous garantis que dans trois jours vous serez rétablie (elle entrait à son quatrième jour). Il est à présumer que le ton de conviction avec lequel je lui adressai ces paroles, joint à quelques moyens appropriés à sa situation, n'auront pas été défavorables à cette malade; elle me l'assura du moins quelques jours après.

(1) Quoiqu'étranger à ce département (administrativement du moins), M. de Vérigny m'avait fait l'honneur de me comprendre dans cet appel, mais j'eus le regret de ne pouvoir répondre à cette flatteuse invitation.

*

nions étranges et parfois disparates (1). Tel guérissait ses malades en leur permettant, presque dès le début, de la soupe ou même des alimens plus substantiels ; tel autre avec de l'hydromel, ou de l'eau d'orge et de chiendent ou bourrache, des sang-sues par centaines, et quelques cataplasmes ; celui-ci par des ventouses, des sinapismes, des vésicatoires ; cet autre, au moyen de simples délayans et de quelques anti-spasmodiques joints à quelques secours moraux ; ce dernier enfin prétendait les avoir tous rétablis à l'aide d'évacuans des premières voies, (quoique souvent donnés sans nécessité, sans choix et sans mesure) (2).

Voilà ce que produisit d'à peu près remarquable cette espèce de consultation générale, à moins qu'on n'y comprenne un arrêté de police médicale tendant à assurer et régulariser les secours à donner aux malades de chaque commune

---

(1) Car en dépit du beau rêve de l'unité pathologique, et n'en déplaise à ceux qui de nos jours se disent physiologistes par excellence, et se croient dans la voie de perfection, il y aura long-temps encore, en médecine plus qu'ailleurs peut-être, *tot capita, tot sensus !*

(2) Il m'eût paru mieux fondé, si, au lieu de ces derniers moyens exclusifs, il eût dit : avec une méthode délayante évacuative sagement associée à d'autres moyens, *pro re natâ.*

mieux qu'on ne l'avait fait jusque-là. Mais cet arrêté, quoique conçu dans des intentions fort louables, fut loin, par la précipitation avec laquelle il fut pris, d'avoir un effet aussi favorable qu'on se l'était d'abord promis. Par exemple, dans les distributions de service qu'on y fit, il ne fut pas du tout question de Chambly, bien qu'un des points du département de l'Oise alors des plus généralement envahis, puisqu'il comptait au moins une centaine de malades (1); ensuite ces sortes de démarcations pratiques tendantes à rendre les secours plus prompts et moins précipités (et peut-être aussi à prévenir les nuisibles empiétemens de l'ignorance intrigante et présomptueuse), semblèrent ne remédier à un abus que pour en consacrer un autre ; il en résulta que les communes attribuées à tel ou tel praticien étant assez généralement considérées comme une sorte de propriété qui leur était dévolue exclusivement, cela empêcha souvent de réclamer d'au-

---

(1) Je ne parle point des communes de Seine-et-Oise qui n'y furent pas comprises, sans doute parce que ces messieurs de Paris n'avaient mission et caractère officiel que pour un seul département (ce qui pouvait avoir pour moindre inconvénient de compliquer ce service en l'isolant et le dissociant, et de laisser ignorer aux communes en séquestre les salutaires dispositions qui auraient pu être prises en faveur des communes élues)!

tres avis qui eussent pu devenir précieux. Il me semble que l'appel d'un médecin consultant ne devait pas, dans tous les cas, être abandonné à l'unique décision du *directeur ordinaire* du malade, (les calculs de la cupidité ou une dangereuse incapacité pouvant s'en prévaloir au détriment du patient, ainsi qu'il est réellement arrivé), et que ce point méritait d'être prévu et mieux fixé ; enfin, cet acte pécha par un défaut d'unité et de point d'appui nécessaire ; il eût fallu instituer un comité central et des inspecteurs chargés de tournées régulières.

Le 6 au matin, je me rendis à Cires-lez-Mello et m'y trouvai réuni à ces Messieurs de Paris et aux médecins des épidémies de l'Oise, à l'exception de M. Dubout qui avait dû revenir un moment à Beauvais où quelques malades pressés réclamaient sa présence. L'honorable commission voulut bien me permettre de l'entretenir un moment de mes vues touchant le caractère de la maladie. Elles étaient peut-être d'autant moins à dédaigner que non-seulement elles m'avaient conduit à des succès non démentis partout où j'en avais fait l'application, mais encore, que tous ceux qui avaient procédé par ma méthode ou quelqu'autre analogue, lui avaient dû les mêmes résultats. On m'opposa des guérisons obtenues par la méthode contraire, sans se douter, peut-être, qu'on attribuait à l'art les triomphes d'une organisation assez heureusement disposée pour neutraliser les

dangereux effets de médications inopportunes; car on ne pouvait contester que toutes les victimes ne se trouvassent du côté de cette dernière! On voulut s'étayer des résultats de deux ou trois autopsies, dont deux au moins avaient été fort inexactes et nullement concluantes (nous verrons ce qu'il en fallait penser). Enfin, *affection inflammatoire*, ou pour parler une langue moins surannée, et qui, peut-être, sera mieux comprise (car il faut bon gré malgré sacrifier un peu à la mode, si on ne veut encourir le reproche d'arriver tout au moins d'une autre planète), *irritation*, tel fut le cri de ralliement de quelques-uns de nous. Pour exposer mon sentiment sur un semblable état par rapport à l'affection qui nous occupait, je me bornai aux questions suivantes: 1° Une *irritation*, quelle qu'elle puisse être, peut-elle au début s'accompagner d'une abondante sueur et d'une facilité ou même d'une surabondance presque générale de sécrétions, et une semblable disposition n'est-elle pas plus directement en rapport avec un état de surcharge humorale atonique des premières voies? 2°. Est-il au contraire sans exemple de voir se produire des sueurs abondantes à la suite d'une digestion qui s'opère difficilement, ou même presqu'immédiatement après une alimentation copieuse et d'ailleurs point sensiblement gênante, et s'aviserait-on de combattre par des saignées ou des boissons gommo-mucilagineuses, le mal-

aise ou les accidens qui pourraient en résulter chez tous les sujets, lorsque d'ailleurs cette alimentation n'a rien eu de sur-excitant? 3°. Peut-on contester l'inappréciable efficacité du *tartre stibié* donné immédiatement à la suite de substances vénéneuses introduites dans les premières voies, et dans certains cas même après effet consécutif, comme dans ces sortes de taches érésipélateuses et prurigineuses de la peau, qui résultent de l'ingestion de *moules, au temps du frai*, et est-il un moyen qui, en pareil cas, puisse, je ne dis pas remplacer son action promptement salutaire, mais même lui être comparé? 4°. Tout en ne contestant point l'existence possible d'un état fluxionnaire accessoire et accidentel, dans quelques cas rares, n'y aurait-il donc aucune différance à établir, *quoi que certaine secte en pense*, entre une irritation qui se décide à la suite d'une atmosphère longuement humide et macérante, et celle, par exemple, qui serait le résultat de l'action prolongée d'une température aquilonienne?

Après cette espèce de concours qui fut comme un résumé éclairé de la séance de la veille et de toutes les données qu'on avait pu acquérir jusque-là, et durant lequel, le sagace et judicieux directeur de la commission me fit plus d'une fois l'honneur de m'assurer qu'il avait jugé

l'affection dans le même sens que moi (1), il fut résolu que chacun des médecins seulement qui avaient mission officielle pour le département de l'Oise, allait motiver par écrit son opinion sur l'épidémie ainsi que sur les moyens curatifs qu'il croyait préférable de lui opposer, et que M. Pariset s'occuperait immédiatement après de la rédaction générale de ces divers énoncés, pour une *instruction pratique*, concise, mais la plus complète possible, sur la meilleure marche à suivre dans le traitement (2). Malheureusement

---

(1) On a osé mettre en avant que cet estimable praticien avait caressé tour à tour toutes les opinions; une telle versalité ne saurait être dans le caractère d'un aussi profond penseur et d'un médecin aussi plein de discernement. Ceux-là seuls que M. Pariset avait, sans doute, jugés indignes d'être réfutés, pouvaient être capables de tenter de déverser sur lui un *ridicule* dont ils sont restés couverts.

(2) J'allais quitter ces messieurs, de l'accueil confraternel desquels je n'avais eu qu'à m'applaudir, et dont la connaissance m'est devenue si précieuse depuis, pour la plupart du moins, quand survint M. Isambert, chirurgien à Chambly, dont déjà j'ai eu occasion de parler, et qui jouit de cette estime que procure nécessairement une modestie éclairée; il se rendait aussi à l'invitation reçue de communiquer ses vues sur l'épidémie, et venait confirmer par les résultats de sa pratique, les heureux et constans succès

le docteur Pariset n'avait pas eu le temps de voir assez de malades pour prendre dans cette occasion une détermination assez décisive. La foule d'avis souvent opposés qui lui furent soumis, devait le jeter dans cette indécision, qui, toutefois, fait l'éloge de sa prudence médicale; sa candeur et sa loyauté ne lui permettant point de suspecter les assertions de l'amour-propre, il ne put douter que chaque médecin n'eût vu réellement ce qu'il avançait, et il dut lui paraître plus sage de faire des concessions raisonnables à chaque prétendant, ce qui, à quelques égards, l'engagea dans une fausse route, et le fit procéder à un rapprochement plus méthodique que clinique. Ainsi il admit certaines complications, qui, si elles n'étaient pas, dans ce cas, de pures rêveries, se montrèrent du moins si rarement qu'il eût été bien important, selon moi, de le faire spécialement comprendre, afin de prévenir les nouveaux écarts auxquels l'hirudinisme n'était que trop enclin à se livrer! Aussi en résulta-t-il que la mortalité, quoique réellement diminuée par l'effet d'un plan curatif rendu beaucoup plus sage et rationnel, continua de frapper les com-

---

d'une méthode très-analogue à celle que j'employais (car nous nous étions déjà concertés, cet estimable praticien et moi, sur les moyens les plus convenables à opposer).

munes du centre et du nord, parce que l'attention n'y fut pas assez fortement appelée sur la méthode essentiellement favorable, ou que ses succès y furent décrédités par la mauvaise foi, dénaturés par des applications turbulentes et désordonnées, ou bien par une temporisation tout aussi fâcheuse! Ainsi, à beaucoup d'égards, on passa encore cette fois tout à côté de la vérité, sans trop se donner la peine de prendre garde à elle.

Enfin, le digne chef de la commission sanitaire extraordinaire pour *l'Oise*, ne jugeant plus sa présence rigoureusement nécessaire, soit parce que l'épidémie commençait déjà sensiblement à ralentir ses progrès et sa fureur, soit parce que laissant en observation le docteur Rayer à Mello et le docteur Mazet à Puiseux, points le plus sérieusement atteints, le service médical lui paraissait ainsi désormais suffisamment assuré, prit la résolution de rentrer à Paris, après une visite des communes les plus affectées. Le 8 août, il était à dîner chez moi, pour de là continuer sa route et se rendre près de ses fous *idolâtrés* (1) (expression de ce médecin philantrope), quand deux médecins qui venaient d'arriver à Beaumont et que la Faculté et l'Académie de Médecine de

---

(1) On sait que M. Pariset est médecin en chef de l'hospice de Bicêtre.

Paris déléguaient pour aller recueillir aussi sur l'épidémie les notions importantes qu'elle pourrait offrir, ayant appris par la voix publique que le docteur Pariset était chez moi, se firent annoncer pour le voir. C'étaient les excellens et infatigables observateurs Bally et François, dont les noms déjà si recommandables à plus d'un titre, devaient aussi, un peu plus tard, briller au plus haut degré d'illustration, par un trait de dévouement digne de passer à la postérité la plus reculée ! Le premier, digne collègue du docteur Pariset à l'Académie de médecine ; l'autre, mon ancien camarade d'armée, avec lequel j'avais déjà bravé les épidémies miasmatiques marécageuses des bords de la Baltique (1) !

Ainsi, le docteur Pariset nous quittait, mais une providence secourable venait le remplacer par deux renforts puissans ! et de cette manière,

---

(1) Qu'on imagine, si on le peut, la joie mêlée de surprise, les souvenirs et les douces émotions dont dut se sentir à la fois émue et enivrée l'âme de deux vieux amis qui, après s'être perdus de vue depuis une assez longue série d'années, allaient se trouver encore ensemble destinés à faire quelque bien, non plus à la vérité sur un théâtre animé, brillant, et si propre à éveiller tous genres d'ambition, mais sous l'humble et paisible demeure de l'habitant des champs, genre de consolation qui vaut encore bien son prix !

les parties centrale et méridionale (celle-ci surtout) qui avaient été perdues de vue, ou dont on n'avait pu s'occuper dans la régularisation de service, à Mello, allaient désormais, au besoin, posséder des guides aussi solides que précieux!

Le lendemain, je les conduisis chez ceux de mes malades qui étaient les plus importans à voir, et leur fis part, autant que le permettaient les circonstances et une première entrevue, de ma manière d'envisager et de traiter l'affection qu'ils venaient observer. Tous les praticiens de ces environs, notamment messieurs Bossion et Isambert, il est juste de le reconnaître, s'empressèrent d'imiter mon exemple, quelquefois même de le surpasser et briguèrent à l'envi l'avantage de profiter de leurs entretiens aussi judicieux qu'instructifs (1).

Je ne suivrai point ces indagateurs pénétrans

---

(1) Il en fut un seul toutefois auprès duquel ils n'eurent pas à s'applaudir de rencontrer le même accueil; cet individu que, par décence et respect pour l'art, je m'abstiendrai de nommer, mais qu'on aura pu discerner par d'autres traits de singularité tout aussi *heureusement* remarquables, croyant sans doute que la solitude devenait indispensable à ses hautes méditations, et pensant, *contre le commun avis*, que des opinions discutées en deviennent plus ténébreuses, jugea à propos, non-seulement d'éviter, mais encore de refuser obstinément de se mettre en rapport avec ces estimables et précieux observateurs!

et infatigables parcourant le vaste théâtre de la scène épidémique, se portant sur tous les points qui retracent quelque souvenir important ou qui offrent encore des observations intéressantes à recueillir, dans l'unique but de les rendre utiles et fructifiantes pour la science, jaloux qu'ils sont de répondre dignement à l'honorable mandat qui leur est confié, s'introduisant dans l'humble asile du pauvre malade, offrant non-seulement des avis salutaires et désintéressés, mais prévenant souvent encore les besoins de l'infortune par....... Arrêtons-nous, et soyons, s'il est possible, aussi réservé qu'ils furent bienfaiteurs et modestes!

Je les laisserai donc un moment pour signaler une marque honorable de confiance dont voulut bien m'investir l'autorité administrative départementale, et dont au surplus je ne rends compte, que parce qu'une malveillance que je n'ai pu m'expliquer, et dont le motif et le but ne sauraient, je crois, être facilement légitimés, sembla vouloir en contester, ou du moins en méconnaître la validité, ainsi qu'on eut occasion de le voir par des lettres insérées dans quelque feuilles des *Débats* et du *Constitutionnel* de cette époque. Le 11 août au soir, je reçus de M. le sous-préfet de l'arrondissement communication d'un arrêté qu'il venait de prendre én date de la veille et par lequel il m'autorisait spécialement à faire assurer aux indigens de l'arrondissement qui étaient ou

seraient atteints de l'épidémie, les secours médicamenteux dont ils pourraient avoir besoin, par abonnement communal avec un pharmacien dont les avances seraient payées sur les fonds de dépenses imprévues du département. Par cet arrêté, M. le sous-préfet me chargeait en outre de rédiger et de lui transmettre au plutôt une description méthodique de la maladie régnante, avec indication des moyens curatifs qu'il était le plus à propos de lui opposer, et m'invitait à adresser à Messieurs les maires et desservans des diverses communes actuellement affectées, ou que je prévoyais pouvoir l'être par la suite, une instruction tendante à faire connaître des moyens préservatifs, s'il en était. Ce qui donna lieu, 1° à la circulaire du 13 août, qu'on va lire (1); et 2° à un deuxième rapport assez déve-

(1) Beaumont-sur-Oise, le 13 août 1821.

« J'ai l'honneur de vous informer, M. le maire, que par un arrêté en date du 10 du mois courant, M. le sous-préfet de l'arrondissement m'a expressément chargé de surveiller dans les cantons de Luzarches et de l'Ile-Adam, la marche, les progrès, et le mode de traitement de l'épidémie qui a éclaté, il y a environ deux mois et demi, dans le canton de Neuilly-en-Thelle, et s'est propagée dans diverses communes de ces deux premiers cantons. M. le sous-préfet me charge en outre par le même arrêté, de visiter gratuitement les indigens qui sont ou pourraient être at-

loppé (17 dudit mois), et dans lequel j'eus le bonheur de pouvoir lui annoncer comme résumé

---

teints de l'affection régnante, et de leur faire abonner les secours médicamenteux nécessaires, qui seront acquittés sur les fonds de dépenses imprévues du département.

« Quoique la maladie qui a donné lieu à cet arrêté semble s'imposer de jour en jour des limites plus retrécies, il n'en doit point résulter une aveugle ou insouciante sécurité. Il serait possible que l'action prolongée d'une température chaude et humide jointe aux fatigues inséparables des travaux actuels de la campagne, vînt en étendre encore les effets, même avec des circonstances aggravantes (elle a déjà suivi cette marche insidieuse); s'il en était ainsi, j'aime à me persuader, M. le maire, que votre philantropie vous porterait à combiner vos efforts avec les miens, et à me prévenir de suite pour déterminer avec MM. les officiers de santé de vos environs, les moyens les plus efficaces à lui opposer.

« Dans de semblables conjonctures, je crois utile que vous fassiez comprendre, *sans éclat*, à vos administrés, combien il leur importe de redoubler de soins et d'attentions pour éviter les effets de tout passage brusque du chaud au froid, surtout en repos; de renouveler leur linge et leurs vêtemens imprégnés de sueur ou pénétrés d'humidité; de se couvrir suffisamment chaque fois que l'état de l'atmosphère l'exige; de se mettre surtout en garde contre l'action pénétrante des matinées et soirées fraîches et brumeuses; combien il conviendrait que leur peau fût nétoyée de temps en temps, surtout durant l'époque des

le plus important ; 1° que l'affection, quoique paraissant déjà près de s'éteindre dans les douze

---

chaleurs, et lavée soit avec de l'eau simplement dégourdie au soleil, soit avec une eau de savon légère, et par-dessus laquelle il pourrait être passé de l'eau un peu animée de vinaigre, ou d'eau-de-vie, d'eau de Cologne, principalement par des sujets à fibre lâche et disposés à suer facilement ; combien il leur serait profitable d'éviter tout travail fatigant, sans réparation proportionnelle des forces par un repos suffisant, par une alimentation saine et point trop copieuse, par l'emploi de quelque boisson rendue légèrement tonique par l'addition d'un peu de vin ou d'un filet d'eau-de-vie, toujours bue avec modération et jamais très-froide pendant que le corps vient d'être excité par quelque effort très-considérable ; de les prémunir enfin contre une habitude que plusieurs contractent et qui souvent immole des victimes ; celle de rester exposé à l'action d'un soleil intense, la tête découverte, surtout dans un état de sommeil, et immédiatement après le repas.

« Telles sont, M. le maire, les précautions spéciales qui, associées d'ailleurs à une sage observance de régime général, et à une surveillance de salubrité pour les habitations, s'il se peut plus sévère et plus active, m'ont paru non seulement les plus faciles et les plus propres à garantir de l'affection épidémique, ou du moins à en atténuer très-favorablement les effets, mais aussi d'une foule d'autres affections auxquelles se trouve plus particulièrement exposé l'habitant des champs.

« Agréez, etc. »

communes envahies de l'arrondissement, n'en suggérait pas moins encore quelques mesures de prudence; 2° que grâce peut-être à la bonne méthode que j'avais d'abord employée, qui avait été connue à temps, et dont on ne s'était pas départi, il ne comptait pas encore et ne compterait probablement pas de victime par la suite; 3° que cette méthode spécialement délayante-acidule et évacuante-humorale était si simple et si peu dispendieuse, que l'administration n'aurait pas de frais à supporter (la nature si riche dans ces momens ayant par une admirable prévoyance et compensation placé surabondamment le remède à côté du mal)! et 4° qu'enfin, moins effrayés ou peut-être plus clairvoyans que nos voisins, nous n'avions guère mis à contribution que des moyens peu coûteux et d'un effet promptement sûr et commode, au lieu de ces raffinemens pharmaceutiques ou de ces applications actives, torturantes et si *doublement* ruineuses qu'une grande partie de la médecine de l'Oise avait étalée avec tant de fracas (1). Dans cet intervalle,

---

(1) J'y connais (*dictu horrendum!*) tels patiens qui, pour frais de seules sang-sues, n'ont pas été quittes à moins de 50 ou 60 francs avec leurs *docteurs ravage* (s'il m'est permis d'employer une expression que ces malheureux eux-mêmes ont consacrée), tant on y avait abusé et odieusement trafiqué de ces applications! On aura une

j'avais déjà eu quatre ou cinq entrevues médicales avec mes bons camarades et amis, les docteurs Bally et François, à qui j'avais communiqué la plupart des renseignemens qui pouvaient être â ma connaissance sur l'épidémie, fait part de plusieurs notes que j'avais recueillies, et avec lesquels j'ose me flatter, je le répète, d'avoir été en concordance presque constante de vues et d'opinions sur le vrai caractère de l'affection que nous envisagions, et conséquemment sur les applications thérapeutiques à l'aide desquelles on en pouvait triompher. La maladie ne laissant plus que quelques traces sporadiques peu importantes, ces médecins se préparèrent à nous quitter; mais avant leur départ ils souhaitèrent faire, le 18, une tournée générale des communes qui avaient été les plus affligées, et m'invitèrent à me joindre à eux. Presque partout nous fûmes à portée de nous convaincre et de reconnaître, d'un commun avis, combien avait été irrationnel le traitement dont on avait fait usage, et surtout intempestives et immodérées les applications d'un hirudinisme le plus effréné! Mais c'est principalement à Neuilly,

---

idée approximative de l'incroyable consommation qui s'en est faite, quand on saura, qu'à part les provisions assurées aux communes par l'Administration de l'Oise, la seule maison de pharmacie Lussignol, à Beaumont, en livra à la consommation particulière 39,000 en quinze jours!

à Ercuis, à Tillet et à Cires-lèz-Mello que nous eûmes de fréquentes occasions de constater les sensibles effets d'une semblable conduite qui, je l'ai déjà dit, n'avait d'autre appui qu'une aveugle prévention ! Une foule d'individus émaciés, hâves et exsangues y traînaient encore, après un mois, une convalescence pénible et languissante ; plusieurs y offraient encore à cette époque de larges dépouillemens de l'épiderme, comme l'irréfragable témoignage de la décomposition d'un mouvement excentrique dont la marche avait été imprudemment troublée !

C'est dans ce voyage que nous apprîmes au hameau de Tillet que la maladie qui, le 12 août, n'offrait que huit malades à Cauvigny et hameaux circonvoisins (Château - Rouge, Fercourt etc.), venait de s'y réveiller avec une extrême violence, et que la veille (17 août), douze à quinze individus travaillant à la moisson y avaient été atteints presque au même instant (1).

(1) J'avais déjà, comme on l'a vu par ma circulaire, exprimé la crainte que les circonstances d'ailleurs très-fatigantes de la moisson, jointes à l'élévation beaucoup plus considérable de la température, et à des vicissitudes plus remarquables à cette époque voisine de l'automne, ne fissent répulluler d'une manière très-aggravante et peut-être générale, la *suette* qui déjà avait d'ailleurs plusieurs fois suivi cette marche insidieuse et décevante !.... Heureusement encore qu'il n'en fut pas ainsi par l'effet d'une

Cette nouvelle ne nous étant donnée que sur des *ouï-dire* assez vagues, nous prîmes la résolution d'achever cette tournée par Précy, Boran, etc., au lieu de nous rendre à Cauvigny dont nous étions distants de trois lieues et où le docteur Bally avait songé d'abord à nous entraîner; (une secrète inspiration semblait lui révéler que ce bruit n'était que trop fondé) !

Enfin, le calme et la santé semblent partout renaître : dans tout ce que nous venons de parcourir, il ne reste plus de l'affligeante suette que quelques traces peu inquiétantes et près de s'effacer; nous croyons pouvoir entonner le chant de victoire, et nos zélés collaborateurs nous quittent en effet le lendemain.

Mais combien nous étions déçus et combien cruellement frappante de vérité se trouvait la fâcheuse nouvelle recueillie à Tillet sur le compte de l'infortunée Cauvigny! Au premier de septembre, cette triste localité de 1,000 âmes au plus de population, (hameaux compris), offre déjà près de cent malades dont sept ont succombé, tandis que huit autres, dans l'intervalle de dix

---

température qui resta doucement permanente et peu variable pendant près de trois semaines, et que la gorge de Cauvigny était, sans doute, par des circonstances accidentelles locales de cette même température, la seule destinée à réaliser mon triste pressentiment !

à onze jours, sont destinés à subir le même sort! Ainsi donc par l'effet d'une déplorable exception et d'un caprice tout au moins bizarre et peut-être inexplicable (1), hydre nouvelle, l'épidémie allait marquer son dernier réveil par d'horribles convulsions!

Sur ces entrefaites, les docteurs Bally et François, rentrés à Paris, reçoivent de l'estimable M. de Verigny la nouvelle de ce triste et désolant évènement, avec l'instance de venir encore une fois au secours du malheur! Aussitôt, ils volent vers ce champ de mort, et sans doute ces lieux éplorés dûrent en grande partie aux efforts éclairés de ces nouveaux *Hercules*, combinés avec ceux de quelques autres praticiens de ces contrées, la chute définitive du monstre prêt à faire couler tant d'autres pleurs! Cette circonstance inattendue ne fut toutefois point perdue pour la science; elle mit ces bons observateurs dans le cas de faire provision nouvelle et même assez ample moisson de matériaux précieux, de pratiquer surtout une ouverture cadavérique assez intéressante et dont, à leur retour, ils voulurent bien me communiquer le résultat principal que je vais faire connaître.

---

(1) Toutefois, la température, pendant tout ce temps, fut, comme je l'ai dit, calme et sensiblement élevée. Les vents prirent station entre le sud et l'est.

CHAPITRE II.

NÉCROPSIE.

J'aurais pu placer les résultats de l'autopsie cadavérique à la suite du diagnostic, (V^{e} section), qui de cette manière s'en serait peut-être trouvé un peu plus éclairé, mais pour ne pas anticiper sur les vues d'un traitement qui n'était pas encore connu, et pour éviter des redites dans lesquelles je n'aurais pu manquer de tomber, il m'a paru plus conforme au plan et à l'ordre de cette relation, de n'en parler qu'à la section destinée à l'histoire générale.

Sur cent et quelques individus qui ont succombé durant le règne de l'épidémie, il n'est pas à ma connaissance qu'on ait procédé à plus de cinq autopsies.

La première fut faite à La Chapelle par MM. Bigot et Toussaint et n'offrit, selon ce que m'a du moins affirmé ce dernier, rien de remarquable et de saillant quant au prétendu caractère phlegmasique de l'affection, ni à la tête, ni à la poitrine, ni dans tout le trajet de la muqueuse alimentaire.

La deuxième à laquelle j'assistai, fut, comme il a été dit, pratiquée le 29 juillet à Mello par M. Legrand, officier de santé du lieu et aussi en présence de MM. les docteurs Dubout, Colson, Mabille et Tavernier, sur la femme *Dehame*,

âgée de 23 ans, accouchée depuis sept semaines environ, depuis lors sous l'influence de la lactation et décédée le troisième jour. Cette ouverture faite avec quelque soin et dans laquelle le trajet alimentaire fut fendu et examiné dans toute sa longueur, nous présenta une légère phlogose ou plutôt une tache érythémoïde, de l'étendue au plus d'une pièce de vingt sols, vers la partie centrale et un peu à gauche de la grande courbure de l'estomac, et des traces de même nature, c'est à-dire tout aussi superficielles, vers la portion de l'intestin grèle correspondante à peu près à la réunion du jejunum à l'ileum, dans un trajet d'environ un pied; du reste, à quelques mucosités près flottantes ou faciles à détacher, c'est-à-dire, qui ne formaient pas de couche membraniforme plus ou moins épaisse et adhérente, nous ne trouvâmes ni sang ni autre liquide extravasé et l'estomac ne contenait qu'un reste de boisson incolore. Tous les autres viscères des trois cavités splanchniques ainsi que les membranes correspondantes, furent parcourus avec attention tant à leur surface qu'à leur profondeur et nous parurent à l'état sain. J'en excepte toutefois l'utérus qui ne fut observé qu'extérieurement et qui me sembla plus développé, compacte et coloré qu'il n'eût dû l'être à cette époque. Il est peut-être à regretter que ce visère n'ait pas été ouvert et vu à l'intérieur : on eût pu, par rapport à l'irritabi-

lité dont avait dû le rendre susceptible le travail de gestation précédent, y rencontrer des traces d'un engorgement fluxionnaire plus prononcé qu'ailleurs, par la métastase probable soit du travail mammaire, soit du produit de l'affection. Cette femme se trouvait donc, comme on le voit, dans des circonstances particulières qui sont loin de pouvoir faire généraliser les conséquences de cette autopsie, (eussent-elles été beaucoup plus démonstrativement indicatrices d'un état inflammatoire), et d'en faire tirer aucune induction certaine, quant au caractère spécial de l'épidémie (1).

Les praticiens qui avaient fait la première ouverture à La Chapelle, procédèrent à la troisième à Crouy, et j'ai su par le modeste M. Toussaint qu'il n'avait été aperçu que quelques traces rosées presque imperceptibles sur quelques points de la muqueuse gastro-intestinale et notamment au voisinage de la valvule iléo-cœcale.

Je n'ai aucune notion précise sur la quatrième qui est due, je crois, en partie du moins, à

---

(1) Il est à noter, que les saignées locales ainsi que les applications émollientes et révulsives de toute espèce, n'avaient pas été négligées ni épargnées; car la patiente avait enduré quatre-vingt sang-sues en trois reprises assez rapprochées, ainsi que plusieurs cataplasmes, sinapismes, vésicatoires, etc.

MM. Mabille et Bigot. Seulement, j'ai entendu dire à ce dernier qu'ils y avaient rencontré des preuves surabondantes et les plus ostensibles d'une violente irritation préexistante et fixée sur divers points de la muqueuse *gastro-antérique*, et spécialement sur celle de l'œsophage, où ils avaient été jusqu'à découvrir plusieurs eschares larges et profondes. Nul doute, selon M. Bigot, qu'il ne fallût attribuer uniquement à un semblable état, l'oppression et l'étouffement qu'on avait remarqué chez plusieurs malades. Les phénomènes sympathiques entre les nerfs trisplanchniques et quelques plexus du système ganglionnaire, mis en jeu par un embarras stomacal, ne devant, d'après lui, être comptés pour rien, dans de semblables cas (1).

Enfin, la cinquième et dernière autopsie, faite par M. Baudon, médecin à Mouy, et par M. Villemain, officier de santé à Noailles, en présence des docteurs Bally et François, sur un homme de Cauvigny, d'une habitude cutanée se-

---

(1) Bien qu'un tel résultat me paraisse presque directement incompatible avec la nature déjà connue de l'épidémie, je ne me permets point d'autre commentaire sur une pareille découverte, ni sur les assertions qu'on s'est efforcé d'en déduire, sans doute pour justifier une conduite thérapeutique à laquelle ne se sont point rattachés des succès brillans ni toujours heureux. Il doit me suffire d'en indiquer la source.

mi-ictérique, a donné pour résultats, 1° un développement assez considérable de l'organe hépatique et de la vésicule encore assez distendue par une bile forte en couleur, mais diffluente; 2° une coloration *jaune intense* de l'estomac, principalement à sa partie inférieure, avec épanchement d'un liquide mucoso-bilieux, assez abondant dans ce viscère; 3° et même teinte *jaune foncé* de l'intestin duodenum, du pancréas, de la portion correspondante du colon transverse et autres parties adjacentes, sans la moindre apparence de congestion sanguine sur le trajet de la muqueuse des premières voies, ni ailleurs. (J'ai perdu de vue le *modus medendi* dont on s'est servi à l'égard de ce sujet).

Tout en consentant un moment à ne rien voir de bon en médecine, qu'armé d'un scalpel (sorte de fureur nécropsique de notre époque qui, sans doute, a conduit à quelques découvertes utiles, mais dont les résultats décevans sont si loin de ceux que peut faire acquérir l'expérience physiologico-clinique, et à laquelle pour cela, il faut savoir se garder de sacrifier d'une manière trop légère ou trop explicite), on voit maintenant que tout ce qu'on a pu implorer, dans ces cas, en faveur de la grande cause de l'*irritation*, se réduit à quelques légères ecchymoses très-comparables, selon moi, sinon pour le caractère, du moins pour la thérapeutique qu'elles revendiquent, à celles indolentes et par relâchement qui se déci-

dent assez brusquement et sans *précursion* sensible, soit sur la conjonctive, soit à la peau de certains individus disposés à la cachexie scorbutique, et qu'une médication anti-phlogistique aggrave, comme on sait, si fâcheusement! Mais, n'en déplaise à la secte éminemment physiologiste (*et au risque d'être taxé à mon tour de ne discerner le mode inflammatoire que quand il est porté au degré de phlegmon le plus intense et le plus suranimé*), qu'il y a loin, quand on veut être de bonne foi, soit par rapport au caractère pathologique, soit par rapport aux indications du traitement, entre cet état et ces engorgemens congestionnaires, ces épaississemens de tissu, ces profondes altérations et décompositions organiques auxquelles on voit des malades résister encore si longuement. Et ce serait à de semblables *feux follets* qu'il faudrait uniquement attribuer la mort de ces malades, sans songer que souvent on ne retrouve rien de semblable chez des sujets qui ont succombé au milieu des symptômes qui semblent composer le cortége d'une irritation plus intense *et vice versâ* (1); ainsi que j'ai eu occasion de le vérifier, et mille autres avec moi?

---

(1) Je n'entrerai point dans la foule de considérations clinico-critiques que pourrait faire naître ce sujet. Je crois en avoir assez dit pour être compris.

CHAPITRE III.

CONTAGION.

Les considérations étiologiques dans lesquelles je suis entré, ce que j'ai dit des praticiens qui ont consacré leurs soins aux épidémiés, des premières transmigrations de La Chapelle, et des nombreuses et fréquentes communications survenues depuis avec une foule de pays qui ont été préservés, et notamment avec les communes placées aux revers de la délimitation que j'ai signalée, l'histoire de *Tillet*, celle de *Luzarches*, celle *du Lys* (hameau qui a vu périr la seule malade qu'il ait possédée), tout ce que j'ai exposé dans le cours de cette section touchant l'existence d'abord sporadique dans la plupart des communes, puis la marche épidémique de la suette, les preuves que je pourrais trouver dans les nombreux exemples d'individus qui ont couché impunément avec des malades au *début*, à l'*état* ou au *déclin* de l'affection, et dans mille autres tout aussi frappans et palpables, s'ils étaient encore nécessaires, me semble démontrer sans réplique qu'elle doit être spécialement rapportée à des modifications atmosphériques, et que les craintes qu'on avait d'abord eues sur sa propagation par voie de contact, étaient tout aussi peu

fondées, et peut-être moins encore, que son importation sur l'aile des vents.

Ainsi l'histoire du sieur *Chantepie*, premier malade à Chambly, le 12 juin, celle de la femme Dufay, à Dieudonne, celle du sieur Drin, fils, à Beaumont (individus qui s'étaient d'abord trouvés en rapport avec les premières communes infectées), ce qui est survenu à la suite de quelques convois funéraires, de quelques processions pour implorer la Divinité, V. G. à *Gouvieux*, à *Nogent les Vierges*, à *Frouville*, et qui, quoique faites sans doute dans d'excellentes vues, ont prouvé encore cette fois que l'intention ne suffit pas toujours, tout cela, dis-je, a été invoqué à tort et sans fondement réel à l'appui du caractère contagieux de la suette, et ne prouve, selon moi, autre chose, sinon que ces sujets d'ailleurs prédisposés par la saison et par leur organisation, ont rencontré des *causes efficientes* dans les courses fatigantes qu'ils ont faites, dans des transitions brusques de température par l'entrée dans des églises fraîches ou autrement, dans des substances excitantes avalées ou mastiquées, *à titre de préservation* (telles que boissons alcoholiques; ou bien tabac, clous de girofle, etc., comme je m'en suis assuré pour quelques-uns), et doit me dispenser d'entrer dans aucun développement critique à cet égard.

M. Bossion, officier de santé de cette ville,

assure être parvenu à déterminer une fois, par voie d'inoculation du liquide des boutons propres à la suette, quelques plaques miliaires isolées et telles au surplus que j'en ai vu deux ou trois fois, à l'*état naturel*, à Ronquerolles, Ercuis et Boran; mais comme messieurs Legrand, Mabille (et Villemain, je crois), avaient déjà tenté plusieurs fois infructueusement ce moyen de transmission qui, depuis, n'a pas mieux réussi à M. Bossion lui-même, et comme enfin, deux essais que j'en ai faits, de la femme Cartier à son enfant à Beaumont, et d'une jeune fille à un de ses cousins à peu près du même âge, ont été tout aussi négatifs, je ne puis donner l'assertion de cet officier de santé que comme un peu hasardée. Eût-elle un degré de certitude beaucoup plus démonstratif, elle tendrait seulement à établir que, comme le vaccin par exemple, cette affection a tenu à un principe *sui generis*, que, pour mon compte, je ne suis pas tout-à-fait éloigné de lui accorder, mais voilà tout, et ce tout serait déjà quelque chose.

Je ne sache pas qu'on se soit avisé de recueillir et d'analyser le produit de la sueur ou celui des pustules miliaires; au surplus, il est douteux que l'exécution d'un semblable travail, eût-elle été facilement praticable, eût pu conduire à de grands résultats pour éclairer la nature de ce principe.

CHAPITRE IV.

CAS RARES OU EXCEPTIONNELS.

Ce serait prolonger indéfiniment et sans nécessité ce travail et cette section déjà fort étendus, que de consacrer encore un long chapitre à l'exposition détaillée des bizarreries anomales que la suette a présentées durant son règne dans telle ou telle localité. D'ailleurs, ces sortes de combinaisons protéiformes d'un même principe morbifique n'attestent pour la plupart que la décomposition d'un travail naturel par l'action des causes *locales*, *individuelles* et *artificielles*, telles qu'un traitement mal dirigé, des écarts de régime, etc., que j'ai eu soin d'énumérer, et se rattachent par conséquent aux principes qui ont été posés. Je ne pourrais donc, en les développant de nouveau, que m'exposer à reproduire inutilement une foule de faits déjà connus et appréciés.

Partant de là, je vais me borner à indiquer linéairement quelques cas qui m'ont paru les plus remarquables.

1° J'ai déjà cité l'observation du sieur Lécuyer de Parmain, lequel, à dater de la mi-avril, fut pris de sueurs abondantes et assez exténuantes, accompagnées de quelques pustules discrètes, et

qui, au bout d'un mois ou cinq semaines (époque à laquelle je fus appelé, cédèrent, en peu de jours, à de légers toniques diaphorétiques et au régime approprié (la commune de Parmain ne fut pas atteinte de l'épidémie).

2° La femme Jean Va Maugé (née Viard), à Boran, se sentit atteinte, le premier de juin, dans un trajet un peu précipité à pied et par un jour chaud, de *Précy* à *Boran*, où il n'existait pas alors de malades. Cette femme éprouva pendant environ cinq semaines et par l'effet d'un traitement brusque mi-évacuant et mi-excitant qui décomposa l'affection, une foule d'éruptions miliaires consécutives accompagnées de *sueurs d'expression* dont la suppression ou même la suspension momentanée produisaient des horripilations glaciales, et allaient même souvent jusqu'à la *lipothymie*. Mandé à la voir le 8 juillet, je la trouvai couverte de boutons miliaires, les uns saillans, les autres flétris, le pouls était extrêmement déprimé et presqu'effacé, etc. En moins de trois jours elle fut arrachée à cet état chronique et à une aussi affligeante débilité, au moyen d'une infusion légère de mélisse et fleurs de camomille et d'un peu de vin viscéral d'Hoffmann (après soustraction de couvertures accablantes et fixation d'un régime d'ailleurs convenable à cet état).

3° La femme du sieur Jean-Baptiste Courtois (même commune), après dix jours d'une sueur

continuelle sans éruption, entretenue évidemment par des boissons chaudes délayantes et un régime débilitant, sur lesquels elle avait trop insisté, fut, à l'aide de quelques amers, rétablie pendant trois semaines; mais s'étant alors livrée imprudemment à quelques travaux de moisson un peu trop soutenus, elle ne tarda pas à être reprise de sueurs abondantes qui, cette fois, furent suivies d'éruption miliaire qui revint à plusieurs reprises pendant l'espace d'une quinzaine, et qui cédèrent définitivement à l'administration d'un cathartique salino-acidule, suivie de celle de quelques boissons chicoracées à la fleur de camomille.

4° Madame Aubry, épouse du percepteur des contributions de ce nom, à Beaumont, éprouvait des sueurs affaiblissantes qui la fatiguaient et se réveillaient particulièrement la nuit, sans troubler d'ailleurs sensiblement l'exercice des autres fonctions, quand elle se décida à me faire prier de la voir, le 22 juillet. Je trouvai la langue molle, blanche, applatie, le pouls d'une faiblesse et d'une lenteur remarquables, en un mot, la plupart des symptômes propres à la suette gastrique, *à l'éruption près*. L'usage des boissons délayantes parut aggraver cet état; je fus plus heureux dans l'essai de quelques légers amers chicoracés animés d'un peu d'écorce péruvienne et secondés de l'emploi d'un peu du vin visceral.

Enfin je pourrais citer madame Delaître, à

Chambly, sur laquelle il se manifesta d'abord une éruption sans sueur pendant plusieurs jours, et ensuite une sueur abondante sans boutons...; un petit garçon, à Belle-Eglise, qui eut en même temps une sorte d'éruption morbilleuse ou scarlatineuse, vers la face et le col, et miliaire aux extrémités.....; le nommé Michel Chevalier, à Ercuis, lequel après avoir eu la suette avec éruption miliaire générale, et facilement terminée, après un septenaire, fut au bout d'un mois repris de nouvelles sueurs qui, cette fois, donnèrent lieu à une éruption discrète de pustules rouges et sensiblement plus grosses que la première fois (à la différence de l'observation *Henneguy* déjà connue);.... la femme Verdelet (même commune), d'abord affectée le 12 juin, avec la marche et la durée propres à la suette gastrique éruptive (à la sueur près, qui ne dura guère que vingt-quatre heures, sans néanmoins produire aucun accident qui pût inspirer de l'inquiétude), et qui, après six semaines d'une convalescence à la vérité peu raffermie, en fut atteinte de nouveau, et cette fois avec une sueur qui se prolongea quatre ou cinq jours, et une éruption qui fut bien plus abondante qu'elle ne l'avait été ; (1)..... et cent autres marqués par des aber-

---

(1) Il est, ce me semble, important à noter au sujet de cette malade (qui fut la première d'Ercuis), qu'il s'était

rations tout aussi frappantes ; mais la désignation de celles-ci doit plus que suffire à la tâche que je m'étais imposée, et à la promesse déjà faite d'y consacrer une partie de cette section.

---

bien manifesté la première fois quelques symptômes d'embarras gastrique, mais que la température alors un peu condensée les ayant rendus moins saillans, on n'avait recouru à l'emploi d'aucun évacuant humoral; et que la deuxième fois cet état se trouvant un peu plus dessiné, l'application n'en fut plus négligée et produisit une amélioration aussi prompte que durable.

SECTION IX ET DERNIÈRE.

RÉSUMÉ PRATIQUE, OU COUP D'ŒIL CLINICO-THÉRAPEUTIQUE, COMPARATIF ET CRITIQUE.

Mes lecteurs, si je ne me fais illusion, auront trouvé dans le cours de cet ouvrage de nombreux motifs de se convaincre que certains praticiens eussent évité bien des méprises funestes, en appréciant plus sagement le degré d'influence des causes primordiales et vraiment *génératives* de cette affection, et surtout la nature des symptômes à l'aide desquels son caractère *humoral-atonique* se laissait presque toujours si facilement apercevoir, au lieu de s'abandonner avec une sorte d'obstination aussi fâcheuse que déraisonnable aux aveugles écarts d'une méthode beaucoup trop déplétoire et débilitante (1).

Sans doute (je me plais encore à le recon-

(1) Il ne doit plus être ici question du traitement incendiaire opposé d'abord; heureusement, les fâcheux résultats en furent bientôt aperçus, et l'on ne tarda pas à y renoncer.

naître), la nouvelle théorie sur l'*irritation* dégagée d'une portion du voile qui nous la rendait si souvent impénétrable, peut désormais, restreinte qu'elle sera dans les bornes d'une judicieuse observation, conduire à des applications plus salutaires, parce que l'indication et les résultats en peuvent être bien mieux calculés..... Et sous ce rapport, tout en convenant avec les docteurs Michel Fodéra, Boisseau, et autres, 1° que l'auteur de cette théorie *déjà ancienne*, s'en est approprié l'idée première avec aussi peu de modestie qu'il en a exagéré les avantages; 2° qu'il a souvent déparé ses assertions par des personnalités peu mesurées et blâmables; 3° et caressé d'ailleurs son système favori avec cet excès de complaisance qui semble attester encore une fois combien est imparfait tout ce qui sort de la main des hommes, et consacrer cette triste sentence du fatalisme : *Qu'une vérité ne saurait s'établir qu'entée sur une foule d'erreurs nouvelles*, je n'aurai ni la mauvaise grâce ni la mauvaise foi de méconnaître que, s'il n'a pas merveilleusement et complètement changé les bases et la face de l'édifice médical, ainsi que quelques-uns s'efforcent de l'insinuer et de le proclamer, il lui a du moins fourni un appui assez précieux, lequel séparé du prestige de plusieurs assertions mensongères et beaucoup trop ambitieuses, *à peu près comme on isole le grain nourricier de l'ivraie*, méritera bientôt la reconnaissance et l'u-

nanime assentiment des générations contemporaine et à venir!

Mais cette *irritation* que certains docteurs de la veille invoquent aujourd'hui à chaque instant, et à tout propos sans trop la comprendre, et dont la secte *anti-ontologiste* fait elle-même à son tour, et peut-être sans s'en douter, une sorte d'*être* homogène et identique dans son principe, quoique prodigieusement variable, et protéiforme dans ses effets, qu'est-elle autre chose qu'un état qui atteste l'augmentation ou l'accumulation sur tel ou tel point du système vasculaire sanguin, ou peut-être du système absorbant (puisqu'il paraît aussi un des attributs du règne organique inanimé;) (voyez l'ouvrage du docteur Alard), d'une grande propriété départie à l'organisation (l'irritabilité? et, pour le règne animal du moins, qu'un composé de divers élémens pathologiques dans lequel il existe toujours, 1° *stimulation* ou *appel fluxionnaire*; 2° *congestion sanguine* et le plus souvent encore; 3° *douleur*; et 4° *fièvre*, élémens qui, dès l'abord ou plus tard, peuvent exister isolément ou ensemble, ou bien dominer alternativement et revendiquer en raison de cette prédominance l'application isolée ou combinée de *dérivatifs*, ou bien de *révulsifs*, de *tempérans*, de *sédatifs* et de *toniques* dits fébrifuges?....

Avant le chef de la nouvelle secte, on savait ces vérités fondamentales, et cependant c'est ce

qu'il n'a pas pris soin de définir lui-même très-nettement ; quand par exemple, il nous dit qu'à l'aide des toniques on peut bien en *sur-irritant* faire disparaître *l'irritation* première, mais que dans cette lutte on s'expose à jouer *à quitte ou double*, sorte d'aphorisme aussi trivial que peu exact et peu médical, et dont la prétendue justesse n'a pas manqué de faire fortune dans le parti (1). Pour le soutien de sa célébrité, je veux bien consentir à croire qu'il n'a entendu parler que de ces irritations aiguës que le hardi empirisme de la médecine britannique nous a toutefois appris à faire avorter assez sûrement dès le début, tandis qu'il aura perdu un moment de vue que la blenorrhée et la leucorrhée par exemple, ou plutôt que toute irritation, *catarrhate ou autre*, passé une certaine époque, marche vers une incurable dégénération ou risque du moins de tendre à une interminable chronicité, si on ne lui oppose une sorte de perturbation tonique ; que dis-je, il aura oublié que bien souvent alors la grossière routine d'un préjugé qui ne devient abusif que par l'aveugle application qu'on en peut faire, l'audacieuse ignorance du plus stu-

(1) Qu'il y prenne garde, c'est là du Brownisme pur, ou plutôt c'est là de l'hippocratisme tout entier : *Ex duobus simul obortis doloribus, fortior, aut vehementior obscurat alterum, etc.*

pide charlatanisme, et quelquefois l'instinct du malade lui-même, sont venus ravir la palme du succès à une médecine éclairée mais pusillanime... C'est ainsi que la physiologie de M. Broussais, laquelle, malgré sa souplesse et sa prodigieuse fécondité, n'est précisément, comme on peut le voir, ni celle de Bichat, ni celle du professeur Chaussier, se tire parfois assez mal des concessions qu'elle est forcée de faire à une expérience clinique qui met ses combinaisons un peu en défaut.... Veut-on des preuves encore plus palpables des prétentions démesurées et des fâcheuses aberrations pratiques auxquelles peut conduire le rêve de l'unité physiologico-pathologique, c'est-à-dire l'idée théoriquement assez fondée peut-être, mais cliniquement insoutenable, de rattacher presque toute la pathologie à un seul mode d'altération vitale et conséquemment à une manière unique de le combattre? Sans sortir du sujet qui nous occupe, nous allons en trouver surabondamment; 1° affections phlegmasiques, parenchymateuses, fibreuses, celluleuses, séreuses, muqueuses, lymphatiques, etc., aiguës ou chroniques, fébriles ou non, V. G., l'ophtalmie intense d'un individu pléthorique aussi bien que la simple injection atonique de la conjonctive chez un sujet débile et cachectique, le relâchement chronique de l'appendice palatin, que l'angine aiguë, fébrile, éminemment intense et même suffocative;

2° l'hémorrhagie qui se décide par suite d'insolation, d'alcoholisation, etc., sur un sujet robuste, jeune, sanguin, comme celle qui est le résultat d'une atonie vasculaire scorbutique parvenue au dernier degré ; 3° les névralgies et les névroses toniques et atoniques ; 4° les altérations spécifiques de quelque nature qu'elles puissent être, contagieuses ou pas, avec ou sans pyrexie, etc., V. G., celles résultant des principes rhumatismal ou scorbutique, goutteux ou herpétique, non moins que les vices auxquels peuvent donner lieu les virus syphylitique et cancéreux, vaccin ou rabique, etc. ; 5° les affections fébriles sans égard à leur génie, à leur marche, à leur période, etc., l'adynamique non moins que l'angéioténique ou même l'ephémère inflammatoire, l'intermittente à forme chronique comme la pernicieuse à caractère aigu et si rapidement meurtrier, ou bien le (1) *typhus icterodes* (fièvre jaune) si destructeur

---

(1) Sorte de vénénation *sui generis* évidemment produite, quoique certains observateurs s'efforcent aujourd'hui de le contester, par des émanations miasmatiques organiques, c'est-à-dire par les effluves d'une viciation organique spéciale transmissible et propagable par voie d'ingestion, de respiration, de contact ou d'insertion, *id est* d'inhalation ou d'absorbtion locale, et dont le développement peut se trouver seulement favorisé par l'action auxiliaire d'une températnre élevée, et de quelques

et si formidable ! en un mot presque toute la *morbogénie*, quels que puissent être d'ailleurs le tissu envahi, l'époque de cet envahissement, l'âge, le sexe, la constitution, l'habitude organique naturelle ou factice, la saison, le climat, etc., tout cela n'atteste qu'un mode d'altération de la même propriété vitale (*irritation*) et ne peut admettre *qu'une indication thérapeutique à remplir*!.. Passe encore, si on était quitte pour la théorie d'un solido-vitalisme par trop exclusif, qu'on est toujours à temps de réformer ou de modifier. Mais quand cette théorie en démence tend à nous entraîner tyranniquement à des applications trop généralisées, peu distinctes, désordonnées, et qui, souvent, hélas ! irréparables, font avec des flots de sang couler des torrens de larmes, il doit être permis, je crois, de s'inscrire en faux....

---

autres conditions atmosphériques. On remarque presque toujours dans cette affection, une tendance à l'anéantissement des propriétés vitales, et notamment à la décomposition du liquide sanguin, tellement rapide, que toute évacuation provoquée de ce liquide, même sans être copieuse, y donne lieu le plus communément à une prochaine et inévitable destruction, tandis qu'on parvient souvent à en domter et réprimer les funestes effets, à l'aide d'une médication tonique la plus énergique. C'est une vérité qui bientôt probablement va devenir fondamentale, grâce aux recherches importantes et nombreuses des infatigables chefs de l'expédition de Barcelone, et ce sera un fanal de plus contre *l'universalité irritative!*

*

Eh quoi ! vous vous étayez de cette physiologie de propriétés vitales qui s'exercent sur des tissus si différens de structure, d'élaborations, d'attributions sympathiques en vertu desquelles ils attirent et s'approprient les matériaux qui conviennent à leur entretien ainsi qu'au genre de fonctions qu'ils sont destinés à remplir, repoussent tout ce qui en pourrait troubler le libre et facile exercice..... et il n'y aurait pour rétablir et conserver l'harmonie de ces actes infiniment variés, qu'une seule méthode curative? S'il en était ainsi, à quoi se réduiraient la plupart des moyens médicamenteux dont l'efficacité a été consacrée par des siècles d'expérience? et pour ne parler que de quelques thérapeutes physiologistes des plus marquans de la fin du dernier siècle, et de notre époque, ils seraient donc aussi tombés dans le plus étrange radotage, les Voltelen, les Schwilgué, les Alibert, et notamment ce sagace professeur, qui à Amiens enseigne de nos jours la matière-médicale avec tant de distinction et de succès, en admettant plusieurs médications de propriétés diverses? Celui-ci surtout aurait donc soutenu la disparate la plus choquante, lorsqu'à propos d'évacuans purgatifs par exemple, il ose avancer qu'il en est de tempérans ou anti-phlogistiques, tandis que d'autres sont au contraire toniques ou même irritans? etc...

Ce que je viens de dire, sera, je pense, facilement entendu : cependant pour ne pas glisser trop rapidement sur la discussion d'une ma-

tière assez grave pour n'être pas traitée légèrement (bien que je n'aie, ni la prétention, ni la force de l'épuiser), qu'il me soit permis de l'appuyer encore de quelques faits pratiques.

L'histoire de la science et les écrits que nous ont laissés nos plus grands maîtres (le docteur Broussais est trop instruit pour l'ignorer), fourmillent de preuves qui attestent l'existence incontestable d'affections essentielles, aiguës ou chroniques, simples ou même composées, ou compliquées, reconnaissant une origine ou une nature morbifique qui ne paraît avoir aucun rapport avec l'*irritation*, ou sur lesquelles du moins celle-ci n'a qu'une influence très-secondaire (voyez écrits et consult. de Baillou, de Solenander, d'Hoffmann, de Boerhaave, de Stoll, de Sydenham, de Dehaën, de Barthez, recueillies par Lordat, etc., etc.). Pour n'en produire ici que peu d'exemples, je citerai, 1° sous le rapport d'altérations de la sensibilité ou de l'action nerveuse considérée isolément, les remarques de Chesneau, de Tissot, de Lorry, de Whytt, de Pomme, etc., qui ont constaté qu'une simple affection de cette propriété dans laquelle le spasme tonique, atonique, ou l'état convulsif dominaient isolément, pouvait se présenter sous la forme d'une hystéricie simple, de spasmes périodiques chroniques, ou de convulsions de même nature, qui cédaient à la seule administration de toniques *anti-spasmodiques*. Par exemple,

le premier de ces praticiens eut à traiter une femme qui, à la suite d'un accouchement laborieux, ayant éprouvé une perte absolue mais instantanée de sentiment et de mouvement, fut sujette, pendant près d'une année, à des retours périodiques et fréquens de cette affection. Il se contenta d'opposer un mélange d'assa-fétida, de castoreum et d'opium, et bientôt la malade fut radicalement guérie. Je pourrais citer à l'appui de ce fait, l'immense série des maladies à type intermittent ou périodique, combattues si efficacement par l'écorce péruvienne seule ou associée à d'autres moyens toniques, calmans, etc.; je vais me borner à un seul cas extrait de ma pratique. Vers la fin de 1817, je fus appelé à donner mon avis sur la situation du fils unique de madame la comtesse de Sancy-Parabère (*à Boran*), jeune homme de dix-sept ans, d'une organisation frêle et éminemment nerveuse. Depuis neuf jours il était aux prises avec des douleurs abdominales qui se réveillaient spécialement vers le soir et la nuit. Le praticien qui m'avait devancé, considérant cette affection comme inflammatoire, avait fait insister sur une diète sévère, prodiguer des applications émollientes et tempérantes de toute espèce, aux évacuations sanguines près, dont, en raison de la fragile constitution du malade, il avait cru devoir être parcimonieux (huit à dix sang-sues seulement avaient été placées au commencement), sans que la situation du ma-

lade s'en fût améliorée, comme on le pressent bien. La décoloration de la face, et de la peau en général, la lenteur des mouvemens, la faiblesse de la voix, celle du pouls qui était presque effacé, et surtout les excès d'une méthode beaucoup trop amollissante et énervante, ne me permirent point de douter du caractère atonique de l'affection, et, en attendant mieux, je prescrivis d'abord l'emploi d'une légère infusion de feuilles d'oranger et de mélisse, et par intervalles de deux heures, un peu de consommé coupé avec de la même infusion. Il était dix heures du soir, et peu après l'ingestion de ces premiers moyens, le jeune de Sancy s'abandonna pendant quatre heures aux douceurs d'un sommeil qu'il ne connaissait plus depuis dix jours. Le lendemain au soir, m'étant parfaitement fixé sur le caractère périodique et nerveux de cette affection, je la combattis au moyen du k. kina, etc., combiné avec la valériane, et en moins de cinq jours, je m'emparai ainsi d'un mal qui, méconnu quelque temps encore, pouvait donner lieu aux suites les plus fâcheuses (1).

---

(1) Ces exemples pris dans la classe des névroses me rappellent des résultats d'anatomie-pathologique qui, en quelque façon, me sont propres, et qui pourraient, au besoin, venir à l'appui de ce que je viens d'exposer: Dans le courant de 1806 et 1807, durant mon internat à l'hospice de la Salpêtrière, je fus chargé par le profes-

Si, revenant enfin à mes vues touchant le caractère, selon moi fondamental de l'épidémie et sur quelques applications des plus décisives auxquelles elles m'ont conduit, j'ai égard à la *cacochylie-humorale* déjà envisagée des premières voies (sans distraire tout-à-fait mon attention de l'état des organes préposés à son élaboration), je me trouve singulièrement fortifié par les sentimens de Zacutus-Lusitanus, de Dehaën, de Woodwart, de Tissot, de Finke, et de mille autres praticiens célèbres qui ont constaté qu'un état de surcharge gastrique pouvait constituer le principe le plus essentiel de certaines espèces d'épilepsies, de céphalées, d'odontalgies, etc. etc., continues ou périodiques, aiguës ou chroniques, et qui cédaient uniquement à l'emploi d'éva-

---

seur Pinel, dont je m'applaudirai toujours d'avoir été l'un des élèves particuliers, de procéder à l'autopsie de quinze à dix-huit femmes décédées en état de vésanie, et je n'ai point perdu de vue que sur ce nombre il s'en trouva au moins les deux tiers sur lesquelles, malgré l'attention la plus scrupuleuse que j'apportai dans mes recherches, dont au surplus, mon illustre maître fut à portée d'apprécier les résultats, je ne pus parvenir à rien rencontrer, ni dans la masse encéphalique ou annexés, ni sur la muqueuse des premières voies, ni dans aucun viscère thoracique ou pelvien, qui pût faire soupçonner l'existence sensible de quelque irritation préexistante.

cuans appropriés à cet état, et notamment de l'*émétique.*

Je l'avouerai donc encore une fois, sans vouloir, à l'instar du fougueux Paracelse, proposer quelque *panacée* nouvelle, ni surtout prétendre avec le docteur Dubreuil ou l'empoisonneur Le Roi (1), ressusciter les stupides, dégoûtantes et ridicules prétentions d'un humorisme outré, ou faire croire encore à une infaillible *spécificité*

(1) Car, en dépit de notre inimitable *comique*, et de ses sublimes leçons, la médecine est loin encore d'être convenablement *purgée* de ces médicastres pour qui tout l'art de traiter n'est autre que celui de provoquer de violentes évacuations dont le sensible effet s'accommode si bien aux préjugés d'un vulgaire ignare et crédule ! Le bon homme *Purgon* du moins fut médecin sans s'en douter et malgré lui ; mais nos jongleurs qui le sont *per fas et nefas*, portent l'effronterie et l'impudeur jusqu'à proclamer, avec la plus altière arrogance, même jusqu'à venir afficher aux *portes révérées du sanctuaire de la science*, qu'ils sont seuls possesseurs des vrais trésors curatifs !..... Chaque jour, à toute heure, on est témoin de cette audace effrénée ; la philantropie du sage en gémit ; celle de quelques faibles s'en irrite, en est indignée ; celle des forts... s'endort ! Pauvre siècle de lumières et de perfectionnement, tu ne vaux pas à cet égard mieux que les autres ; tu passeras comme un songe imposteur, et tu n'auras laissé d'autre souvenir que la honte d'avoir à peine ébauché le grand œuvre que tu étais appelé à consommer !!!

dont une physiologie beaucoup plus éclairée a appris à faire justice (mais qui, pour n'en être plus réputée *absolue*, n'atteste pas moins qu'il existe des sympathies réciproques et des rapports plus électifs entre certaines substances médicamenteuses et certaines altérations organiques), je n'ai pu, en voyant dans le tartre-stibié une substance douée au suprême degré, d'une double faculté évacuante, *vomitu et sudore*, et d'une vertu tonique à la fois locale et générale, me refuser à l'admettre comme un moyen singulièrement propre à favoriser la double élimination excrémentitielle que la nature m'a paru se proposer dans la lutte qui a constitué cette épidémie, et surtout à y ranimer admirablement l'action languissante de l'économie (1).

(1) Cet effet tonique, d'abord local, puis général de l'action du deuto-tartrate d'antimoine et de potassium (tartre-stibié), me remet sur la voie de quelques faits cliniques sur la médecine des pays chauds; leur place est ici trop marquée pour que la relation en soit omise: pendant le séjour de nos armées dans le midi de l'Espagne (de mars 1810 à septembre 1813), quand M. Broussais y faisait publier ses craintes sur la fréquence de la *gastrite aiguë* parmi nos troupes, et sur les dangers flagrans de l'administration de l'émétique, nous n'avions pas de moyen plus prompt, plus sûr et plus précieux de relever l'action des premières voies abattue par la chaleur soutenue de ce

Mais, va-t-on peut-être m'objecter; 1° par une semblable conduite vous n'avez pu combattre

---

climat ardent..... Mille fois peut-être j'y ai comparativement expérimenté qu'en une, deux ou trois fois vingt-quatre heures, au plus tard, on obtenait par son administration rationnelle, *et quelquefois même sans humectation préalable*, un rétablissement qui, sous l'emploi de simples délayans acidules, V. G. orge oximélé ou tamarindé, limonade ou orangeade orgée, etc., se faisait souvent attendre dix, douze, quinze jours, ou même risquait de dégénérer en d'interminables dyspepsies, diarrhées, etc., si l'on ne se hâtait d'en réprimer la fâcheuse influence.... Combien de fois n'avons-nous pas vu nos soldats, et surtout ces jeunes conscrits qui nous arrivaient à l'armée du Midi, payer, hélas, de leur existence, l'avide délectation avec laquelle ils savouraient ces délicieuses pommes d'or (oranges) dont la nature s'est montrée si prodigue envers l'heureuse Andalousie, ou même leur usage trop prolongé, quoique modéré? Et n'est-ce pas à cette débilitation digestive et aux dangereux effets qui peuvent être la suite de leur emploi démesuré, qu'il faut attribuer le préjugé, à la vérité exagéré, mais consacré pourtant par l'expérience, en vertu duquel les habitans de ces contrées ont presque banni de leurs tables et frappé d'une sorte de réprobation ce fruit mucoso-sucré-acide et quelques autres analogues? Et pour, à propos des acides, jeter un dernier jour sur une question qui m'a occupé un peu plus haut, comment, si l'on n'admet une sorte d'affinité organico-thérapeutique élective, expliquer à côté de la propriété assez généralement tempérante ou anti-phlogistique de ces

que des effets, tandis que vous avez laissé subsister ou même s'aggraver la cause qui les produisait; 2° vous avez fait uniquement la médecine des symptômes; 3° en un mot, vous vous

---

singulières substances, il se fait, par exemple, que les irritations des organes pulmonaires (muqueuses, celluleuses, parenchymateuses et séreuses) se trouvent réellement exaspérées par leur usage?

Je pourrais, à l'appui de ce besoin impérieux de stimulation gastrique, et par conséquent des avantages de l'émétique pour contrebalancer, en quelques cas, ce *collapsus* dans lequel une chaleur intense et soutenue jette ordinairement l'économie, citer l'emploi familier que font la plupart des nations méridionales, du tabac fumé ou mastiqué, du café, de l'opium, d'assaisonnemens culinaires très-relevés, et d'autres toniques aromatiques (à la différence des habitans des latitudes septentrionales ou hyperboréennes qui, quoiqu'usant quelquefois des mêmes moyens, en partie du moins, y dirigent plus spécialement vers l'organe cutané leurs applications excitantes ou toniques); je pourrais m'étayer des judicieuses remarques de Dazille (méd. des pays chauds), et surtout des profondes considérations physiologico-médicales du célèbre Péron, touchant l'usage du bétel (mélange d'une sorte de piment avec de la chaux, du tabac, etc.), soit comme masticatoire, soit à titre de condiment, pour réprimer les fâcheux effets qui résultent de sueurs excessives dans les régions équatoriales (voyez art. *Bétel* du *Dict. des Sciences Méd.*), etc. etc.; mais ce serait inutilement ressasser un sujet que je crois avoir déjà très-amplement éclairci.

êtes aveuglément précipité dans un humorisme suranné...... D'abord, il n'est pas sûr que de cette manière une des causes principales n'ait pas été atteinte ; ensuite quand il n'en aurait pas été tout-à-fait ainsi, qui vous a dit qu'en éliminant une surcharge complicante qui tendait nécessairement à fomenter l'action de cette cause, celle-ci, devenue par ce fait moins énergique, n'ait pu, abstraction faite de la période d'élaboration morbide, être conduite à s'épuiser, ainsi que l'atteste l'observation journalière de la plus saine pratique? Et vous qui vous *targuez* d'être si bien dans la voie de perfection et qui aspirez à l'ambition louable, sans doute, mais malheureusement *irréalisable*, d'atteindre toujours la cause pathologique, pensez-vous ne pas devoir aussi quelques succès à cette médecine que vous dépréciez avec un dédain si superbe? Entre un million de preuves du contraire faciles à trouver, je ne veux que la suivante qui, du fort au faible, fera juger des autres : Supposons une meningite ou encéphalite par insolation; le malade, *quoique déjà soustrait à la cause évidente de son affection*, se trouve néanmoins en pressant danger : que vous reste-t-il à faire pour le sauver?... De la médecine de symptômes.

Quant au reproche d'humorisme exagéré, je pense qu'on aura trouvé amplement de quoi m'en justifier, pour peu qu'on veuille méditer l'esprit des principes qui m'ont dirigé. Que si on voulait

prétendre que toute altération pathologique humorale n'est désormais qu'une chimère, je me charge bien volontiers de ramasser le gand qui m'est jeté, et je réponds hautement que quand je vois les sept huitièmes au moins de notre organisme composés de liquides constitutifs, quand le sang lui-même, cette *chair coulante* de Bordeu, si essentiellement nourricière et réparatrice (du moins à l'état sain), et cette liqueur subtile, si éminemment procréatrice, qu'à peine lancée elle donne lieu à la reproduction des espèces (sans parler de la bile ni d'autres humeurs indispensables à l'organisation), je ne puis croire que tout cela soit inerte, je ne puis me prêter à l'adoption d'un solidisme exclusif. Eh! qu'importent d'ailleurs les captieuses arguties et les vaines déclamations de ce solidisme exalté? Ce qu'il y a d'essentiel et de préférable à tout, c'est de sauver son malade.

Que mes vues donc sur cette épidémie, vues d'ailleurs conformes à la vraie médecine hippocratique et aux plus saines doctrines publiées jusqu'à ce jour, ne soient pas complètement dans le goût de tous mes lecteurs et de ceux principalemeut qui ont suivi une marche opposée à la mienne, j'ai dû m'y attendre: c'est l'immédiate et presqu'inévitable conséquence d'une prévention que je n'ai autrement la faculté de détruire.

La mienne toutefois n'ira pas jusqu'au point de me laisser croire qu'il n'ait pu, qu'il n'ait dû

même se glisser quelques imperfections et quelques erreurs dans ce long exposé ; telle est la condition de l'humaine nature *et nihil humanum alienum à me puto*...... Cependant, et de quelque manière qu'on se décide à envisager la chose, il restera toujours en faveur de ma cause ces faits imposans, 1° que mes conjectures sur cette maladie m'ont conduit à ne pas perdre un malade sur plus de deux cents que j'en ai spécialement dirigés à toutes les époques et sur une foule de points des plus marquans ; 2° que près de quinze cents autres traités à l'aide d'une semblable méthode par plusieurs praticiens au nombre desquels je me plais à citer ou à rappeler MM. les docteurs Aran et Baudon, M. Isambert, M. Harte, chirurgien à Viarmes, M. Couriot, id. à Gouvieux, M. Bossion, et en bonne partie, M. Toussaint et M. Gay (ce dernier, chirurgien à Chambly, jeune encore mais plein d'excellentes vues), ont produit les mêmes résultats (à deux décès près, décidés, comme je l'ai dit, par des circonstances accidentelles, brusques, et dont on n'a pu, à temps, réprimer les fâcheux effets) ; et 3° qu'enfin cent onze ou cent douze victimes, sur un nombre à peu près égal de malades (quinze cents) (1), ont été évidemment immolées, *pour*

---

(1) On peut approximativement évaluer à 3000 au moins le nombre des malades traités durant l'épidémie (c'est-à-dire au dixième de la population du grand pla-

la plupart, aux combinaisons peu rationnelles et désordonnées d'un traitement contraire, ou du moins se sont, par une importune et fâcheuse coïncidence, rencontrées du côté des praticiens à qui l'on a dû un semblable traitement.

Je pourrais pousser beaucoup plus loin ce parallèle entre un traitement *mi-débilitant-excitant* et la méthode *évacuante-humorale-tonique* que j'ai adoptée, et surtout prouver à l'appui d'une foule innombrable de faits pratiques, les incontestables avantages et la préférence à accorder à celle-ci dans des cas analogues à ceux que nous venons d'observer; mais j'en ai certainement assez dit, pour mettre le lecteur à même de reconnaître en faveur de qui la balance doit pencher..... Au surplus, je livre surtout ces méditations à ceux de mes collègues éclairés qui ont observé sans préoccupation la même épidémie; si après m'avoir lu avec quelqu'attention, ils reconnaissent que j'ai été exact dans mes descriptions, fidèle

---

teau envahi), abstraction faite d'un plus grand nombre peut-être d'individus, qui, malgré leur prochaine tendance à en être affectés, en raison des circonstances concomittantes déjà longuement énumérées, ont dû à l'énergie ou à la souplesse de leur organisation, à leur sécurité morale, et à une sage observance de régime, d'en atténuer assez les effets pour n'en être que presqu'imperceptiblement atteints.

et véridique dans mes assertions,..... ce sera ma plus douce récompense!

Qu'il me soit permis, en terminant, d'exprimer le déplaisir mortel que me causerait la plus légère imputation d'avoir intentionnellement souillé mes écrits et mon caractère par les traits envenimés d'une critique bassement envieuse ou de quelque vengeance personnelle; j'ai pu combattre des principes et des opinions que j'ai cru erronés, sans incriminer l'intention de ceux qui les professaient; j'ai pu, sans le vouloir, blesser quelques amours-propres, quand l'intérêt de la science et celui de l'humanité (1), au détriment

(1) Sans doute celui qui dans le même sentiment n'a pu, ainsi qu'il prend soin de nous le rappeler, hésiter à saper le prestige qui se rattachait encore à des noms et des réputations qu'un *triste et déplorable aveuglement rendit trop long-temps célèbres*, ne saurait trouver mauvais que j'aie usé à son égard (avec un peu plus de modération toutefois) d'un *libéralisme* dont il m'a donné l'exemple. Il était impossible de discuter et de chercher à combattre des principes et des assertions que j'ai crus tout au moins dangereux par leur exagération, sans signaler celui qui les a proposés et les défend avec le plus d'acharnement; j'ai pu aussi consacrer quelqu'erreur grossière avec des intentions les plus pures, et c'est en quoi du moins nous nous serons encore ressemblés... Au surplus mes vues sont à leur tour soumises au jugement qu'il plaira à M. Broussais d'en porter. Il pourra, *s'il ne les trouve trop*

duquel je ne transigerai jamais, m'a paru impérieusement l'exiger ; tout trait de lumière pratique leur appartenant de droit, j'aurais trahi mon devoir et encouru le plus juste blâme, en ne signalant pas *avec énergie* les vérités qui m'ont paru utiles et surtout les écueils qu'il convenait d'éviter.... Si donc ce même sentiment m'a conduit à tracer quelques leçons sévères, que ceux qui en ont été l'objet, abjurent, s'il ne leur en coûte point trop, l'esprit d'une conduite dictée peut-être uniquement, j'aime à le croire, par un zèle mal entendu, et qu'en faveur du bien, le mal soit désormais proscrit et oublié. *Debilis, debilibus indulgere disco.*

---

indignes de sa supériorité, les attaquer non avec une polémique contre laquelle mes faibles raisonnemens protestent d'avance, mais par des faits pratiques dont plus de certitude et de plus heureux succès en bien des cas, puissent garantir la solidité. Alors je m'instruirai volontiers à son école, et j'aurai le même plaisir, qu'il n'en doute point, à profiter de ses utiles et lumineuses leçons, que j'en ai éprouvé à applaudir sincèrement à quelques succès distingués d'un ancien camarade d'armée, avec lequel j'ai toujours eu, il le sait, des relations très-pacifiques et même agréables, qu'il voudra bien, j'espère, me continuer. Si trompant mon attente, il en agissait autrement, je me consolerais avec cette pensée : *Amicus Plato, sed major amica veritas!*

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON,
rue des Noyers, n. 37.

ERRATA.

Page 1, Lig. 11, *Picardis, suette dictæ sudorifera?* lisez : *Picardis suette dictæ, sudorifera?*
3, 16, ελεωδης, *lisez* : ελωδης.
6, 14 et 15, Cristiau-Languius, *lisez :* Cristian-Langius.
7, 17, Weltzlar, *lisez :* Wetzlar.
27, 4, de fluide, *lisez :* du fluide.
id. 17, hygrométro-électrique, *lisez :* hygrométro-électriques.
35, 26, capsulaireses, *lisez :* capsulaires.
68, 3 de la note, Bailly, *lisez :* Bally.
71, 10, montré, *lisez :* montrée.
89, 21, simples, *lisez :* simple.
91, 14, mercuriel, *lisez :* mercurial.
99, 2, deriger, *lisez :* diriger.
104, dernière, pulmonaire ; *lisez :* pulmonaire,
118, 29, avait, *lisez :* avaient.
120, 8, disparution, *lisez :* disparition.
130, 7, tous les phases déjà connus, *lisez :* toutes les phases déjà connues.
133, 1, acidulo, *lisez :* acidule.
181, 8, des plus, *lisez :* le plus.
193, 5 de la note, par des sujets, *lisez :* pour des sujets.
194, 12, *effacez :* prévoyance et.
204, 9, *de phlegmon*, lisez : *du phlegmon.*
215, 15, *effacez* les deux parenthèses) (.
id. 17, *mettez les mots :* l'irritabilité *entre parenthèses.*
216, 16. catarrhate, *lisez :* catarrhale.
218, 19, ou bien, *lisez :* ou même.